This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

✓ 25 b ~~18~~ 20

MA
JEUNESSE

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

OUVRAGES

DE

J. MICHELET

Format in-8°

LE BANQUET	1 vol.
GUERRE DE RELIGION	1 —
LOUIS XIV ET LA RÉVOCATION DE L'ÉDIT DE NANTES	1 —
LOUIS XIV ET LE DUC DE BOURGOGNE	1 —
HISTOIRE DU XIX° SIÈCLE. — ORIGINE DES BONAPARTE	1 —
— JUSQU'AU 18 BRUMAIRE	1 —
— JUSQU'A WATERLOO	1 —

Format grand in-18

L'AMOUR. 13e édition	1 —
LE BANQUET	1 —
BIBLE DE L'HUMANITÉ. 4e édition	1 —
L'ÉTUDIANT. Cours au Collège de France (1847-1848)	1 —
LA FEMME. 12e édition	1 —
LES FEMMES DE LA RÉVOLUTION. 6e édition	1 —
HISTOIRE ROMAINE, 6e édition	2 —
INTRODUCTION A L'HISTOIRE UNIVERSELLE	1 —
DES JÉSUITES	1 —
LÉGENDES DÉMOCRATIQUES DU NORD. Nouvelle édition	1 —
LA MER. 7e édition	1 —
LE PEUPLE, 5e édition	1 —
PRÉCIS DE L'HISTOIRE MODERNE. Nouvelle édition.	1 —
LE PRÊTRE, LA FEMME ET LA FAMILLE. Nouvelle édition	1 —
LES SOLDATS DE LA RÉVOLUTION, 2e édition	1 —
LA SORCIÈRE. Nouvelle édition	1 —

Paris, Imp. Tolmer et Cie. — Succursale à Poitiers.

J. MICHELET

MA JEUNESSE

DEUXIÈME ÉDITION

A ceux qui veulent devenir des hommes.

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1884

Droits de reproduction et de traduction réservés.

LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
18 JAN. 1939
OF OXFORD

PRÉFACE

De quelles sources sont tirés ces mémoires. — Quelle est la part de la veuve dans leur composition.

Non seulement les *papiers intimes*, mais tous les *papiers d'étude*, qu'a laissés M. Michelet, nous révèlent qu'il a plusieurs fois songé sérieusement, sinon à écrire, précisément, des Mémoires, mais à résumer les principaux évènements de sa vie. Son premier essai, qui date de 1820, avait un but très noble et très élevé, celui : « de n'oublier jamais les biens et les maux qu'il avait éprouvés, et de se ménager ainsi les moyens d'améliorer l'avenir par le passé. »

Le cœur, non plus, ne fut pas étranger à cette première tentative : « Sa part, dit M. Michelet, est l'espérance de continuer, ainsi, à vivre près de quelqu'un qui m'est bien cher, si ma mort, que

je crois prochaine, venait à nous séparer prématurément; c'est pour mon ami d'enfance, Paul Poinsot, que je me décide à faire, en abrégé, bien moins l'histoire de mes actions, qui, au total, ont été peu de chose, que celle de mes impressions. Je ne prétends pas y mettre beaucoup d'ordre chronologique; je l'écrirai au fur et à mesure que les faits se présenteront à mon souvenir. Ce journal rétrospectif, rédigé pour un seul, sera marqué d'un cachet de vérité que l'on trouve rarement dans les biographies faites avec l'arrière-pensée de poser, un jour, sur un piédestal devant la postérité. »

Malheureusement la mort de Poinsot, arrivée un an plus tard, — 1821, — et les préoccupations de l'enseignement qui suivirent bientôt après, firent négliger d'abord, puis abandonner à peu près complètement ce projet. Ce qui devait être un livre restera une ébauche. Mais, grâce à Dieu, elle s'est enrichie depuis. M. Michelet a toujours éprouvé un grand bonheur à faire revivre les souvenirs lointains de son enfance et de

sa jeunesse. J'en ai trouvé des preuves innombrables dans tous ses papiers. Ces notes m'ont paru d'autant plus précieuses à recueillir et à grouper, qu'elles contiennent en germe, nous le verrons en avançant, ses plus belles préfaces, et plusieurs même de ses livres.

En 1864, ayant eu l'occasion de remuer ses cartons, de revoir, en partie, ses journaux, il eut la pleine conscience des trésors qu'il laisserait après lui à son futur biographe.

« Le temps avance, écrit-il à cette date ; je ne ferai probablement jamais mes *Mémoires;* mais, dans mes notes éparses et tant d'années accumulées, dans mes journaux que j'ai repris avec suite à partir de 1838, dans les programmes de mes livres, dans les matériaux de mon enseignement, surtout dans mes cours inédits du Collège de France,—où tant de fois, j'ai porté devant mes auditeurs mon cœur saignant des malheurs de la patrie et de mes propres blessures; enfin, dans mes préfaces, plutôt dans leur préparation que dans le texte même, j'en laisserai tous les élé-

ments. C'est là, que j'ai exprimé mes pensées et mes sentiments les plus intimes sous la forme la plus vivante, la plus originale, la plus vraie, j'oserai dire la plus féconde. »

On jugera encore mieux de l'importance que M. Michelet attachait à tout cet ensemble de notes et de journaux, si je dis de quel nom il l'appelait : « Une seconde âme qui n'oublie rien de ce qu'on lui confie, » ou, plus expressément encore : « Mon âme de papier. »

« C'est, dit-il, la singularité des temps modernes. Chacun y met ses affaires, — bien plus, ses idées, — bien plus, son vice, sa passion... Quelle prise forte, dangereuse pour les ennemis, les tyrans... C'est une arme à deux tranchants qu'on laisse, imprudemment, après soi. Dieu nous garde, si elle venait à tomber, un jour, dans des mains hostiles.

» Les Juifs écrivaient tout... dans la mémoire, non ailleurs. Cela se peut, à la rigueur, pour les chiffres et des choses sans nuances; mais le meilleur de la vie moderne, de l'âme, est précisément dans les nuances délicates, qu'on ne retient pas, dans le successif de la vie, qui par cela même s'efface..... »

Aussi, M. Michelet, dans son inquiétude de cette fragilité de la mémoire, avait-il pris de bonne

heure l'habitude de jeter sur le papier, au courant du travail, ces notes intimes, précieuses, — je l'ai dit, — à retrouver, en ce qu'elles racontent, aussi, l'histoire d'une âme en ses fluctuations, ses tristesses, ses regrets de valoir trop peu. Rien n'est plus touchant que ces heures de mélancolie où il cherche, en sa conscience, comment porter remède au mal intérieur : « J'écris, dit-il, *pro remedio animæ meæ.* »

Mais, tout confier au papier ne lui suffisait pas encore. Pour être plus sûr de conserver en lui le souvenir du passé, s'il entreprenait un jour d'en refaire la trame, il gardait aussi, tout ce qui lui venait du dehors, même ce qu'on croirait le plus insignifiant, comme les simples billets de *faire part*, les invitations aux mariages, aux enterrements, etc. S'il avait assisté à la cérémonie, il ne manquait guère d'écrire, au retour, sur la lettre même, telle conversation, tel incident qui devait lui garder inoubliables, dans l'avenir, les impressions de la journée.

La tentation qu'il eut, plusieurs fois, de raconter

sa vie, ne fut, je crois, jamais plus forte qu'au moment où il écrivit la magistrale préface qui est placée en tête des six volumes de son *Moyen âge*, 1869. Cette préface explique et résume sa méthode historique. Parler de l'homme en même temps que de l'historien, eût été, en cet endroit, aussi naturel qu'instructif.

Le difficile était d'en prendre le temps. Un volume n'eût peut-être pas suffi ; et l'âge venait, la santé commençait à faiblir. La sagesse lui commandait de ne pas se détourner un seul jour de son grand labeur quotidien.

Il fallut donc renoncer. Ce ne fut pas sans tristesse. On en trouve surtout l'expression dans ce *journal* qui fut le confident le plus intime, l'ami auquel il disait tout : « L'histoire ne lâche point son homme. Une fois qu'elle le tient, elle boit sans pitié son sang, sa moelle ; elle confisque à son profit toute une existence. Élevé par elle sur les sommets ou plongé dans les marais fangeux, on plane, on patauge, on trébuche aux sentiers scabreux, mais on va toujours sans reprendre haleine. Pour tout ce qui est personnel, on dit toujours : *A demain*. Hélas ! ce lendemain dont la vision décevante passe devant nos yeux, ce dernier soir de la vie que nous voudrions réserver pour le bonheur intime ou le recueille-

ment de la pensée, nous ne le verrons pas. En ce qui me concerne, tout me fait pressentir que ce lendemain aura déjà sonné pour moi l'heure de l'éternité. »

Et il avait dit, *Non*, à cette chose douce et profitable, qui s'offrait à lui pour la dernière fois Mais il ne put se résigner à renoncer, sans avoir satisfait à demi son désir, écrit succinctement, pour lui-même, les souvenirs qui s'éveillaient en foule dans son esprit.

Bien peu de pages sont rédigées à la manière de Rousseau, de Chateaubriand et de tant d'autres confessions, dans la lente contemplation du passé où se mêle, je ne sais quelle inquiétude amoureuse de l'artiste pour son œuvre. Qui est sûr, en pareil cas, de ne pas voir les temps écoulés à travers un prisme trompeur ? Quel est l'écrivain qui, pour se satisfaire, ne sacrifie, même sans le vouloir, une forte part de la vérité aux exigences de la forme ?

Le contraire arrive, lorsque, par un courant naturel, « la vie intime est partout mêlée à la vie d'étude, » selon l'expression de Michelet. En pareil cas, rien d'apprêté, ni de convenu. L'enchevêtrement quotidien des idées et des sentiments est la meilleure garantie de leur sincérité. On a le jet de la pensée dans toute sa spontanéité

franche, sans préoccupation de ce qu'en pourront faire, un jour, les biographes.

Si, plus tard, M. Michelet a pensé à cette éventualité; l'état dans lequel il a laissé ses cartons affirme qu'il n'a jamais cherché, pour se préparer son apothéose, à supprimer, à modifier les innombrables notes intimes confondues à la masse de ses papiers d'étude. Elles nous donnent bien l'homme, tel qu'il a vécu, et qu'il est bon de connaître. Rien, de l'emphase ni de la boursouflure orgueilleuses qui rendent tant de Mémoires suspects. Ici, il n'y aura ni demi-dieu descendu tout droit de l'Olympe, ni enfant prodige, lançant, dès son premier bégaiement, de ces grands mots d'oracle que l'on prête volontiers, rétrospectivement et gratuitement, aux hommes dont le génie éclate vers la maturité de l'âge.

Les premières années de la vie de M. Michelet n'ont été, certes, ni insignifiantes, ni vulgaires; elles comptent, même, parmi les plus émouvantes qu'on ait racontées. Mais, pour ce qui est du développement progressif de l'esprit, l'enfant et le jeune homme ont eu la bonne grâce d'imiter en tout la nature, de suivre, sans soubresauts, les évolutions successives qui font germer, croître, fleurir et mûrir en son temps, en sa saison, le fruit humain,—l'âme,—aussi bien que la plante.

Celui-là seul, d'ailleurs, qui a traversé dans son rythme régulier les diverses phases de sa métamorphose, fait partie harmonique de l'humanité et peut lui être offert, en exemple, pour exciter en elle la bonne émulation.

D'où est venu, encore, cet heureux mélange de la *vie intime* avec la *vie d'étude?* De la bonne habitude qu'avait M. Michelet de professer ses livres avant de les écrire, de les vivre d'abord, — si je puis ainsi parler, — devant ses élèves. Il prit cette excellente méthode dès l'année 1824, où il fut nommé professeur d'histoire au collège Rollin, depuis Sainte-Barbe.

C'était pour lui, il le disait souvent, le meilleur moyen d'entrer en pleine possession d'un sujet ou d'une époque; de la voir sous toutes ses faces, de bien s'assurer qu'il ne tenait pas de vaines apparences, des abstractions creuses, mais bien une réalité forte, absolue, indéniable.

Les questions verbales ou écrites qui lui étaient posées par ses élèves, après le cours, l'obligeaient, pour y répondre, de s'informer de nouveau, de

fouiller son sujet plus avant, de projeter la lumière sur des points restés encore obscurs, de les éclairer sous des incidences différentes. Pour cela, il se replongeait aux sources même, dans les Archives Nationales, que le premier, il a exhumées de la poussière et mises en ordre avec un soin religieux.

Cette révision des vieux documents, des textes inédits, n'était pas la froide enquête du savant seul. L'homme de cœur, passionné pour l'intérêt de l'humanité, y prenait autant de part que l'historien ; il s'y donnait tout entier.

Cette émotion, toujours vibrante a fait, autant que la science profonde de l'érudit, la grande séduction de son enseignement à l'École Normale et au Collège de France. Tous ses élèves en ont gardé un souvenir ineffaçable. Plusieurs, naguère, en témoignaient vivement; avec raison. Ce qu'il y a de meilleur en eux, et qui réclame, à certaines heures, leur vient du Maître, ils le tiennent de lui.

Et ceux qui, n'ayant pas une plume, n'ont pas écrit leurs impressions, — c'est le plus grand nombre, — aiment toujours à raconter avec quelle curiosité ardente ils suivaient leur jeune guide dans ses pérégrinations aux catacombes de l'histoire ; avec quelle émotion, mêlée d'une terreur

sainte, ils le voyaient promener, d'une main frémissante, sous ces voûtes sombres, la torche évocatrice, et l'entendaient, nouveau Christ au tombeau de Lazare, appeler un à un, par leur nom, les grands morts du passé.

Tous, à cette voix qu'ils semblaient reconnaître, obéissaient, se levaient, sortaient de la poussière du sépulcre, non en pâles fantômes qui parlent tout bas à notre oreille, mais en vrais ressuscités, en hommes de chair, tout prêts à rentrer une seconde fois dans l'action, à revivre, dans une réalité saisissante, le drame héroïque, la *passion* ou la divine comédie qui fut leur destinée. Il les sommait en juge ou en ami, et tous, peuples et rois, revenaient, docilement, combattre pour lui, sous ses yeux, le bon ou le mauvais combat de leur vie antérieure, lui confesser leurs actions les plus secrètes, que le monde eût pu à jamais ignorer. On eût dit qu'ils le savaient un *voyant* auquel on ne peut rien dérober. Subissant tous l'attraction magnétique de son regard, ils venaient, d'eux-mêmes, lui livrer les replis les plus cachés de leur âme. Et, s'il le voulait, ils consentaient aussi à reprendre le fardeau de leur vie passée, à souffrir, peiner durement, si c'étaient les pauvres gens du moyen-âge ! Quand leur tâche était accomplie, leur dernier jour

de nouveau venu, on les voyait chanceler, pâlir, redevenir peu à peu des ombres, et, lentement, se recoucher dans leurs cercueils.

Il méritait de tous cette obéissance, celui qui prit si grande part aux maux de l'humanité.

M. Michelet, qui s'est toujours déclaré l'ennemi de l'histoire inanimée, cristallisée, telle que l'ont faite ceux qui n'eurent jamais un réel sentiment de la vie, savait, pourtant, ce qu'il en coûte à l'historien de faire amitié avec la mort, pour qu'elle consente à réveiller ceux qu'elle tient endormis, depuis des siècles, du grand sommeil :

« Dure nécessité de l'historien, dit-il, avec une poignante éloquence, d'aimer et de perdre tant de choses, de recommencer tous les amours, tous les deuils de l'humanité. Moi qui ai des excuses pour tant de choses, des regrets pour tant d'âges divers; moi pour qui toute vie est précieuse, et qui sens de ma famille et de mon sang toute l'humanité, je marche à travers l'histoire comme l'auteur grec qui, jouant Électre, portait l'urne de son fils. »

Lorsqu'il l'élevait en pontife de l'histoire, cette urne antique pleine de la cendre des morts, il pouvait entendre courir, dans les rangs pressés de ses auditeurs, un long frémissement qui lui renvoyait l'écho de sa propre douleur.

Voilà ce que M. Michelet a voulu dire, lorsqu'il a écrit que sa vie intime était mêlée partout à sa vie d'étude. On rencontre, en effet, à chaque instant, dans ses papiers inédits, des fragments semblables à celui que je viens de citer. Cela me dispense d'insister davantage, pour témoigner de la vérité de cette parole : « Si je n'écris pas mes Mémoires, j'en laisserai tous les éléments. »

Maintenant, quelle a été, dans ce volume, la part de sa veuve ? Pour que le lecteur le comprenne, il faut dire un mot de ce qu'a été notre mariage, et de la place que j'ai tenue dans la vie de M. Michelet.

Lorsqu'un gouvernement brutal eut brisé sa chaire du Collège de France, et qu'il eut perdu cet auditoire *unique* au monde, dont la fine ouïe percevait sa pensée, avant même qu'elle ne fût dite, il ne se départit pas, pour cela, de la coutume qu'il avait prise d'enseigner ses livres avant de les écrire. Seulement, au lieu des quinze cents élèves de tout âge et de toutes les nations qui se

pressaient, pour l'entendre, dans une salle trop étroite, il n'en eut plus qu'un seul, sa jeune femme.

Grande chute, de se trouver, tout à coup, réduit à une modeste écolière. On plaindra Michelet d'avoir tant perdu. Et je n'y contredirai pas.

Lui, au lieu de s'en plaindre, parut trouver un certain charme au changement. Les leçons gardèrent leur verve et leur entrain accoutumés. Les circonstances du jour, en marquant leur empreinte sur la pensée, y ajoutèrent la note intime qu'il est délicieux, parfois, d'entendre résonner encore, au bout de tant d'années.

Ces circonstances tenaient, en partie, à notre état de pauvreté. Il faut se souvenir que nous venions de nous marier quand le second Empire, — fidèle à la tradition du premier, qui ruina cinq fois le père de M. Michelet, — nous fit son présent de noces, en supprimant, d'un seul coup, toutes les ressources du ménage. D'abord, il ferma la bouche au professeur pour le punir de son ferme enseignement républicain; puis, il destitua l'archiviste pour son refus de serment. Les livres de classes adoptés par la Restauration même, pour tous les lycées de France, furent jugés pernicieux pour la jeunesse, et, comme tels, rayés du catalogue universitaire.

Enfin, chose qu'on aura peine à croire, la pen-

sion de retraite, acquise par trente-cinq années de services publics, ne fut pas non plus servie à M. Michelet pendant toute la durée de l'Empire.

Il n'avait aucune fortune personnelle, et pourtant, il s'interdit de réclamer contre cet arbitraire inique. L'épreuve personnelle lui devenait chère, puisqu'elle le mettait en communion plus étroite avec la Patrie malheureuse. Son seul souci fut, de porter dignement l'indigence qui lui revenait si tard, après un demi-siècle de labeurs.

Pour se garder de ce qu'elle a de dépressif dans les villes, sous le regard de tous, il prit le sage parti de la réfugier au fond d'une campagne, à cent lieues de Paris.

Là, du moins, on pourrait se faire illusion. Était-ce pauvreté réelle ou rusticité voulue? On n'aurait pas toujours su dire. La maison, égayée de soleil et parée, ici et là, de verdure mêlée à quelques fleurs, s'ouvrait, aux rares visiteurs, souriante.

Et pourtant, la vie y était bien sérieuse, difficile même, avec un si mince budget. Aussi, la maîtresse du logis ne chômait guère, la bonne administration de son petit gouvernement, l'appelant un peu partout à la fois.

Où la chercher? où la saisir? L'étendue du jardin, du verger, permettait qu'elle y fût un peu

perdue... Enfin, on la trouvait, et, sans la consulter, on faisait tomber de ses doigts la rude besogne ; on la remenait jeune dame à son autre rôle.

Les vraies femmes n'écoutent bien, ce qu'on leur dit, qu'en travaillant à quelque ouvrage manuel. Une fois assise et l'aiguille à la main, la leçon commençait; sans pédanterie. Comme en amour, les préludes étaient charmants. On semblait ne pas viser un but, ce qui est le bon moyen pour y arriver plus sûrement et plus vite.

Voilà, comment je fus appelée, d'abord, à partager la vie de labeur de mon mari. Ce fut ma première initiation.

Bien que j'eusse été, dès ma première enfance, fort studieuse et très appliquée à mes devoirs, que savais-je près d'un tel maître !... Je ne rachetais mon ignorance que par une nature essentiellement réceptive. La vivacité des impressions était, chez moi, celle de la femme du Midi, et l'esprit de suite m'assimilait à la femme du Nord.

Je suis, en effet, de plusieurs races. Née à Montauban, j'appartiens, en réalité, à une contrée

plus sévère. Par mon grand-père paternel, je descends des prairies solitaires du Cantal, vivace, comme la petite herbe qui, sur ce haut plateau volcanique, battue d'un vent éternel, s'obstine tous les ans à revivre et à fleurir.

Du côté maternel, le hasard m'a fait naître de trois races différentes : Allemande par mon arrière-grand-père, né à Francfort ; Anglo-Saxonne par mon arrière-grand'mère, native de Londres ; je suis, par deux générations successives, créole de la Louisiane. Dans mes jeunes années, j'ai senti courir sous la pâleur d'un teint mat, le sang chaud des colonies. Par lui, j'ai résisté là où d'autres succombent ; et, au cœur vaillant qu'il a nourri, les épreuves ont pu mordre ; il a pu saigner de ses blessures ; mais se sentir amoindri, jamais...

Cette nature que Dieu m'a faite, variée dans l'équilibre, explique, en partie, pourquoi, dans le long compagnonnage qui a duré pour nous presque un quart de siècle, M. Michelet ne s'est jamais lassé d'avoir pour auditeur cette unique personne, et pourquoi il lui a été si fidèle.

Le temps qui, d'ordinaire, relâche les plus forts liens, n'avait fait que rendre plus étroite notre union. Chaque jour, la pénétration de nos deux âmes s'approfondissait davantage. — J'étais *lui*, bien plus qu'il n'était moi, par la loi d'attraction qui veut que, le plus fort entraîne le plus faible. Il en avait conscience, et cela le charmait, de me sentir son œuvre.

Un jour, qu'il se mirait en elle, ce mot fort lui échappa : « Mon esprit te devra sa plus grande joie en ce monde, celle qui assimile l'homme à Dieu. Je t'ai prise à peine éveillée des mains de la nature et j'ai été ton Prométhée. »

Sur une note plus douce il ajoutait : « Je suis ta nature et ta vie naturelle. »

Comment, en effet, n'aurais-je pas été changée toute en lui ? Emportée, chaque jour, dans le courant rapide de ses pensées, bientôt associée à ses travaux, partageant ses émotions, ses luttes, ses combats intérieurs d'historien et de juge de l'humanité, ma respiration même, avait fini par se régler sur la sienne. Si parfois son souffle trop ardent opprimait ma faiblesse, le plus souvent, il suscitait, en moi, des puissances dont il était le vrai créateur.

Dans les derniers temps de sa vie, cette force

qu'il m'avait donnée a été bien souvent le soutien de la sienne. Il ne supportait plus, alors, mon absence, même à ses heures de réception. « Ne t'éloigne pas, me disait-il, reste avec nous. Je parle autrement et beaucoup mieux, quand je te sens près de moi. » Et cela était, en effet.

Tant il est vrai, que la femme qui n'a pas fait la faute de se viriliser, jusqu'à en perdre l'élément essentiellement féminin : la délicatesse et la grâce, imposera toujours à l'homme qui raconte ses pensées devant elle, d'y mettre des nuances dont il aurait beaucoup moins le souci, s'il était seul avec un autre homme. Les mêmes choses seront dites, mais ce sera dans une autre langue.

M. Michelet a très bien marqué la nuance, lorsqu'il a dit : « Avec la femme, l'idéal doit toujours être mêlé au réel. »

Il ne faudra pas chercher ailleurs, le secret de tant de pages adorables qu'on dirait, parfois, écrites d'une fine main de femme. Si elle ne les a pas écrites, elle les a entendu raconter, et cela seul a suffi pour changer le ton. C'est comme si un peu de son âme féminine y était resté mêlé.

Il est encore certain, que bien des choses de

la vie passée, si précieuses à retrouver aujourd'hui, eussent été perdues à jamais, si M. Michelet fût resté dans son veuvage solitaire. C'est surtout dans la société d'une femme aimée et *sûre*, que l'homme trouve du charme à se confier. Les longs tête-à-tête que ménagent les longs séjours d'été à la campagne ; les lentes promenades dans les allées silencieuses, favorisent, singulièrement, la causerie.

Le plus souvent, les questions générales nous ramenaient sur le terrain des souvenirs intimes. M. Michelet avait beaucoup à raconter, il s'abandonnait avec moi, se laissant voir tout entier, ne me déguisant rien. Il me savait le cœur trop haut pour connaître les mesquines jalousies rétrospectives. Dans ces retours à un passé qui n'avait pas été le mien, si quelque blessure secrète et mal fermée venait à se rouvrir, il la laissait saigner bien sûr, d'avance, qu'une main amie verserait dessus le baume adoucissant.

Ces confessions n'étaient donc pas les rêveries d'un songeur inoccupé. Chez Michelet, tout convergeait vers l'action et tout avait un but. Pour celui qui sait lire entre les lignes, tous ses ouvrages, même l'*Histoire de France*, à plus forte raison, les *Petits Livres* écrits sur les routes, pour « rafraîchir et désaltérer un sang

brûlé par le hâle de l'histoire », sont pleins de ses souvenirs personnels.

Les émotions du jour même, ou la nature du travail qui l'occupait, amenait une manière différente de faire revivre le passé. Tantôt, il regardait vers les horizons lointains, comme on regarde dans une étoile pour y chercher la bonne inspiration; tantôt, c'était un auxiliaire dont il réveillait les puissances endormies pour ajouter à la sienne; ou bien encore, il puisait dans ces *ricorsi*, l'émotion qu'il voulait faire passer dans l'âme de ses lecteurs ou de ses auditeurs, pour les entraîner avec lui, par une sorte d'électrisation du cœur et de la volonté, vers les actions grandes, généreuses, héroïques.

Je citerai pour exemple des divers emprunts qu'il pouvait faire à un même épisode de sa vie passée, — sans pour cela se répéter jamais, — celui de Thérèse, qu'on va lire dans ce volume. Histoire touchante, où il s'est raconté lui-même.

Elle lui est revenue en mémoire, cette destinée d'enfant, lorsque, dans son livre *La Femme*, il s'est occupé de l'éducation des filles qu'il eût voulue, en plusieurs sens, — s'y connaissant bien, — différente de celle des garçons. Il pensait à Thérèse, quand il a parlé des livres qu'il y aurait à faire pour les lectures de la semaine et, surtout,

pour celles du dimanche. Il la revoyait à pareil jour, par le souvenir, seule, triste, ennuyée, lui demandant, à treize ans, à partager sa lecture qui, n'était autre que celle de Montaigne. C'était encore en pensée d'elle, qu'il émettait le vœu qu'un livre attrayant et sain, fût fait pour la jeune fille laissée, sans préservatif, au dangereux ennui d'une longue journée d'oisiveté;—quand la saison pèse, que l'Église, veuve de ses fêtes et somnolente, elle-même, aux offices languissants de l'après-midi, ne donne plus à l'âme sa nourriture accoutumée.

J'ai vu encore ce souvenir lui jaillir du cœur, lorsqu'il exhortait la jeunesse à la pratique d'une vie relativement abstinente, afin de conserver l'énergie et le besoin de l'action. Il se sentait d'autant plus le droit de conseiller le dédain des plaisirs faciles, le renvoi des maîtresses vulgaires ou frivoles, que lui-même, à vingt ans, dans l'orage d'un premier amour, avait su lutter et souffrir une agonie morale, pour remporter sa première victoire d'honnêteté.

Rien de personnel n'était dit, mais tous, sentaient, à l'émotion de sa parole, qu'il était un exemple vivant du sacrifice, et beaucoup s'en allaient améliorés.

Je crois avoir suffisamment parlé de mes richesses. Il me reste à dire, maintenant, ce que j'en ai fait, car mon rôle n'a pas été celui d'un simple éditeur. Il m'a fallu, d'abord, compulser tous les cartons. M. Michelet a écrit quelque part dans un de ses livres : « Si je ne me débrouille moi-même dans le chaos de mes notes, qui pourra jamais s'y reconnaître ? » Il essaya donc, en 1864; mais, il en eut un tel éblouissement, qu'il n'alla pas au delà du troisième carton.

Ce travail de fourmi, ramassant grain à grain, je veux dire, page à page, phrase à phrase, ligne à ligne, les éléments qui pouvaient servir à constituer des Mémoires, je l'ai fait pour lui. Besogne de longue haleine, où je n'ai pu avancer que lentement, afin de ne rien laisser d'inaperçu. Ce premier travail m'a pris trois années, et la fatigue en a été jusqu'à l'épuisement.

Après le triage, est venue la question délicate de la coordination et de la mise en valeur.

Là, je me suis vue dans la position d'un musicien auquel on a donné la tâche de mettre en musique un opéra. S'il est vraiment artiste, il sentira, tout de suite, qu'il ne suffit pas que chaque partie, prise à part, soit parfaitement écrite, mais qu'il faut encore, et surtout, en combiner l'orchestration, de manière à faire valoir l'harmonie de l'œuvre en son ensemble et son unité. Mon désavantage ici, c'est que je n'ai pas eu, comme lui, pour me soutenir, me conduire et me limiter, un *libretto*.

J'ai travaillé constamment sur des notes disséminées, écrites à des époques toutes différentes, puis jetées dans une centaine de cartons, sans aucune indication d'emploi.

L'ordre chronologique, si essentiel à observer dans une biographie, dès lors, me manquait complètement, du moins pour ce volume. J'ai dû faire une étude attentive de l'histoire générale pour établir sa corrélation avec les évènements privés de l'enfance et de la jeunesse de Michelet, — qui n'ont été, souvent, qu'une conséquence immédiate de la situation politique de la France.

Enfin, — pour achever; — au milieu de tant de matériaux divers, il m'a fallu aussi examiner, avec

un soin scrupuleux, ceux qu'il était indispensable de conserver pour reconstituer le passé, et ce qu'il valait mieux élaguer comme inutile, ou ajourner comme inopportun.

Trop d'encombrement nuit à l'intérêt d'un ouvrage : l'attention du lecteur, au lieu d'être excitée, se lasse ; il ne se sent pas la force d'aller jusqu'au bout ; il ferme le livre, le jugeant mauvais, — lorsqu'il a un mérite réel, — parce qu'un éditeur maladroit aura voulu y faire tout tenir, ce qui importe, et ce dont personne ne se soucie.

L'attention que j'ai mise à faire, avec des documents épars, une œuvre homogène, bien tenue et vivante, n'est pas la moindre part qui me revienne dans ce volume.

Je m'étais, déjà, exercée à cet art difficile dans mon *Précis* tiré, tout entier, de la grande *Histoire de France* de Michelet.

Il ne m'appartient pas de dire si j'ai réussi dans ce premier essai. Je laisse la parole à un critique de grande valeur (1), dont le jugement, pesé aux balances d'une bienveillante équité, est

(1) M. Francis de Pressensé. Étude faite dans le *Parlement.*

d'ailleurs, celui, qu'en des termes différents, toute la presse parisienne a porté sur ce travail :

« Les moines du moyen âge, au fond de leurs cellules, consacraient parfois une vie entière de patience et de labeurs à découper dans l'œuvre des poètes antiques, — de Virgile surtout, dont le tendre génie semblait avoir devancé les temps nouveaux,— d'ingénieux *centons*, où les vers de l'Énéide ou de la Pharsale se pliaient, avec plus ou moins de flexibilité, à chanter, non plus les héros du paganisme, mais les saints du christianisme.

» Ce souvenir s'impose presque irrésistiblement à notre pensée, en présence du monument que Mme Michelet vient d'élever à la mémoire de son mari. Il faut avoir examiné de près ce travail de mosaïque pour se rendre compte de ce qu'ont demandé de piété intelligente ces trois volumes où, sans mélange d'aucun alliage, se trouve résumée, où plutôt réduite, l'œuvre entière de Michelet. Pour amener à bien un travail de ce genre, il n'était pas seulement besoin d'un art délicat autant que sûr ; il fallait, avant tout, l'inspiration d'un sentiment profond. Seule Mme Michelet pouvait assez entrer dans la pensée du grand historien pour ne rien élaguer d'essentiel et ne rien donner de superflu..... »

Une telle approbation ne pouvait que m'encourager et me soutenir dans ce nouveau travail, *tout solitaire*, que j'accomplis, sous le regard de l'absent, comme un acte de religion.

Michelet dont l'existence entière a été employée à honorer et à défendre la mémoire des morts, avait droit, plus qu'un autre, qu'on s'occupât de la sienne dans un esprit de vérité. Il en a, d'ailleurs, exprimé lui-même le vœu, lorsqu'il a dit : « Il sera indispensable de connaître ma vie intime pour compléter l'historien par l'*homme intérieur*, souvent tout autre et bien plus grand, qui reste au fond, presque étouffé dans la monotonie de la vie vulgaire. Tout cela dort, mais une vague tristesse accuse la réclamation de ce meilleur moi. »

Donner, dans sa simplicité vraie, cette *vie intime* sanctifiée, pour ainsi dire, de la naissance à la mort, par une inébranlable persistance dans le bien, tel a été mon unique souci. J'espère, cette fois encore, avoir atteint le but. On y ajoutera peut-être, dans la suite, quelques détails secon-

daires; mais, pour tout ce qui est l'essentiel, je l'aurais donné dans ce volume, et nul ne pourra, jamais, en infirmer, en rien, la stricte exactitude. Désormais, il ne sera plus permis de faire, sur la première époque de la vie de M. Michelet, de l'histoire de fantaisie. Je laisse, — par ce livre, — aux critiques sérieux de l'avenir, tous les moyens de réfuter victorieusement les faux chroniqueurs, dont le jeu, très vilain, est de défigurer les plus belles, les plus nobles physionomies de l'histoire, sous prétexte d'inédit.

Être un saint du devoir, du berceau à la tombe, cela est rare. Voilà pourquoi j'ai dédié ce volume à la Jeunesse. Plus d'un jeune cœur vacillant sous les coups des premières épreuves de la vie, me saura gré, j'en suis sûre, d'avoir songé à relever son courage en mettant, sous ses yeux, l'exemple d'un homme qui fut, au même âge, si fermement, si constamment, si simplement héroïque en face de l'adversité.

Vélizy-les-Bois, septembre 1883.

Mme J. MICHELET.

LIVRE PREMIER

I.

MON ENFANCE

I

MES ORIGINES

Mon grand-père et mon père. — Les chartreux de Laon. — L'abbé de Bourbon. — Départ de mon père pour Paris. — Imprimerie des Assignats et des Sourds-et-Muets. — 9 thermidor. — Mon père fonde une imprimerie. — Le chanoine Michaud. — Mariage. — Le manuscrit de Babeuf. — Naissance et mort de mon frère aîné.

Mon père, Jean Furcy-Michelet, était Picard. Il naquit dans la très cléricale ville de Laon où son grand-père exerçait les fonctions de « clerc laïque », où son père était professeur de musique et maître de chapelle à la célèbre cathédrale. Celui-ci avait pris pour femme une jeune et jolie demoiselle, Marie Barbette Lécart, qui fut ma grand'mère; elle tenait à Laon un pensionnat assez en vogue.

L'enfance de mon père, l'aîné de six enfants, fut des plus douces. Par son art, mon grand-père

était de relation avec les grands ecclésiastiques de l'église épiscopale qui dominait la ville ; avec la noblesse, fort liée aux musiciens et célèbres chanteurs de Paris, de l'Opéra. Legros était le dieu de Laon.

Mon père, fort bel enfant, et de bonne heure éveillé, devint vite le favori du clergé et des nonnes. Celles-ci lui prodiguaient force dragées ; elles le faisaient passer par le *tour* pour l'introduire dans l'intérieur du couvent, où il lui arrivait de rester des journées entières.

Un peu plus tard, il fut choyé par les chartreux du val Saint-Pierre. Ce monastère, énormément riche, occupait, disait-on, dix-neuf villages, faisait travailler quatre-vingt-dix-neuf charrues. Un jour par semaine, les chartreux traitaient magnifiquement en maigre, selon la règle de l'ordre. Les deux ou trois grands dignitaires du couvent allaient et venaient sous prétexte d'affaires, menaient grand train dans de belles voitures, dînaient hors de la maison, faisaient de petits voyages avec de belles dames qui couchaient dans les bâtiments extérieurs. Ils auraient bien voulu attirer mon père dans leur abbaye, qui, à cette époque, ne comptait guère plus de douze moines. Il y avait de quoi tenter le jeune homme.

La famille souhaitait qu'au moins il se fît prêtre. Ses bonnes études et les protections dont il pouvait user, lui ménageaient d'avance un bénéfice. On le présenta à l'abbé de Bourbon, fils de Louis XV et de Mlle de Romans. L'abbé, jeune prince de vingt-trois ans qui avait un demi-million de revenu ecclésiastique, fort joli homme, aimable et mondain, était à sa toilette, à demi poudré. Il se leva, vint au devant de mon père, le fit entrer dans son cabinet, le fit causer, le trouva homme du monde, sans vocation ecclésiastique. Il lui frappa amicalement sur l'épaule : « Très bien, mon ami, très bien, tu me plais, je te fais chanoine. »

L'amour et la Révolution, qui survint bientôt, en décidèrent autrement.

La ville sainte, jusque-là si immobile, commença à remuer, à s'insurger contre le clergé. Mon père, jeune, ardent, aventureux, ne doutant de rien, pouvait se trouver mêlé d'un jour à l'autre aux agitations des partis. Mon grand-père, alarmé, prit une résolution soudaine : il le fit partir pour Paris, où il arriva un mois après les sanglantes journées de Septembre. Bien accueilli par un M. Huet, caissier à l'Opéra-Comique, ami de la famille, celui-ci le recommanda chaudement à Héner qui siégeait au conseil général.

Mon père entra d'abord à l'imprimerie des Assignats, place Vendôme. Les règlements y étaient très sévères. Tous les soirs les ouvriers, avant de sortir, étaient fouillés. L'imprimerie elle-même était gardée par deux canons. Une armoire de fer sous son triple cadenas, gardien incorruptible, gardait le trésor de la nation.

Quand vint la réquisition de 93 qui appelait tout le monde sous les drapeaux, mon père était déjà passé de la place Vendôme à l'imprimerie de l'Arsenal. Il dut à sa position de sous-chef d'être exempté du service militaire. Cette imprimerie, objet d'une mystérieuse faveur, était celle des Sourds-et-Muets.

Leur silence, leur discrétion forcée, donnaient lieu à bien des contes. On remarquait que souvent Robespierre y venait déjeuner, ou tout près, sur le quai au coin de la rue Petinus, chez un traiteur dont la maison, naguère, existait encore (1846).

Parmi les bruits qu'on faisait courir sur sa prochaine dictature, on ne manquait pas de dire que, pour mieux garder le secret de son manifeste, il faisait imprimer cette dangereuse pièce par les Sourds-Muets.

Le 9 thermidor coupa court à tous ces bruits. Héner suivit Robespierre dans sa chute. Il périt avec la Commune de Paris.

Mon père, malgré son titre de sous-chef, était beaucoup trop jeune pour être responsable; il ne donnait aucun ordre. Il semblait donc qu'il n'eût rien à craindre. Et cependant, il tomba sous le coup de *la loi des suspects,* ainsi que son jeune frère qu'il avait fait venir de Laon et qui travaillait avec lui. Un expédient ingénieux les sauva. Ils avaient imaginé d'avoir deux logements, dont l'un à la Chaussée-d'Antin, loin de l'Arsenal et parfaitement ignoré. C'est là que, bien cachés, ils laissèrent passer l'orage.

La liberté, qui renaissait après la compression violente de la Terreur, fit explosion en tous sens : elle donna à la presse un incroyable essor. Des populations entières prenaient part à la vie publique, s'intéressaient aux débats de la Convention, lisaient attentivement les lois faites pour le peuple.

C'est alors que des amis conseillèrent à mon père de profiter de cet élan nouveau pour monter une imprimerie à son compte. Il se laissa persuader. Mon grand-père vint de Laon à Paris et donna la moitié de sa petite fortune pour acheter le maté-

riel nécessaire. Et voilà l'origine des maux qui faillirent faire périr une famille entière de faim, l'associèrent aux alternatives violentes où passa la France, respirant par moments, puis comprimée, et enfin cruellement asphyxiée tant que dura l'Empire.

Mais d'abord, tout sembla prospérer. Mon père, à ses premiers succès, avec son agréable figure et ses petits talents de société, eût pu mener la vie des jolis garçons du Directoire, ou songer, pour un mariage, aux brillantes personnes du jour. Il ne fit ni l'un ni l'autre ; il eut une pensée plus digne, il se rappela la sérieuse personne qu'il avait laissée à Laon, et dont le souvenir l'avait toujours gardé. Elle avait sept ans de plus que lui ; l'austérité de la personne, le milieu ecclésiastique où elle vivait, ajoutaient encore à la différence de l'âge. Mon père y pensait, mais par la seule crainte de ne pas être accepté.

Ma mère, de race distinguée, intelligente et fine, — je reviendrai plus loin sur ma famille maternelle, — était venue à Laon du fond des Ardennes, pour tenir la maison de son vieil oncle, le chanoine Michaud, fort ennemi de la Révolution. Il avait refusé le serment, et, comme prêtre réfractaire, il avait été incarcéré. Il protesta, réclama : « Il n'était pas fonctionnaire public, on ne

pouvait le comprendre parmi les séditieux. » Son grand âge, soixante-douze ans, et la goutte dont il était affligé, plaidèrent pour lui. Il fut élargi, mais garda la peur de la prison, et, par cela même, parut suspect. On l'accablait de visites domiciliaires.

Mon père trouva le moyen de le rassurer : « Votre maison est un bien national, lui écrit-il, achetez-la, et vous dormirez tranquille. » La nièce appuya ce conseil hardi du jeune homme. Le chanoine acheta et, dès lors, ne fut plus inquiété. Si affaiblie que fût la mémoire du vieillard, un pareil service lui resta présent et favorisa le mariage.

Voilà donc mon père en route pour Laon. Au premier regard, il se sent agréé ; il épouse et revient à Paris riche en promesses de bonheur. Mais bientôt le vent tourne, et les épreuves commencent. L'une d'elles faillit finir tragiquement.

La grande irruption de l'imprimerie (94-95) ne dura pas. En 1796, elle s'était déjà ralentie. Pour prévenir les chômages ruineux, on prenait tout ce qui s'offrait, sans trop regarder.

Au moment où la prison réunit les robespier-

ristes à leur ancien ennemi Babeuf, et où ils se rapprochèrent de ses idées sur la loi agraire, un jacobin de Lyon, nommé *Révol*, remit à mon père, de sa part, un mémoire à imprimer.

Était-ce leur manifeste de 96 pour l'insurrection du Directoire? Je le croirais, car mon père m'a souvent dit que sa mort était certaine si l'on eût trouvé ce manuscrit chez lui (1).

C'était, paraît-il, de vains projets inexécutables, mais la police nouvellement créée eût été trop heureuse de signaler son avènement par une découverte de grande terreur dont on eût exagéré la portée.

(1) Ce ne fut point l'effet d'un hasard si mon beau-père reçut ce manuscrit. Les époques troublées amènent de singuliers rapprochements. On trouve, sur les registres des passeports de la ville de Laon, que, le 2 thermidor an II (20 juillet 94), cinq voyageurs prenaient place dans la même voiture publique : d'abord, en sa qualité de fonctionnaire de l'État, l'exécuteur des hautes œuvres, appelé à Rennes ; puis Babue (Babeuf), — on écrivait et on prononçait le nom ainsi en picard, — celui-ci provisoirement élargi, sous caution, de la maison d'arrêt, et s'en allant avec son fils à Paris pour y faire de la polémique ; enfin Félix Michelet, — le grand-père de notre historien, — honnête petit bourgeois de Laon, à la fois maître de pension et maître de chapelle à la cathédrale, menant sa fille en vacances à Vervins. Lorsqu'on songe à la lenteur des voyages à cette époque, — mon beau-père mit trois jours et trois nuits pour venir de Laon à Paris, — il n'est pas douteux qu'une certaine intimité dut s'établir entre les trois voyageurs qui s'étaient établis dans le même compartiment de la voiture. Cette rencontre ne put donc être oubliée de Babeuf. Elle valut certainement à M. Michelet le mémoire qui mit sa vie en si grand danger.

Si quelqu'un avait à écrire sur Babeuf, voici son portrait

Un matin, à la première heure, un *monsieur* décoré tombe à l'improviste dans notre imprimerie et demande à voir les ouvrages qu'on imprime. Les épreuves du fatal manuscrit étaient précisément sur la table. L'idée ne vint pas à l'agent qu'on pût laisser traîner ainsi, exposée à tous les regards, la pièce compromettante qu'il cherchait. Il jeta en passant un regard oblique sur la table : « Et ceci, qu'est-ce ? — Ah ! ceci, dit mon père négligemment, ce sont des épures d'imprimerie. — C'est bien ! c'est bien ! voyons aux presses. »

Et il tourna le dos. Ma mère qui avait assisté à la scène, blanche et froide de terreur, ne fit qu'un bond, se saisit du paquet, et, d'un tour de main, le jeta au feu.

Mon père était sauvé (1); mais l'enfant que ma mère portait dans son sein et qui allait naître reçut le coup fatal. Mon frère aîné ne vint au monde que pour mourir.

d'après le visa de son passeport : 33 ans, cinq pieds deux pouces cheveux et sourcils châtains, yeux bleus, nez effilé, bouche moyenne, menton rond, visage ovale, peu coloré.

Je dois ces renseignements à l'obligeance de M. Matton, archiviste à Laon, qui a bien voulu faire, pour moi, quelques recherches sur les origines de la famille Michelet.

(Mme J. M.)

(1) Sauvé, mais pour peu de temps. Il fut incarcéré quelques mois plus tard, pour avoir combattu directement, dans un article, la politique du Directoire.

(Mme J. M.)

II

MA NAISSANCE

(1798)

A quel moment je naquis. — Le chœur des Dames de Saint-Chaumont fut mon berceau. — Ma tante Hyacinthe me donne ma *première* culotte. — Ce que j'étais à quatre ans. — Tous les Michelet ont été, à différents degrés, musiciens. — Ma cousine Clarisse. — Je commence à sept ans une tragédie.

Né en 98, j'existais dès octobre 97. La France éclatait en ce moment partout à la fois : Bonaparte en Italie, Hoche sur le Rhin.

L'Europe entière frémissait de notre initiative.

L'Angleterre, terrorisée par la révolte de sa flotte, semblait prête à sombrer. Fox désespère et Pitt s'affaisse. Nos ennemis reculent jusqu'en Russie.

Le 17 octobre, une joie immense, universelle, se répand sur le monde. Le traité de Campo Formio semble finir la guerre.

De Maistre lance à l'Europe son beau mot, profond : « Félicitez-vous d'être vaincus. »

Ma mère, pâle et faible, que je vois encore, à demi poitrinaire, ma mère en deuil de la mort de mon frère, consent à espérer puisque mon père est sauvé.

A ma naissance, mes parents habitaient rue de Tracy, n° 16, au coin de la rue Saint-Denis, un rez-de-chaussée sombre, humide, malsain pour une personne sédentaire et maladive; mais le lieu était vaste et point du tout vulgaire. C'était une église attenant à l'hôtel seigneurial de Saint-Chaumont, bâti en 1631, l'hôtel même où un courtisan d'esprit, le duc de la Feuillade, grâce à de vastes jardins, alors déserts, fit fondre dans le plus grand secret, pour les offrir au *grand roi,* sa statue équestre en bronze et les quatre groupes qui décorent la place des Victoires.

Un siècle plus tôt, en 1683, des religieuses étaient venues établir leur communauté sous l'abri de cet hôtel, et, quittant leur nom de sœurs de l'*Union chrétienne*, s'étaient fait appeler Dames de Saint-Chaumont.

En 89, l'orage révolutionnaire dispersa le troupeau.

Il y avait huit ans déjà que l'église était déserte, que le vent et la pluie y entraient par les vitraux ouverts, lorsque mon père et mon grand-père, pour bien peu de chose, y établirent leur

imprimerie. L'église ainsi occupée n'était pas profanée. L'imprimerie m'a toujours causé une émotion religieuse. Qu'est-ce que la presse aux temps modernes, sinon l'arche sainte, le temple de la pensée (1)?

C'est là, au fond de cette sombre nef, au chœur même de l'église, que vint au monde, en 98, le 21 août, cette créature chétive, orageuse. J'avais éprouvé dans le sein de ma mère toutes les fluctuations du temps.

Ma naissance mit sa vie en péril : Lacombe, son accoucheur, dit froidement : « Qui faut-il sauver, la mère ou l'enfant? »

J'étais né peu viable, agité, maladif sans maladie; sans les soins de mon père et de ma mère qui se relayaient la nuit pour m'alimenter, je serais mort en effet.

Je ne reçus d'autre prénom que celui de Jules. Mon père, dans sa joie d'avoir un fils, disait en riant : « Si la République dure, ce sera Jules

(1) L'église existe encore aujourd'hui. On en a divisé l'intérieur en magasins ; mais la façade dessinée avec la simplicité des temples grecs, le portail avec sa Charité assise au fronton, rappellent toujours la première destination de l'édifice. Et l'hôtel de Saint-Chaumont a lui aussi gardé intacte, à l'intérieur de la cour, son élégante façade. Celle qui donnait sur les jardins a été gâtée lorsqu'on a percé le boulevard Sébastopol.

(Mme J. M.)

César ; si le catholicisme renaît, ce sera Jules pape. »

Rien ne me rappelle le lieu où j'ai fait mon entrée dans la vie. L'époque la plus reculée dont je me souvienne est celle où je quittai la robe. On m'étala, revêtu d'une veste et d'un pantalon de nanquinet gris rayé, sur la table du bureau attenant à l'imprimerie. Ma tante Hyacinthe, qui était venue des Ardennes à Paris par amour de son neveu, avait fait les frais de ma toilette. Nous demeurions alors rue Montmartre (1).

C'est là que j'ai versé mes premières larmes de douleur, le jour où on emporta les petits de notre chatte pour les noyer dans l'égout. La pauvre mère courait après en miaulant, et je courais avec elle tendant mes petits bras. Je ne pus jamais m'en bien consoler. Longtemps après, lorsqu'on essayait de m'en parler, j'éclatais en sanglots.

J'étais, à quatre ans, tout nerveux, d'une sen-

(1) M. Michelet était établi, à cette époque, au n° 224, entre la rue Mandar et la rue Tiquetonne.

sibilité exagérée, maladive, incapable d'éviter la souffrance. Souvent mon père et ma mère me prenaient, le matin, dans leur lit et me plaçaient entre eux. Mon père s'amusait à me chanter des chansons qu'il faisait pour moi : paroles et musique. Quand venait ce refrain :

Mon fils sera mon consolateur,

l'effet des paroles, et même de l'air seul, était infaillible : je fondais en larmes (1).

C'est aussi dans cette rue que je faillis avoir la tête coupée par une fenêtre à guillotine. J'étais grimpé sur une chaise et je regardais dans la cour. Ma grand'mère ne m'eut pas plus tôt enlevé que la vitre retomba avec un grand bruit. Nous restâmes tous deux un moment stupéfaits ; ma grand'maman, agitée de mouvements convulsifs, m'adressait des reproches qu'elle mêlait de

(1) Tous les Michelet étaient mélomanes. Le grand-père de notre historien, — on l'a déjà vu, — remplissait les fonctions de maître de chapelle à la cathédrale de Laon, où il dirigeait les chœurs. En outre, il jouait avec beaucoup de goût de la basse et du violon. Son fils adorait la musique. Il en a écrit des volumes. J'ai de lui un recueil de chansons, — plusieurs sont inédites, — dont l'air lui appartient. Le hasard seul des circonstances le fit imprimeur. En réalité, M. Michelet était fils et petit-fils de musiciens. Lui-même l'a été, à un très haut degré, par le rythme du style.

(Mme J. M.)

baisers et de larmes, ce qui me laissait assez froid. Toute mon attention était pour cette fenêtre que j'avais vu marcher toute seule comme une personne et beaucoup plus vite. J'étais persuadé qu'elle avait voulu me faire du mal, et pendant longtemps, je ne l'approchais plus qu'avec un sentiment de crainte et de colère.

Mon troisième souvenir date de la rue du Jour. J'avais alors cinq ans. Mon oncle Millet dînait à la maison ; il ordonna à sa fille Clarisse de partager un bonbon avec moi. La pauvre petite ne s'en souciait guère. Son père, un homme un peu dur, devant qui tout devait plier, lui donna le fouet et l'enferma en pénitence. Un instant après, je fus député pour la consoler. Je crois la voir encore, debout contre le mur. Elle était grande, brune, avec de beaux yeux noirs comme sa mère. Elle ne pouvait se consoler. Tout petit que j'étais, il me semble que je fus touché. Il le faut bien, car je ne verrais pas cette scène si distinctement à dix-huit ans d'intervalle. Clarisse partit pour l'Amérique. Au retour, le navire essuya une effroyable tempête ; la pauvre petite en mourut de saisissement.

Sa mère crut ne pouvoir jamais s'en consoler ; et bientôt elle n'y pensa plus.

Quel contraste entre la sévérité de mon oncle pour sa fille et la douceur, la faiblesse même avec

laquelle j'étais élevé ! Partout j'étais fêté, admiré. Tantôt je devais être tel grand homme, tantôt tel autre. La grosseur de ma tête et les contrastes de mon caractère faisaient présager beaucoup.

Il n'y avait que ma mère de raisonnable ; elle eût voulu qu'on me traitât davantage en enfant. Cette admiration de tout ce qui m'entourait me donnait une prodigieuse opinion de moi-même. Ayant beaucoup d'idées au-dessus de mon âge (toutes fausses par conséquent), j'étais l'être le plus bizarre et peut-être le plus ridicule.

Trop gauche pour jouer avec les autres enfants de mon âge qui se seraient moqués de moi, je vivais de la vie de ma mère, et beaucoup trop peut-être. Mon père étant presque toujours dehors pour les affaires, j'étais bien forcé de partager son existence sédentaire. Assis près d'elle, je m'appris tout seul à écrire et à lire ; j'apprenais mal, mais j'apprenais seul.

Le premier livre que je lus fut la fable de Chompré ; je connus le nom de Jupiter bien avant celui de Jésus-Christ.

Mon imagination surexcitée par la solitude était déjà prodigieuse.

A sept ans, je conçus le plan d'une tragédie : c'était la mort de Brutus. Je devais fournir les pensées et papa les vers. Il y en eut cinq de faits ; je me rappelle fort bien que la scène était ouverte par un huissier du palais. Voici le premier vers :

Quoi! je verrai périr le plus juste des rois?

Qu'on juge du reste. Je me levai un jour de bon matin pour me faire une chaussure antique de mes jarretières rouges ; car je comptais jouer ma pièce et y remplir le principal rôle.

Ce caprice passa. Mais ce qui dura plusieurs années, ce fut un château en Espagne dont j'entretenais insatiablement ma bonne maman. Il ne s'agissait rien de moins que de policer une peuplade sauvage sur laquelle je régnais. Je prévoyais tout : le nombre des sujets que j'admettais dans mon île, le partage des terres, la grandeur de la ville, le nombre des portes, que sais-je encore ?

Ma grand'mère écoutait tout avec une admirable patience, qui parfois m'irritait. J'aurais préféré quelques objections à son éternel : « Oui, oui, mon fils. »

Cependant, faute d'autre confident, j'aimais beaucoup à être seul avec elle ; la présence même de papa qui m'y conduisait m'empêchait de jaser

de mes grands projets, et l'on s'en apercevait quelquefois.

Je me rappelle fort bien que, dans nos promenades hors des barrières, le plus souvent du côté de Montmartre, je parlais pendant des heures entières. Nous allions lentement nous deux, tandis que mon grand-père marchant vite, d'un air demi-fou et demi-fâché, parlant souvent à demi-voix avec lui-même, nous devançait de quelques pas.

III

LA RUE DES SAINTS-PÈRES. — LES PERSÉCUTIONS

(1806)

Quel était à ce moment l'état de l'imprimerie. — Le gouvernement s'en réserve le monopole. — L'emprunt. — Nous quittons la rue Française pour la rue des Saints-Pères. — Les premiers tourments de la faim. — Les ivresses du jeûne. — Comment j'affligeais ma mère. — Ses sombres prévisions.

La position de mon père était celle qui donnerait la plus vraie, mais la plus cruelle note du temps. Chacun des pas de la tyrannie fut marqué par la persécution progressive, toujours aggravée, de l'imprimerie, l'asphyxie croissante de l'esprit général.

Notre imprimerie, d'abord alimentée par les débats de nos assemblées, par les nouvelles des armées, par l'ardente vie de ce temps, dès 1800 fut frappée par la suppression des journaux, qu'on

réduisit à seize (1). Un arrêt de mort ou de déportation menaçait, comme une épée de Damoclès, celui qui n'en eût point tenu compte.

Nous imprimions alors le *Courrier des armées*. Le gouvernement se réserva le monopole de l'impression des bulletins. Il restait, comme ressource, les journaux religieux. On permit à mon père de publier une gazette ecclésiastique. Puis, lorsque les dépenses furent faites et l'entreprise lancée, tout à coup, brusquement, l'autorisation nous fut retirée pour être donnée à un prêtre neveu du ministre Portalis, M. Dastros, qui bientôt lui fut hostile.

Mon père ne se laissa pas décourager. Il essaya du roman. Le premier qu'il imprima, tout satirique, blessa un émigré puissant en Russie (2). Le livre, sans jugement, fut détruit. Tout manquant à la fois, que nous restait-il ? La famine et les dettes.

Un malheur ne vient jamais seul. Le nôtre fut de demeurer alors dans le voisinage d'un homme

(1) L'arrêté du 27 nivôse an VIII dit que la réduction des journaux fut plus forte encore ; on n'en toléra plus que treize.
(Mme J. M.)

(2) Le duc de Richelieu.

infiniment dangereux. Voyant notre détresse, il s'insinua, travailla mon père, le séduisit par de belles promesses, et finit par engager sa responsabilité dans un emprunt, malgré les représentations et le juste effroi de ma mère. Cet homme, ce Lœuillet, possédait en apparence un magasin considérable de verrerie rue Saint-Antoine; il devait en céder une portion à mes parents. Pour donner plus de vraisemblance à ses paroles mensongères, il feignit de créer sur la rive gauche un établissement dont il devait nous donner la gérance et nous céder une part des profits. C'était ma mère qui devait tenir le magasin pendant que mon père chercherait à alimenter, tant bien que mal, son imprimerie.

En réalité, cet habile intrigant s'était ruiné par de fausses spéculations, et, sans la crédulité de mon père, il eût été à la merci de ses créanciers.

Nous quittâmes donc la rue Française pour aller demeurer rue des Saint-Pères, au coin de la rue de Verneuil (1). Je me représente encore l'arrivée de notre mince mobilier dans ce local immense, délabré, où nous étions comme perdus, où rien ne fermait, qu'il était impossible de chauf-

(1) C'est le n° 10 de la rue des Saints-Pères.

fer. Rien de plus affligeant que la pauvreté dans les quartiers riches, où tout vous sert de point de comparaison.

C'est là que nous fûmes accablés de toutes les misères humaines. Celle dont nous souffrîmes le plus, ce fut sans contredit le froid. Des habits légers, et, pour tout feu, une petite chaufferette au milieu de ces halles. Quant à la nourriture, elle était si frugale, que c'était une véritable sensualité pour moi de manger des légumes un peu assaisonnés.

Le croirait-on? j'en étais venu cependant, à la longue, à tirer quelques plaisirs de l'extrême pénurie où nous vivions. Lorsque, dans nos longues courses, j'avais parcouru avec mon père tous les boulevards, tous les quais, et que nous rentrions à la maison avec quelque argent, la joie que j'éprouvais ne peut être comprise que par celui qui se serait trouvé dans la même gêne. Tout ce que les philosophes disent d'un repas sobre acheté par la fatigue et amélioré par l'incertitude de l'avenir, je le sentais. D'ailleurs, le présent est tout pour les enfants. Quand nous avions de quoi dîner, j'étais aussi tranquille que si nous eussions été riches pour toujours.

Le jeûne, loin de ralentir l'essor de mon imagination, l'activait au contraire. La sensation

que j'éprouvais ressemblait à de l'ivresse. J'étais tourmenté d'une singulière agitation morale et physique. Presque toujours seul dans ce vaste magasin entouré de ses cases qui ne se remplirent jamais, je courais souvent pendant des heures entières autour d'une table placée au milieu et ne m'arrêtais guère que je ne fusse épuisé de fatigue. Dans cette course vertigineuse où le mouvement de mon corps semblait précipiter encore celui de mon esprit, je poursuivais mes ennemis, je m'entourais de mes belles maîtresses, car alors, il y avait toujours des femmes dans mes châteaux. Aussi ne prenais-je plus de confident.

Celle qui souffrait sans distraction du mauvais état de nos affaires, c'était ma pauvre maman. Et je dois avouer qu'elle ne trouvait en moi que bien peu de consolations. Comme tout enfant unique et gâté, j'étais volontaire, dur même, irritable. A la moindre contradiction je me mettais en colère. Je cherchais des prétextes à la désobéissance et j'affligeais jusqu'aux larmes celle qui n'était déjà que trop accablée du poids

de nos malheurs. Bientôt j'étais touché de sa peine, mais j'étais trop fier pour revenir, et j'accumulais ainsi des torts graves qui me laisseront toujours les plus cuisants remords (1).

Personne n'était plus raisonnable. Elle tenait un milieu assez rare entre l'emportement sanguin des Belges de la basse Meuse, — Dinan, Liège, — et la critique un peu sèche des Ardennes, de Rethel, Mézières, Sedan, des villes lorraines.

Quand je l'ai connue, elle était déjà bien triste de nos épreuves, mais ses admirables qualités restaient tout entières. Elles faisaient équilibre à la jeunesse un peu légère de mon père, à ses crédules espérances, à sa sécurité dangereuse.

Au bout de douze ans, les chagrins et les privations avaient aigri son caractère. Elle attribuait tous nos malheurs à la négligence de son mari, à ses opérations légèrement entreprises.

Chaque soir, il rapportait les nouvelles du dehors , ma mère les commentait. J'entrevoyais bien à ses tristesses qu'il ne la rassurait pas.

(1) Ces remords, sur lesquels Michelet reviendra plusieurs fois dans ses livres, sembleront bien exagérés à ceux qui ont connu sa religion pour la mémoire de sa mère. Il n'en pouvait parler sans que sa voix ne s'altérât et que les larmes ne lui vinssent. Tout ce qui lui avait appartenu était conservé précieusement. On sent partout, au contraire, que la bonté du cœur a toujours dominé chez lui la violence du caractère.

(Mme J. M.)

Alors, craignant d'en avoir trop dit, il eût voulu se reprendre et feindre la sécurité. Avec un certain rire qu'il affectait précisément lorsqu'il avait un souci à cacher, il jetait ce mot optimiste qui lui était familier : « Oh ! n'importe, on s'en tirera. »

De là naissait, entre eux, un débat, — passionné du côté de ma mère, — sur les craintes, les remèdes possibles; je ne puis dire les espérances. Tant de fois elles avaient été déçues !... D'un regard profond elle pénétrait l'avenir. Je faisais d'abord semblant de ne rien entendre, de regarder ailleurs ou de jouer avec mon chat; mais rien ne m'échappait. Mon père écoutait tout avec une bonté, une patience digne d'Épictète. Je dois dire qu'à cette époque il me semblait avoir toujours tort dans sa manière, parfois légère, d'envisager nos intérêts. J'aurais dû garder cela pour moi et continuer à me taire; mais il arrivait souvent que mon caractère impétueux me faisait prendre parti, ce qui ne servait qu'à envenimer la querelle.

Aujourd'hui, plus juste envers mon père, je crois que sans ce caractère picard, cette jeunesse de sang, la tristesse plus naturelle de ma mère, avec qui j'avais bien plus de rapports, m'aurait tué.

IV

LA PRISON. — L'*IMITATION*

(1808)

L'usurier Vatard.— Mon père enfermé à Sainte-Pélagie. — Notre misère. — Mon chat Raton. — Les livres qui m'ont soutenu. — Mon goût pour les saisons indécises et la solitude. — Désir de la mort. — Mouvement religieux. — L'*Imitation;* — sa consolante douceur et son danger.

La pauvreté n'était rien, comparée aux scènes affreuses que venait nous faire l'usurier Vatard auquel mon père et Lœuillet avaient emprunté. Je vois encore sa figure atroce, j'entends sa voix rauque et ses paroles menaçantes.

Elles ne restèrent pas longtemps sans effet. Un matin, au milieu de nos maux de toute espèce, nous reçûmes le dernier coup qui semblait devoir dissoudre notre famille. On vint nous dire que mon père était arrêté.

La nouvelle à peine reçue, maman ferma tout, et nous nous acheminâmes vers Sainte-Pélagie. Nouvellement établis sur la rive gauche, ce fut à

grand'peine que nous trouvâmes cette odieuse maison.

Qu'on juge de l'effet que produisit sur mon imagination d'enfant ces guichets où il fallait se baisser, ces barreaux, ce bruit de portes ferrées, de clefs qu'on entrait à chaque instant. En me voyant alarmé au passage sous les lourdes portes, ma mère m'attirant à elle, me disait :

— Ne crains rien, tu es sous mon aile.

Mon père était enfermé dans une étroite cellule tout à côté d'un fou qui inventait un poêle dévorant sa fumée. En sortant de cette première visite, nous nous assîmes quelque temps sous le cèdre du labyrinthe d'où mon père pouvait peut-être nous voir encore. Maman était accablée et pleurait. J'essayais de la consoler en la caressant de mes petites mains. Souvenir toujours vif et toujours présent!... L'âge que l'on croit inconscient, celui de ma première enfance, est précisément celui qui m'a laissé les traces les plus durables, comme des brûlures qui ont d'autant plus marqué sur un âge si tendre.

Cet emprisonnement nous ôtait toute ressource. Notre famille, qui demeurait en province, essaya de nous faire passer quelques provisions. Mon oncle Millet, de Provins, qui avait un moulin à eau, nous envoya des farines.

Mes tantes des Ardennes confectionnèrent des pâtés, mais ils mirent tant de semaines à venir, qu'ils nous arrivèrent tout moisis. Je ne sais vraiment comment fit ma mère pour subvenir à tout, tant que dura cette cruelle détention.

Je n'avais aucun de ces plaisirs d'enfance qui aident à tromper la misère, en émoussent le pénible sentiment. Je n'avais aucun camarade, aucune amitié de mon âge, si ce n'est celle d'un pauvre chat qu'on appelait Raton, et dont la cuisine était, comme celle de ses maîtres, toujours au maigre.

Un jour que, par extraordinaire, je venais de manger de la viande, et que mes petits doigts en étaient restés un peu gras, Raton sauta à ma main et me fit mal. Mon premier mouvement fut de colère, puis, faisant un retour sur notre situation qui rendait si triste celle du pauvre animal, les larmes me vinrent aux yeux et je le serrai dans mes bras.

Ma mère étant souvent obligée de me laisser seul, j'aurais pu m'émanciper, sortir dans la rue

avec les petits garçons de mon âge; mais je ne jouais guère avec eux. J'étais un homme en comparaison, il me le semblait du moins, et je crois bien qu'il y avait quelque chose de cela.

Je préférais rester seul à lire. Mes livres n'étaient ni nombreux ni très variés. J'avais avec *Robinson Crusoé*, qui alluma si vivement mon imagination, les sommaires de l'histoire de France en vers, quelques tragédies, Boileau surtout, dont je me croyais enthousiaste, et dont j'aimais particulièrement (je ne sais pourquoi) la satire contre les femmes. On conclut, sur-le-champ, de mon goût pour cet écrivain, que je serais un grand poète satirique.

Je mets à part l'ouvrage de prédilection de ma mère, que tant de fois nous avons lu ensemble, que nos mains ont usé; livre faible au total, et qui pourtant éveilla dans mon esprit le goût de l'histoire: *Les Reines et Régentes de France* de Dreux du Radier.

En me reportant à ces temps, il me semble que j'étais alors, tout ce que je suis aujourd'hui (1820). Je lisais un peu et j'imaginais beaucoup. Ne sachant rien, il me fallait tirer tout de moi-même. J'étais prodigieusement inventif.

Dès cette époque, j'aimai les saisons indécises, les ciels voilés. C'était par un instinct naturel,

car je n'avais pas l'esprit gâté par les romans.

Je me souviens qu'un jour, au sortir de l'hiver, par un temps de brouillard, je me tenais sur la porte, occupé à racler du bois avec du verre. J'étais doucement pénétré par cet air humide et tiède ; libre d'inquiétude présente, je ne pensais pas, je vivais seulement et je le sentais. Ce souvenir m'est resté comme un des plus doux moments de ma triste enfance.

Ce que j'aimais encore, c'était d'être seul. J'ai eu ce goût de la solitude dès ma plus tendre enfance. Je me souviens toujours qu'à l'âge de quatre ans, rue Montmartre, j'éprouvais un vrai bonheur à me tenir caché dans une chambre tendue de vert. Cette couleur me charmait déjà, sans doute parce qu'elle me donnait l'illusion de la verdure des arbres à laquelle j'ai été de bonne heure si sensible ! Rue des Saints-Pères, mes préférences étaient pour un cabinet isolé, donnant sur la cour, et tout à fait séparé de l'appartement. Je n'y montais pas sans hésitation, à cause de l'obscurité de l'escalier et de la grandeur des armoires où un homme pouvait facilement se cacher. Mais, une fois établi dans mon réduit, je rêvais, j'étais heureux. Vraiment, il fallait que je fusse déjà bien avancé pour goûter, ainsi longuement, les plaisirs vagues de la mélancolie.

Mais le mouvement le plus vif que j'éprouvai dans ce temps de malheur, dans cette sombre maison de la rue des Saints-Pères, fut le mouvement religieux et le désir de la mort.

J'étais né pendant la fermeture des églises et n'avais reçu aucune instruction religieuse. Le be soin présent de chaque jour, — terrible distraction, — empêcha plus tard mes parents de songer à me faire baptiser.

Ma mère n'était pas dévote, mais elle respectait la religion dans laquelle elle avait été élevée. Pour mon père, il était plus qu'indifférent aux questions religieuses, malgré son éducation quasi cléricale.

Jamais on ne m'avait conduit aux offices, non plus que depuis. Les prêtres, dans leurs longues robes noires, m'effrayaient presque. Ils étaient pour moi tout autre chose que des hommes. Mais ce que j'aurais aimé voir, c'était précisément les pompes de l'Église; ce que j'aurais voulu savoir, c'était ce qu'elles signifiaient. La curiosité sympathique que j'ai pour toute chose inconnue s'éveillait déjà; je m'étonnais de n'en entendre rien dire à ces foules qui se pressaient le dimanche dans les temples, et semblaient y entrer pour fraterniser.

J'étais avide de ces mystères sans m'en faire

aucune image. Je ne croyais même pas que l'on pût s'en former. Je me souviens qu'un jour le fils de notre voisin me montra un petit christ de plomb et l'appela un *petit bon Dieu*. J'en fus scandalisé et me moquai philosophiquement de son idolâtrie.

La négligence des miens à m'instruire fut précisément ce qui me servit. Dans les détresses extrêmes où nous nous trouvâmes, je ne sais quel instinct solitaire me poussa à ouvrir un livre de piété.

C'était l'*Imitation* de Jésus-Christ précédée de l'ordinaire de la messe. Comment dire l'état de rêve où me jetèrent les premières paroles de ce livre ? Ces dialogues entre Dieu et une âme malade, comme l'était la mienne, m'attendrissaient profondément. Je ne lisais pas, j'entendais..., comme si cette voix douce et paternelle se fût adressée à moi-même.

Timide, ne connaissant les hommes que par le mal qu'ils nous avaient fait, je goûtais avidement les louanges de la solitude dont ce livre est plein. Il me semblait déjà (et j'ai su depuis que j'avais raison) qu'il avait été écrit par un solitaire comme moi. Il me faisait apercevoir, tout à coup, au bout de ce triste monde, la délivrance de la mort, l'autre vie et l'espérance... Je vois encore

la grande chambre froide et démeublée; elle me parut vraiment éclairée d'une lueur mystérieuse... Je ne pus aller bien loin dans ce livre, ne comprenant pas le Christ, mais je sentis Dieu.

La religion, reçue ainsi sans intermédiaire humain, fut très forte en moi. Elle resta comme chose mienne, chose libre, vivante, si bien mêlée à ma vie, qu'elle s'alimenta de tout, se fortifiant sur la route d'une foule de choses tendres et saintes dans l'art et la poésie, qu'à tort on lui croit étrangers.

Et ce qui fut bon aussi, c'est que ces mouvements, ce désir de sortir du présent, cet espoir que tout finirait bientôt, n'aient pas eu alors plus de durée que les moments de détresse qui les faisaient naître. Ce livre, d'une consolante douceur avait ses dangers. Si je l'eusse continué, la langueur m'eût gagné, et peu à peu, insensiblement, je n'aurais vu dans la religion que le catholicisme, et je me serais trouvé muselé comme les autres. J'y reviendrai (1820).

V

LA CAVE DU BOULEVARD SAINT-MARTIN

(1810)

Transaction avec Vatard. — Mon père remonte son imprimerie. — Toute la famille se met à l'œuvre. — Je deviens compositeur. — Ce qu'était la cave où je composais. — Mon amie l'araignée. — La famille Plateau. — Sophie. — Je suis jaloux. — Visions de la nuit dans ma cave du boulevard.

Il me semble que ce séjour rue des Saints-Pères a duré un long siècle, triste, monotone, sans autres événements que la prison et la misère.

Rien autre ne se présente à ma mémoire quand j'interroge ce sombre passé.

Mon père est sorti de Sainte-Pélagie. Comment? Je ne sais. Il signe, avec son créancier Vatard, un traité que j'ai là sous les yeux, 15 janvier 1810 (1), par lequel il s'engage à payer la somme

(1) Des pièces de ce genre, des quittances, m'ont servi plus d'une fois à établir une chronologie exacte; et les lettres aussi m'ont été utiles. On ne se servait pas alors d'enveloppes, en sorte que l'adresse était écrite sur le verso de la dernière page. Le timbre de la poste s'est trouvé ainsi conservé, donnant la date précise, quand l'auteur de la lettre a négligé de l'écrire.

(Mme J. M.)

qu'il lui doit, *six mille francs*, en exemplaires d'un ouvrage déjà en vogue : *Le Savant de société*, et, de plus, à lui fournir mille exemplaires de la grammaire de Lhomond.

Nous quittons la rue des Saints-Pères pour le boulevard Saint-Martin.

Mon père, dans son optimisme inébranlable, calcule qu'outre l'imprimerie, qui s'alimentera *des ouvrages de ville*, on pourrait encore tenir un cabinet de lecture et une papeterie, où il ne manquera que des livres et du papier.

Pour remonter l'imprimerie, c'était déjà toute une entreprise, et nous manquions de bras, n'ayant pas de quoi payer des ouvriers. Il nous fallut donc faire le travail nous-mêmes. Mon oncle Narcisse, qui imprimait à son compte, nous vint de temps en temps en aide. Mon pauvre grand-père se mit aussi à l'ouvrage; il imprima de ses mains tremblantes. Ma mère, déjà atteinte de la cruelle maladie qui devait l'emporter prématurément, se fit brocheuse, coupa, plia.

Et moi, enfant, je composais, m'apprenant seul à assembler les lettres.

Le lieu où fut établie notre imprimerie, fort

triste et fort humide, était de plain-pied sur la rue de Bondy, mais faisait cave du côté du boulevard. N'allant pas encore à l'école, c'est là que je passais la plus grande partie de mes journées.

De temps en temps, quand l'hiver s'adoucissait, le soleil venait à midi, par un large soupirail, égayer d'un rayon oblique la casse où j'assemblais mes petites lettres de plomb. Je n'étais pas seul à m'en réjouir. Alors, à l'angle du mur, j'apercevais distinctement une prudente araignée qui, supposant que le rayon amènerait pour son déjeuner quelque étourdi moucheron, se rapprochait de ma casse. Ce rayon qui ne tombait point dans son angle, mais plus près de moi, était pour elle une tentation naturelle de m'approcher. J'avoue que je ne goûtais guère une société si intime; la figure d'une telle amie me revenait peu. Mais j'admirais dans quelle progression de timide, lente et sage expérimentation, elle s'assurait du caractère de celui auquel il fallait qu'elle confiât sa vie.

Sans analyser sa figure ni bien distinguer ses yeux, je me sentais regardé, observé; et apparemment, à la longue, l'observation me fut tout à fait favorable. Par l'instinct du travail peut-être (qui est si grand dans son espèce), elle sentit que je devais être un travailleur et que j'étais là

occupé comme elle à tisser ma toile. Quoi qu'il en soit, elle quitta sans ambages les précautions ; avec une vive décision elle descendit de son fil et se posa résolument sur notre frontière respective, le bord de ma casse, favorisée en ce moment d'un blond rayon de soleil pâle. Si différents, nous arrivions ensemble du travail nécessiteux et de la froide obscurité à ce doux banquet de la lumière.

Cependant, peu à peu, les jours s'étaient allongés, l'été était venu. Je trouvais bon, par moments, de quitter ma cave et de remonter vers le monde des vivants. Mon existence, sans être gaie, n'était plus aussi complètement isolée que dans la rue des Saints-Pères.

Nous avions pour très proches voisins une honnête famille, tout aussi gênée que nous.

Le soir, quand il faisait chaud, elle s'asseyait sur sa porte pour prendre le frais, comme c'était alors l'usage. Nous nous y mettions aussi. Ce fut pour moi l'occasion d'une connaissance dont le souvenir ne s'est jamais entièrement perdu.

Le ménage se composait d'un M. Armand, qui fumait toujours. Sa femme, se voyant veuve et seule avec deux enfants, l'avait épousé pour soutenir sa maison. Mais elle l'aimait fort peu et pleurait toujours quand on nommait son premier mari, M. Plateau.

Son fils était un franc polisson qui ne m'allait pas; sa fille, au contraire, m'intéressait beaucoup. Sophie Plateau avait un an de plus que moi. On pouvait être plus blanche, mais elle avait des traits fort réguliers et des yeux, des cheveux d'un si beau noir! Peu de fraîcheur, trop sérieuse et trop froide pour être gentille.

Ce fut pourtant sur sa petite personne que se porta le premier élan de mon imagination, car jusque-là j'avais fait mes maîtresses.

Sophie me répondait trop peu pour faire naître la passion. Et cependant j'étais fort ombrageux. Un jeune garçon du voisinage venait aussi jouer avec elle. Lorsque notre porte était fermée et que je les savais seuls ensemble, j'en crevais. Je vois encore la lune qui brillait dans une de ces terribles soirées où je nourrissais ma jalousie par la lecture d'Ossian.

Au reste, mes rares bonnes fortunes se bornaient à baiser la main. Un jour pourtant, j'essayai de lui témoigner plus vivement mon incli-

nation. La voyant sortir pour une emplette, je courus bien loin devant elle et me cachai derrière une borne, d'où, brusquement, je l'appelai. Ainsi, j'étais sûr de fixer un instant sur moi ses beaux yeux.

Avec tout cela, j'étais bien enfant, tellement enfant, que pendant plusieurs jours je me fis une armée avec des pains à cacheter collés les uns sur les autres. J'en ruinai mes parents.

A vrai dire, j'étais une créature hybride, homme-enfant, plein de contrastes. Quand vint l'automne, je redescendis avec plaisir dans mon souterrain. Un autre y serait mort de tristesse, moi, j'aimais ces demi-ténèbres.

Pendant que je composais, mon imagination prenait l'essor. Plus elle voyageait, plus ma main était rapide, plus la lettre se levait vite. Mais ce n'étaient plus mes châteaux en Espagne, ni Robinson et son île, qui passionnaient mon esprit. Il était plein alors d'une vision bien autrement saisissante.

Je n'ai encore rien dit de cette impression d'en-

fant, la plus forte après celle de l'*Imitation :* je veux parler de l'impression que fit sur moi le musée des monuments français, si malheureusement détruit en 1815. C'est là, et nulle autre part, que j'ai ressenti la vive intuition de l'histoire.

Pendant que mon père était en prison, ma mère m'y conduisait pour me distraire, et nous n'y étions jamais seuls. Que d'âmes y ont pris l'étincelle historique, l'intérêt des grands souvenirs, le vague désir de remonter les âges!

Le soir, lorsque, dans un silence profond, je composais encore à la lueur indécise et tremblante de ma petite lampe, et que je voyais de longues ombres se glisser ou s'agiter le long des murs humides, muets fantômes (1), alors se réveillait l'émotion, toujours la même et toujours vive, qui me faisait battre le cœur quand j'entrais sous ces voûtes sombres et contemplais ces visages pâles, quand j'allais, cherchais, ardent, curieux, craintif, de salle en salle et d'âge en âge. Je cherchais, quoi? Je ne sais; la vie d'alors, sans doute, et le génie des temps. Je n'étais pas bien sûr qu'ils ne vécussent pas, tous ces dormeurs de marbre étendus sur leurs tombes; et quand des

(1) Ces longues ombres devaient être celles des passants qui cheminaient sur les boulevards et dont la silhouette se profilait sur le mur par l'ouverture du soupirail. (Mme J. M.)

somptueux monuments du seizième siècle, éblouissants d'albâtre, je passais à la salle des Mérovingiens où se trouvait la croix de Dagobert, je ne savais trop si je ne verrais point se mettre sur leur séant Chilpéric et Frédégonde.

VI

M. MÉLOT, MON MAITRE DE LATIN

Ce qu'étaient le savant et l'homme. — Plaisirs de la route. — Un mot sur mes condisciples.

Si utile que je fusse à mes parents, ils voyaient bien que mon avenir était compromis. Personne n'avait le temps de s'occuper de mon éducation. Déjà, rue des Saints-Pères, il avait été question de me mettre au collège pour commencer le latin. Tant que dura cette menace, j'en versais chaque matin, en m'éveillant, des torrents de larmes, comme si j'eusse prévu ce que je devais y souffrir un jour.

Ma mère, me voyant si malheureux, s'était laissé toucher, et je l'avais échappé pour cette fois.

Maintenant, je prenais mes douze ans, il n'y avait plus à reculer. Mon père se mit donc en

quête d'une pension peu chère où l'on m'enverrait comme externe.

Il connaissait, rue Saint-Thomas-du-Louvre, où il avait habité avant ma naissance, en 97, un homme assez singulier, un vieux jacobin, autrefois maître de pension en province. La Révolution l'avait grisé. Il était venu à Paris, laissant derrière lui son gagne-pain, et, pour vivre, il s'était établi libraire. Mais, les livres ne se remplaçant pas, il avait bien fallu qu'il reprît son ancien métier.

Je ne sais où il avait fait ses études. A Besançon, je crois, ville où il était né. Il connaissait bien, ou plutôt fortement, le matériel de la langue latine. Point de français. Toutes ses études s'étaient portées sur la grammaire, que l'on sait mal quand on la sait seule; il connaissait tous les grammairiens, savait toutes les langues, les exprimait d'une manière concise. Mais nulle vue philosophique, et beaucoup d'incorrection, d'obscurité dans l'expression. Voilà le savant.

Grossièrement et fadement poli comme un maître d'école de village, assommant les gens de compliments hyperboliques, se répétant ridiculement, accumulant les proverbes, citant toujours une demi-douzaine de bons mots : voilà l'homme dans sa conversation.

Au dedans, une vertu âpre et farouche, un mépris de ce qui n'est que convenance ; ce mépris, mêlé à l'abandon de ses premières habitudes, lui donnait souvent un air cynique. Il parlait de la vertu sottement, et il la pratiquait à la manière antique. Je n'ai jamais vu tant de candeur. C'était la rudesse et la négligence rebutante d'un Cratès, d'un Diogène, avec la simplicité d'un enfant et la probité d'un Caton. Il louait avec enthousiasme Voltaire et surtout Rousseau, comme on faisait dans la Révolution, sans les avoir lus. Au total, il était resté, pour les opinions, les manières et même le costume, en 92. On lui reprochait le bonnet rouge, les clubs; mais, au péril de sa vie, il avait défendu et sauvé quatre chevaliers de Saint-Louis, qui, le lendemain, allaient sans lui, à l'échafaud.

Voilà le maître auquel je fus confié.

Nerveux, timide, craintif comme je l'étais pour avoir été toujours trop tenu dans l'ombre, la tête souvent vide de jeûne, tout me faisait impression sur le long chemin que j'avais à parcourir du boulevard Saint-Martin au boulevard des Capu-

cines. Tout était nouveau pour moi dans ces beaux quartiers. A chaque pas, je trouvais des marchands d'estampes, ce qui me plaisait beaucoup. Mais je n'osais trop m'arrêter à les regarder. La crainte d'être moi-même observé me rendait tout maladroit, et par cela même j'attirais l'attention.

Un jour, un monsieur âgé m'arrêta en plaçant sa canne en travers de mon chemin, à peu près comme Socrate arrêta Xénophon. Je ne sais trop ce que je lui dis pour qu'il me rendît ma liberté. Il rit, et me laissa passer.

Une autre aventure me déconcerta davantage. Un matin que je revenais de l'école, je tombai dans la boue en face des Bains chinois, et mon petit carrick fut tout crotté. Grand embarras ! Je priai un marchand d'estampes qui se trouvait un peu plus loin, et que mon père connaissait, de m'aider à m'approprier; ce qu'il fit à moitié et de fort mauvaise grâce. Il fallait voir comme je courais de peur d'être regardé.

Mais revenons à M. Mélot.

Une fois arrivé chez lui, on me faisait barbouiller les conjugaisons (car j'écrivais mal et lentement),

puis je traduisais le *Selectæ*. C'est tout ce que je me rappelle de ces commencements.

Mais, entrant pour la première fois en relation avec mes semblables, je me souviens beaucoup mieux de mes condisciples.

A part les grands, déjà des hommes, qui, secrètement et sans bruit, tâchaient de suppléer à leur éducation manquée dans les temps troublés de la Révolution, — entre autres, le propre neveu de M. Mélot, qui, de temps en temps, venait faire quelques solécismes, — nous étions environ une douzaine dans la classe.

Bon gré, mal gré, j'étais mêlé aux élèves de mon âge; j'écoutais leurs conversations, surtout celle d'un certain Paillet qui n'avait que deux ans de plus que moi, et qui me semblait un homme parce qu'il me parlait toujours de sa maîtresse, petite personne assez gentille, qui demeurait, comme lui, hôtel Mollien.

Un jour il me la montra, rue Napoléon, en voile blanc; elle venait de faire sa première communion.

J'avais encore près de moi, en classe, pour mes péchés, un nommé Laty. C'était bien l'enfant le plus paresseux, le plus sale, le plus polisson que j'aie jamais vu; c'était l'âme et les épaules les plus endurcies. Je vois encore sa grande sœur,

qui montait les chevaux de Franconi, l'emmener en classe la cravache à la main. M. Mélot n'avait plus de termes assez énergiques quand il parlait de ce vaurien.

Et Brugelin, que j'avais à ma gauche, ne valait guère mieux. C'était un enfant sale par nature et par négligence. Avec cela, une laideur repoussante, la lèvre déformée par une dent qui dépassait les autres; toujours morveux ; toujours dégoûtant , d'une vivacité impossible à modérer. S'il n'eût fallu pour cela que les coups, M. Mélot y serait parvenu, il en avait la recette exclusive.

Entre tant de paresseux, de polissons, — la honte de l'école, qui n'avaient que le plaisir en tête, — il me fut facile de prendre la première place dans l'estime de mon maître et d'être le premier de la classe. Ne fréquentant jamais mes camarades, en dehors de l'école, n'ayant aucun amusement de mon âge, j'avais tout le temps de remplir le devoir très court qu'on me donnait à faire. J'étais d'ailleurs bien trop timide pour y manquer. Il m'arrivait le plus souvent de faire beaucoup plus qu'on ne m'avait demandé et d'apporter force thèmes de surérogation.

VII

MON PREMIER AMI

Première entrevue. — Rapidité de notre liaison. — Ses origines. — Notre silhouette saisie au passage. — Délices de nos promenades. — Notre rencontre aux Bains chinois. — Tristesse.

Ce n'est pas sans émotion que je reprends mon récit. Je vais parler d'une rencontre qui fut le grand événement de mon adolescence.

C'était la fin de l'année 1811 ; je commençais à me débrouiller dans mon latin ; je lisais et me développais en tous sens. Le cœur seul restait vide et triste : je n'avais point d'ami.

Un matin, j'entre en classe et je trouve un nouveau venu ; personne n'était encore arrivé ; nous étions seuls. Il fallut bien, malgré soi, faire connaissance, ou du moins s'examiner, et décliner son nom. Celui qui allait prendre dans ma vie une si large place s'appelait Poinsot. Il était un peu plus grand que moi ou du moins beaucoup

plus élancé, en habit-veste de toile, gris rayé, sans contenance, et l'air fort polisson. Il riait toujours, ce qui me mettait mal à mon aise; j'ai toujours eu peur des rieurs; mais il riait sans malice, et sa physionomie était dès lors très douce.

Je lui parlai un peu; il ne m'écoutait guère et jouait autour de mes mains avec un canif, ce qui m'impatientait passablement.

Voilà notre première entrevue.

Je ne sais trop ce qui suivit, ni comment s'établit notre intimité. Je me souviens seulement qu'elle fut si prompte, qu'on eût dit plutôt une reconnaissance.

Ce qui nous attira l'un vers l'autre, avant de savoir combien nous nous ressemblions, ce fut peut-être, de son côté, le plaisir d'entendre des histoires, du mien, celui d'en raconter. J'avais sur lui quelque supériorité d'instruction, et cela devait être. Vivant toujours seul, il avait bien fallu que je me fisse un compagnon de mes livres, et je lui débitais tout ce que j'apprenais, tout ce que je jugeais de mes lectures.

Nous parlions ensemble de l'histoire ancienne; nous admirions les grandes batailles plutôt que les grandes vertus de l'antiquité. Un jour, je lui fis, chemin faisant, l'argument des deux ou trois premiers livres de Justin. Je parlais, parlais, par-

lais avec plus de feu qu'il n'appartient à un enfant de treize ans. Avec mon ami je ne craignais pas le ridicule ; cela m'attachait beaucoup à lui. Poinsot était né la même année que moi, le 2 juin 1798, rue Culture-Sainte-Catherine, n° 67. On lui donna le nom de Paul, et sa sœur, qui vint bientôt après, fut appelée Virginie (1). Le roman de Bernardin de Saint-Pierre, dont la mort récente avait réveillé le succès, fut, à cette époque, le parrain de bien des nouveau-nés.

Le père et la mère de Poinsot étaient de familles de vignerons de Vermenton, village de la Bourgogne, près d'Auxerre. Le mari, grand travailleur, infatigable, mais ne sachant ni lire ni écrire, est resté primitif. Sa femme était plus policée et plus adroite. Poinsot, s'il eût vécu, aurait beaucoup ressemblé à son père.

Mme Poinsot, occupée de son commerce, mit son fils en nourrice dans son pays, à Sens ; il y resta jusqu'à trois ans. Quand il revint, il était fort délicat.

Son frère nous racontait que, dans leurs disputes avec les petits garçons des chantiers, il

(1) Elle ressemblait étonnamment à son frère et prit si bien le caractère de son écriture, qu'ayant reçu une lettre d'elle peu de temps après la mort de mon ami, en l'ouvrant, je tressaillis. Pour une seconde, j'avais eu la décevante illusion de croire que c'était lui qui m'écrivait.

avait souvent le dessous, tandis que lui, plus jeune de deux ou trois ans, courait après et les rossait.

A neuf ans, Poinsot fut envoyé en pension à Corbeil; il y resta jusqu'à onze ans. Ce fut peut-être de cette séparation, de ce premier éloignement de la maison paternelle, que datèrent en lui ces dispositions à la mélancolie, qui le rendaient si intéressant dans sa jeunesse, mais qui peut-être ont altéré son tempérament et abrégé sa vie. A neuf ans, il avait déjà besoin d'aimer quelqu'un; et ce qui lui fait honneur, c'est que les deux camarades auxquels il s'attacha ne l'ont jamais oublié.

Quand on le tira de sa pension, où il avait eu des succès, l'embarras était de savoir ce qu'on pourrait en faire. Il rapportait ce qu'on rapporte de toutes les pensions; il était bien joueur, bien léger, bien niais. Sa mère, qui avait toujours eu de grandes vues sur lui, le plaça chez un notaire, où il devait d'abord faire les courses. Il n'y resta pas longtemps, et ce fut heureux, car, d'après ce

qu'il me racontait, ses mœurs, jusque-là si pures, s'y seraient fort altérées.

Lorsqu'on le remit en pension, chez M. Mélot, pour lui donner quelques notions de latin, on désespérait de jamais rien faire d'un pareil enfant.

Qui eût dit qu'à vingt ans ce serait le plus constamment amoureux d'une vie régulière?

A chaque catastrophe, mes parents changeaient de domicile, afin de mieux cacher leur pauvreté. La dernière nous était venue de l'usurier Vatard. Au lieu de prendre en paiement, comme il était convenu, l'édition du *Savant de société*, il nous chercha querelle, prétendit que le papier employé était de deux nuances. Bref, il rompit le traité et nous fit saisir. C'est alors que nous quittâmes le boulevard Saint-Martin pour la rue Notre-Dame-de-Nazareth. Poinsot ne demeurait pas trop loin, rue d'Angoulême.

Tous les matins, j'allais le chercher. Il fallait voir avec quelle ardeur je me levais, tout dormeur que j'étais déjà. Je courais presque toujours, et je ne manquais guère de le trouver encore en-

dormi dans son antre. Mon homme se réveillait longuement, s'habillait longuement; il fallait ensuite prendre le fameux panier, le remplir de provisions et disputer un peu avec M. Poinsot père, ce qui nous menait à sept heures. Enfin nous nous mettions en marche. Je m'arrête un peu, pour nous voir passer.

Poinsot était presque toujours en habit-veste, chapeau rond, quelquefois enfoncé dans de grandes bottes, jambes et cuisses; avec cela le panier à deux portes qui se levaient sous l'anse, la bouteille dépassant presque toujours un peu.

Moi, j'avais une casquette verte, le plus souvent un petit carrick, et un gros carton sous le bras; fort assuré, quand j'étais avec mon ami, car je n'avais pas alors la crainte bizarre que les passants me trouvassent ridicule.

On s'inquiéta à la maison de me voir devenu si matinal. Mais, au lieu de me contraindre, mon père, par une précaution pleine de bonté, nous suivait ou nous précédait de loin; mais tel était le plaisir de nos entretiens, que nous nous hâtions

de passer dans les rues basses pour ne pas le rencontrer.

Ces précautions étaient bien inutiles, car nos promenades étaient fort innocentes, quoique notre imagniation eût déjà pris l'essor.

Il faisait beau voir nos puérils enthousiasmes, nos dissertations sur la beauté et les citations que je tâchais de fourrer dans tout cela.

Le souvenir de ces promenades sera toujours entre mes plus doux, mes plus délicieux souvenirs. Rien de ce que j'ai éprouvé depuis, n'en a affaibli l'impression. On ne sent guère un plaisir plus vif quand on vole à un rendez-vous, que nous n'en sentions lorsque, par une belle matinée de printemps ou d'été, nous nous échappions de la rue d'Angoulême, et que nous commencions une conversation de quelques heures. Nous nous sentions si pleins de vie et d'espérance, le ciel était si pur alors, nous nous trouvions si bien ensemble, que nous prolongions ces moments de bonheur le plus qu'il nous était possible.

Nous prenions toujours le plus long chemin. Jamais nous n'allions aux Tuileries, parce qu'on n'y entre pas avec un panier; mais nous traversions le Palais-Royal, la rue de Rivoli, ou bien le boulevard et la rue Napoléon, pour nous asseoir aux Champs-Élysées.

Te souviens-tu qu'un jour, assis sur un revers de gazon du côté de l'eau, nous lûmes ensemble le morceau des *Géorgiques* sur l'amour.

Quid juvenis, magnum cui versat in ossibus ignem... ?

Les impressions douloureuses que mon âme a reçues depuis me font amèrement sentir la différence des temps. J'étais seul alors dans le monde avec mon ami, et, tout le reste étant à ma disposition, je l'arrangeais pour mon bonheur!...

Dans le premier transport où la puberté met les jeunes âmes, dans la première fleur de l'imagination (seule faculté, je crois, qui eût chez nous deux quelque force), il était impossible que nous ne parlassions pas beaucoup d'amour, sans trop savoir ce que nous disions. Ce transport fut tel chez moi, qu'un matin je rimai péniblement quatre vers à l'aurore; c'étaient les épithètes mythologiques les plus neuves. Un autre jour, lorsque je commençais à mettre un peu d'arrangement dans mon latin, je fis une belle phrase où j'invoquais ma beauté imaginaire.

Je tremblais qu'on ne me la vît écrire, et, dès que je l'eus montrée à Poinsot, je la déchirai.

Je dois bien pourtant l'avouer, nous ne nous en tenions pas toujours à des phrases.

Un matin, que nous passions lentement, comme à l'ordinaire, devant la bouquetière des Bains chinois, une jeune demoiselle achetait; elle nous frappa surtout par sa modestie. Elle est encore présente devant mes yeux, avec son chapeau de paille, sa robe à raies roses... Je la vois traverser avec précaution la chaussée, car on avait arrosé.

Poussés par le même instinct, nous traversons en même temps, nous la suivons dans la rue du Mont-Blanc, et nous revenons accablés de tristesse quand elle a disparu...

VIII

LES SCORIES. — LA FÊTE DE M. MÉLOT

Mon maître de dessin. — Mes camarades d'atelier. — Ce que j'appris. — Mlle Mélot. — Nos escapades. — Nos batailles. — Fête de M. Mélot. — L'orage.

Ce sont là les bons souvenirs, les souvenirs innocents qui n'ont laissé ni regrets ni remords. La vie peut se comparer à ces ruisseaux qui près de leur source coulent limpides. Le ciel, la verdure s'y réfléchissent. Plus loin, ils reçoivent des eaux moins pures, ils se chargent et s'attristent en avançant : on ne s'arrête plus à les regarder passer.

Je ne puis écrire ce qui va suivre sans m'appliquer cette parole de l'Imitation : « *Je ne me suis jamais repenti d'être resté seul : je me suis souvent repenti d'avoir été parmi les hommes.* »

Dans cette même année, mon père m'envoya prendre des leçons de dessin chez un artiste,

un M. Mossa, qui lui avait fourni des gravures pour un roman illustré. J'allais à l'atelier après la classe du matin. Mon maître était un petit homme assez bon, mais sans valeur, jugeant fort mal les œuvres d'art, comme je m'en suis aperçu depuis, ne trouvant rien au-dessus de Vanloo et Boucher.

Royaliste outré sans savoir pourquoi, il n'avait aucune tenue avec ses élèves, dont il recevait les confidences. Sa petite femme bossue, mais assez agréable, grande parleuse, de son côté aimait à nous faire jaser, à entendre nos folies, à en dire. Quoique tous les deux fussent honnêtes, cette maison ne valait rien pour un enfant, à cause du mauvais ton des élèves. Au-dessus de mon âge comme je l'étais, j'avais tout juste autant de babil qu'il en fallait pour jaser avec eux et leur tenir tête. On a toujours tant de choses à dire quand on cesse d'être enfant.

Les fréquentes absences de notre maître nous laissaient le temps de nous livrer à de longues conversations, et l'on pense bien que, chez un homme qui n'avait aucune autorité, elles avaient pris un tour fort libre. Le lieu y prêtait. Après avoir grimpé jusqu'au sixième étage d'une vilaine maison noire, on montait encore un petit escalier étroit, ou plutôt on s'y guindait par une

corde. Pour redescendre et ne pas se casser le cou, il fallait être bien exercé ou bien adroit.

A cette hauteur, on n'avait d'autre vue, de tous côtés, que les toits. L'été, sous ces tuiles, on étouffait. N'importe, nous étions là chez nous et bien seuls.

Le premier élève que j'ai connu à l'atelier était un nommé Compère, fils de l'argentier de la reine Hortense. Compère avait le ton moitié campagnard, moitié laquais. C'était un adolescent de seize ans, bon enfant, mais fort polisson et capable d'instruire. Sa société me fut très mauvaise. Je lui dois une bonne partie du mal que je sais. Bien qu'il fût lourd et vulgaire, selon le penchant naturel des enfants qui aiment à faire les hommes, je l'imitais en plusieurs choses, par exemple dans sa ridicule démarche. Ce n'est pas que je ne crusse avoir sur lui quelque supériorité, mais, chose assez plaisante, c'était par mon latin.

Ce Compère est maintenant valet de pied du comte d'Artois (1821).

Quand le nombre des élèves augmentait, c'était

encore pis. Sans compter que M. Mossa avait souvent chez lui son neveu qui dansait à la Porte Saint-Martin, et ne nous parlait jamais que d'actrices.

Lorsque j'étais seul à l'atelier, je m'emparais des livres qu'on laissait traîner sur les planches; ils n'étaient pas toujours bons. La crainte d'être surpris ajoutait peut-être au plaisir. Je lisais debout, l'oreille au guet; mon sang s'enflammait jusqu'à la fièvre. Il me prenait alors des tentations d'écrire. Un jour, avec un certain Rousseau, très vif et très ardent, je fis l'esquisse burlesque d'un mélodrame de Télémaque.

Voilà une partie de ma confession faite. Pourquoi ces souvenirs ne m'ont-ils laissé aucun charme? C'est que, dans cet atelier, je suis loin de m'être amélioré.

Tout autre était pour moi l'honnête maison de M. Mélot. Sa sœur, la vertu, la douceur même à l'égard des élèves et de son frère, — pour aider celui-ci de son travail, — hiver comme été, passait des journées entières, exposée à la pluie,

au froid, devant son étalage. On l'eût crue invulnérable.

Au bout de quelques jours d'absence, je revins à l'école ; elle était morte !

Quid labor et benefacta juvant ?

Elle m'avait, je crois, beaucoup servi près de M. Mélot ; je lui dois, au moins, une bonne moitié des sympathies qu'il me témoignait. A mon grand chagrin, le pauvre Poinsot n'en avait point sa part. Sujet à mille distractions, il ne pouvait que rarement achever son devoir. M. Mélot ne le lui pardonnait pas. Il fallait entendre les épithètes humiliantes, les prédictions tragi-comiques et, ce qui est pire, les soufflets dont il l'accablait !

Dans son amour exagéré du devoir, il croyait découvrir tous les vices dans un élève peu exact. Celui qui n'avait pas fini son thème, il lui prédisait qu'il serait pendu.

Par un effet de cette même prévention, mon exactitude lui donnait de moi la plus haute opinion. J'étais un saint.

Il avait beau me trouver mêlé aux fautes de mes camarades (l'école de M. Mossa m'avait quelque peu dégourdi), il n'y voulait rien voir. Peut-être avait-il raison. Ces espiègleries, entre

écoliers, me ramenaient salutairement aux pensées de mon âge. Rien de grave d'ailleurs. C'étaient des courses sur les boulevards qui parfois nous faisaient oublier l'heure, ou bien le jeu de la balle qui n'était pas sans inconvénient dans les rues étroites. Un jour, rue Napoléon, elle tomba sur l'étalage d'un marchand de cristaux. Au cliquetis, nous enfilâmes la première rue qui s'offrit et nous courions encore rue Saint-Martin, tournant ainsi le dos à notre école.

Quelles précautions les jours suivants pour éviter la fatale boutique !

Ce qui est moins avouable, ce sont nos batailles. Poinsot livra la première contre un grotesque écolier, un nommé Gardet, la caricature de la classe, et si avantageux ! Il était assez fort pour en imposer. Poinsot en eut cependant raison et l'étala dans la boue; comme il se relevait tout étourdi, tout crotté, dans un état piteux, il donna de la tête contre un monsieur, le salit. Celui-ci, furieux, l'enleva comme une plume et d'un tour de main l'étendit cette fois en plein ruisseau.

Cette double défaite m'enhardit. A mon tour, je provoquai Gardet, je ne sais sur quel mot qui m'avait déplu. Nous nous étions donné rendez-vous à la sortie de la classe, sous la porte cochère. Je l'étourdis d'abord de quelques coups de

poing sur la tête, car j'avais un peu d'abatage. On faisait cercle autour de nous, on proclamait déjà ma victoire, quand mon homme, traîtreusement, d'un croc-en-jambe, me jeta sur le carreau.

Si je ne brillais pas dans les batailles, je faisais mieux dans les fêtes. A celle de M. Mélot, je fournissais à moi seul les vers et un dessin. C'était une tête de saint Dominique, son patron. Mais la chose mérite d'être reprise de plus haut.

Nous avions décidé, en conseil, que nous lui donnerions un beau pâté. Chacun contribuait pour vingt sols. Poinsot, en sa qualité de Bourguignon et de vigneron, ajoutait, je crois, deux bouteilles de vin.

Au jour désiré, le 4 août, nous nous rendons à la pension, endimanchés et chargés de nos offrandes. Il y eut classe le matin ; après, nous allâmes tirer nos présents de leur cachette, et nous rentrâmes avec un incroyable battement de cœur. J'étais à la tête, portant mon dessin et marmottant mes quatre vers, que je ne pus jamais retrouver quand il fallut les dire. M. Mélot accueillit

le tout avec ses oh ! ordinaires. Il ne voulut du pâté qu'à la condition que nous en déjeunerions avec lui, ce que nous acceptâmes sans façon.

Et comme si tout, dans cette journée, devait rester pour nous mémorable, il y eut le soir le plus épouvantable orage dont je me souvienne. La foudre tomba treize fois autour de nous. Les plus braves étaient effrayés. J'essayai de lire Anacharsis ; mais, malgré moi, je le laissai pour prendre une lecture pieuse, et bientôt je m'endormis au milieu des éclats du tonnerre.

IX

MON MOYEN AGE

(1812)

Nouvelles épreuves. — Je donne presque tout mon temps à l'imprimerie. — Quelles étaient nos ressources. — De la petite musique française comme viatique. — Ce qu'il fallait d'hommes, tous les ans, à Bonaparte. — Ni dimanches, ni fêtes. — J'eus à treize ans le sens profond du moyen âge, de ses pleurs ; mais je sus réagir et vouloir.

Une fête *unique* dans toute la vie d'un enfant, c'est bien peu ; et pourtant ce fut tout. Je ne me souviens pas d'une autre éclaircie dans mon triste horizon.

L'imprimerie était, depuis un an, dans un état d'extrême langueur. Le seul travail un peu lucratif pour les imprimeurs eût été ce que l'on appelle *les ouvrages de ville*, c'est-à-dire les factures, les cartes d'adresses, les prospectus... Mais le commerce n'allait plus.

Les difficultés de la vie, que nous avions péniblement surmontées, revinrent nous assaillir. Je dus cesser mes leçons de dessin qui devenaient

trop coûteuses, et ne plus retourner à la classe du soir.

Dès que j'étais revenu de chez M. Mélot, à midi, et que j'avais fait mon devoir pour le lendemain, je prenais mon tablier et je composais intrépidement mes douze à quinze pages. J'imprimai ainsi, tout seul, *le Savant de société*, qui nous aidait à payer nos dettes.

Pour vivre, il nous fallait recourir à des expédients, aux futilités alors en vogue, aux petits jeux, aux amusements de société, acrostiches, charades, rébus, dont je fournissais toujours les paroles et parfois les dessins. J'ai encore six de ces planches de cuivre; je les conserve en souvenir de ces temps de malheur.

Mon père, de son côté, ne chômait pas. Il s'était mis à écrire un roman de mœurs que j'ai composé seul pour la plus grande partie : *Honorine, ou les malheurs de l'hymen.*

Versifiant avec facilité et agrément, quelque peu musicien, il fit un traité de musique sans y mettre son nom, et des chansons, des romances assez en vogue dans les salons de Paris. C'était notre petite musique française, trop dédaignée depuis, et qui peut-être allait mieux à notre tempérament que la grande musique instrumentale des étrangers, presque toujours mal comprise, et qui, même

comprise, reste sans influence sur nous. Au lieu que nos jolies ariettes, sans cesse répétées, sont bien souvent un viatique.

Il ne faut pas d'imitation. C'est ainsi qu'on arrête la veine d'un peuple (1).

Mon pauvre grand-père, dans la pensée d'ajouter à nos ressources, eût bien voulu m'apprendre à solfier. Mais j'étais né sans aptitude musicale; je n'ai senti les plaisirs enchanteurs de l'oreille que plus tard, quand les passions ont été tout à fait éveillées en moi. Eussé-je été mieux doué, il eût fallu du temps, beaucoup de temps pour devenir un artiste, et mes parents attendaient de moi un secours immédiat.

Tout, à ce moment, s'assombrissait (1812!). Le ciel devenait terne et morne, comme il arrive

(1) Ceci me rappelle un mot très juste du lyonnais Simon. Absent de France de 1789 à 1819, il fut frappé, au retour, du changement que la Révolution et l'Empire avaient imprimé à l'allure de ses compatriotes. Il me disait : « Les Français, pour le caractère et la gaieté, étaient, avant 89, Irlandais et Savoyards. »

(Mme J. M.)

quand un sinistre orage va fondre. La lumière ne brillait plus que sur l'armée, hors de France.

Cette époque, qui différait des mauvais temps de l'empire romain et du moyen âge par l'exaltation militaire, ne leur ressemblait que trop par le contraste des futilités du dedans avec les tragédies, les immenses destructions d'hommes qui se faisaient au dehors.

L'argent tarissait, le sang tarissait. Plus de conscription, plus de bons numéros!

Tous les ans, on enlevait d'un coup, trois cent mille hommes. L'antre du Minotaure engloutissait tout. Personne ne prenait plus la vie au sérieux. Tout ce qui supposait une existence un peu longue était négligé. Un homme vivait vingt ans, et pas plus: c'était le terme fixé. Vie misérable et mort précoce, tout cela se ressemblait fort.

Lorsque tant d'autres se complaisaient à s'associer à la fausse grandeur de ce temps, qu'ils applaudissaient aux sanglants *Te Deum*, aux feux d'artifices qui, chaque année, apprenaient à la France de nouveaux massacres, nous, dans notre détresse, nous ne sentions qu'une chose: la persécution croissante de la pensée, l'étouffement de la presse et bientôt sa ruine.

J'entendais dire invariablement: « On se bat fort là-bas. — Pourquoi? » On ne pouvait jamais

me le dire. Était-ce pour nous défendre? on ne nous attaquait pas. Était-ce pour conserver? nous perdions une à une toutes nos conquêtes. Ce n'était pas non plus pour le bonheur public: nous mourions de faim.

Je me souviens qu'à la fin de cette même année 1812, je me promenais, devant le collège Charlemagne, sur les marches de l'église Saint-Paul, en attendant l'heure de la classe. Je vis des gendarmes, rue Saint-Antoine, à la porte de la Force, la prison qui était en face, et une grande foule assemblée. Je demandai la cause de ce rassemblement. On me dit qu'il y avait eu du bruit la nuit; qu'un certain général Mallet, assurant que l'empereur était mort à Moscou, avait pris le commandement de Paris. Cela étonnait, on se montrait incrédule sur les revers de Bonaparte; mais la tentative de Mallet ne semblait nullement désagréable à la foule. Paris et la France étaient las de ces massacres sans fin.

Dans ma pensée, ce temps reste comme un grand

désert gris où le soleil ne se montrait jamais (1). Les fanatiques pouvaient dire qu'il brillait en leur idole. Moi, je n'avais pas de soleil à adorer.

Et le soleil d'en haut, n'entrait pas, non plus, dans notre sombre maison. Je savais qu'il y en avait un pour le riche, pour l'oisif promeneur qui peut sortir, à ses heures, des sombres ruches qu'on appelle des villes. Dieu a pourtant fait le soleil pour tout le monde. Mais il ne brillait pas pour nous.

Rien ne m'a mieux aidé à comprendre la sombre monotonie du moyen âge, l'attente sans espoir, sans désir, sinon celui de la mort, que d'avoir langui, enfant, dans les dernières années de l'Empire. J'étais né dans un si profond rapport avec ces temps de malheur, que personne, j'ose dire, n'en sentira, au même degré, la vérité accablante.

(1) Voici une variante si belle de la même impression que je n'ai pas cru devoir l'omettre. « J'ai vu le temps le plus mort, le plus vide qui fut jamais, éteint pour la pensée, temps de destruction qui promena la mort sur l'Europe et dont l'œuvre expressive a été le poème du *Dernier Homme* de Grainville. Au foyer faim et froid, sur la tête un dôme de plomb, autour de soi la mort; la France appauvrie; dix-sept cent mille Français restés en dix ans sur tous les champs de bataille. »

(J. M.)

Si jeune encore, si nouveau, si peu blasé par un monde que je ne connaissais pas, j'en ressentais pourtant l'ennui répandu dans l'atmosphère, et, pour ainsi dire, par voie de respiration. Je n'enviáis pas ceux qui couraient aux fêtes officielles, ne comprenant rien à la raideur monotone de ces solennités militaires, à ces soldats alignés, à ces tambours assourdissants. Mais j'eusse aimé me mêler aux grandes fêtes populaires, comme celles dont mon père et mon oncle me parlaient si souvent , par exemple la fête des *Fédérations*. Mais qu'elles étaient déjà loin!

Le dimanche, n'allant pas chez M. Mélot, je faisais double tâche. Mon père, dès le matin, me disait : « Comme nous allons travailler fort aujourd'hui! » Et je n'avais garde d'y contredire, voyant le dénuement de notre intérieur.

J'imprimais donc; mais où étaient ces plaisirs de l'imagination que j'éprouvais boulevard Saint-Martin et qui me faisaient lever la lettre d'autant plus vivement que je voyageais en esprit? Je n'évoquais même plus, aux heures indécises du soir, les grands morts couchés dans leur tombeaux : Chilpéric, Frédégonde! Ces souvenirs qui, plus tard, se sont réveillés en moi avec tant de force, subitement, s'étaient refroidis, éteints. Ce mot semblera étrange dans la bouche d'un en-

fant, je me sentais *tari*. C'était une aridité sèche et triste, sans besoin de larmes, ce don du ciel que je connais aujourd'hui.

Immobile à ma casse, sous l'ennui pesant, rien que l'ennui, j'appris ce que c'était que les longues heures ; ce que c'est que de travailler tard à quatorze ans, quand le bruit des pas des promeneurs vous invite, que les robes blanches passent, et que l'on croit les oisifs heureux.

Je sus, dans mon antre sombre, ce que le Juif rêvait en bâtissant les pyramides, abrité sous son ouvrage commencé ; ce que l'homme du moyen âge songeait en menant son sillon dans l'ombre de la tour féodale... Je sus, avant l'heure, ce que c'était que souffrir et vouloir ; vouloir, non le vain désir, mais la volonté réalisée par le travail. L'avenir n'est pas chose faite qu'il faille *attendre :* il faut savoir le créer soi-même.

X

SUPPRESSION DE NOTRE IMPRIMERIE

Napoléon fait taire la Presse. — Son catéchisme politique. — Réduction des imprimeurs à soixante. — Le décret nous atteint. — Départ de Poinsot.—La foi que ma famille avait en moi. — Malgré nos revers, elle décide que j'entrerai au lycée. — Chaque soir, je vais apprendre les premiers mots de grec à la pension Bergesse.

Napoléon, attaqué par toute la presse de l'Europe, fit taire maladroitement celle qui l'eût défendu. Quand il revint de sa grande folie de Moscou, et seul, sans son armée, faisant jeter à Hoffman, dans les *Débats,* ce cri qui était celui de la voix publique : « Il est ici, mais où sont les soldats? » à ce moment, comme au retour d'Égypte, il eût voulu interdire la parole, étouffer la pensée, enterrer, effacer la Révolution son principe, si bien l'effacer, qu'il finit par apparaître un effet sans cause. Son orgueil grandissant toujours, il ne se contentait plus d'être empereur, il eût voulu être Dieu. Mahométan au Caire, tout catholique à Paris;

forçant le pape, par menaces, à venir le sacrer; une fois sa « bataille gagnée » à Notre-Dame, et la couronne de fer des rois Lombards placée sur sa tête, — de ses propres mains; — se sentant deux fois empereur, il médita de devenir pape. Dans le catéchisme impérial qu'il fit faire pour l'éducation politique des Français, il dicta lui-même au légat Caprera le chapitre où l'enfant doit apprendre cet article de foi : *la religion d'un homme!...*

Il avait frappé en deux ans l'imprimerie de seize décrets. Le dernier l'écrasait d'un impôt énorme. Cela ne suffisant pas, il décida, pour l'achever, de mettre en entier sous sa main l'instrument de révolutions.

Ce fut rue Notre-Dame-de-Nazareth, — dans cette affreuse année 1812, — que nous éprouvâmes le plus grand de tous nos revers.

J'étais en train d'achever une nouvelle édition du *Savant de société*, quand se répandit, par les journaux, la terrible nouvelle que l'imprimerie allait être supprimée, j'entends les petits imprimeurs suspects de tout accepter pour vivre; quant aux gros, on les tolérait.

Un de mes plaisirs, à cette époque, était de lire le *Journal de l'Empire* (les *Débats*), rédigé, quant au feuilleton, par le fameux Geoffroy et par Dussault, le premier toujours en guerre avec Mme de Genlis. C'est là que je lus notre arrêt.

Nous vîmes arriver, le lendemain, chez nous l'inspecteur de la librairie, M. Ménars, qui nous annonça que Sa Majesté l'empereur réduisait le nombre des imprimeurs à soixante. En même temps, il mit les scellés sur nos presses. Je me rappelle la terreur que m'inspira cette cérémonie et ce qu'on me dit des peines réservées à ceux qui brisaient ce cachet (1).

Cette suppression fut pour nous un coup de foudre. En nous ôtant notre imprimerie, il semblait qu'on nous ôtât le pain; car pouvions-nous prendre comme une compensation sérieuse, l'indemnité dérisoire qu'on nous donnait, à peu près quatre sols pour quatre francs.

Je me souviens qu'un de nos confrères, Perrot, passage du Caire, fièrement, fit un bûcher de ses presses, y fit fondre ses caractères.

C'était l'habitude de Bonaparte d'en user ainsi,

(1) Aux derniers temps de la vie de M. Michelet, ce pénible souvenir lui était revenu avec beaucoup de force. De là la prière qu'il fit dans son testament, pour que cette formalité fût épargnée à sa veuve après sa mort.

(Mme J. M.)

avec un sans-gêne cynique. Lorsqu'il trouvait qu'un journal qu'il avait lancé lui-même dans la voie de la polémique ne servait plus ses vues, il le supprimait, comme il avait fait de nos presses, sans avertissement, sans souci du dommage qu'il portait aux intérêts de ses victimes. Bien plus, quand il frappait dans un esprit de vengeance, c'était alors un ennemi de guerre, il faisait une véritable razzia, fondait sur la caisse s'il la savait riche. Cela se vit l'année qui précéda notre désastre, 1811, lorsqu'il s'empara des *Débats* pour en faire le *Journal officiel* de l'Empire.

Comme un malheur ne vient jamais seul, bientôt la santé de ma mère, déjà si chancelante, s'altéra tout à fait. Les chagrins, les privations l'avaient usée prématurément. Elle commença à garder le lit tous les hivers. Un bon régime l'aurait relevée peut-être; mais, dans notre état de gêne qui touchait à la misère, avec des dettes à acquitter, il fallait bien se contenter du meilleur marché, et souvent même se passer des choses les plus nécessaires à la vie. Le sucre, pour ne citer qu'une denrée, coûtait six francs la livre.

Quant aux médecins, ils n'entraient jamais chez

nous. Mon père professait un souverain mépris pour la médecine et les médecins. Il n'avait pas tort de n'en pas vouloir, car nous n'aurions pu les payer.

Ce qui m'acheva, ce fut le départ de Poinsot. Ses parents firent marché avec un pharmacien de Melun, que l'on paya pour emmener le pauvre enfant loin des siens et de ses amis.

Ce n'est pas que Poinsot eût une vocation particulière pour cet état, mais les exemptions étaient de plus en plus difficiles à obtenir, et, puisqu'il fallait partir, on espérait toujours qu'il serait moins exposé en partant comme pharmacien.

D'ailleurs, on ne savait trop qu'en faire. Jusque-là il avait été ce qu'on appelle un gamin, c'est-à-dire un enfant peu appliqué, espiègle, faisant penser de lui tout autre chose que ce qu'il commençait à devenir.

Jamais, peut-être, je ne m'aperçus plus que cette année combien la saison s'attriste à la fin de l'été. Ce fut, je crois, le 1er septembre que je sus de mon ami qu'il devait me quitter. Ce jour-là, il revint à midi avec moi. Je pourrais dire encore comment il était vêtu. Nous revînmes en causant de notre fortune et de l'espoir que nous avions de nous revoir; mais dans combien de temps!... Je lui

portais son encrier de bois qu'il a encore (1820). Je le conduisis presque en face de sa rue. J'étais touché, et j'avoue qu'il l'était davantage. Au total, Poinsot valait mieux que moi. Plus une âme est pure, plus elle sent vivement les passions innocentes. Je ne sais si nous pleurâmes, mais le ton dont il me dit « Adieu » retentit encore dans ma poitrine :

O mihi Thesea pectora juncta fide !

Poinsot parti, ce fut mon tour. La situation pressait. Notre indemnité était épuisée. Dans notre extrême détresse, un ami de mon père lui proposa de me faire entrer à l'Imprimerie impériale. Forte tentation pour des parents pauvres. D'autres n'auraient pas hésité. Mais la foi avait toujours été grande dans notre famille : d'abord la foi dans mon père, à qui tous s'étaient immolés; puis la foi en moi; moi, je devais tout réparer, tout sauver...

Mon père sans ressources et ma mère malade, décidèrent que j'étudierais, quoi qu'il arrivât. Une chose sainte et forte me reste de ces années de malheur; elle me revient toujours et m'étonne de plus en plus : c'est cette fanatique espérance placée dans un enfant très peu précoce, qui ne donnait

alors nul signe de supériorité future. L'exagération, en ce sens, dépassait toute mesure. Au souvenir, j'en ris et j'en pleure.

Mon père, que j'ai gardé bien des années après ma mère, est, en réalité, l'auteur et le créateur de ma destinée entière. Quelque trompé qu'il ait pu être dans son espérance, il n'en reste pas moins deux choses, qui seules ont fait tout le reste :

Grâce à lui, à sa bonté, à ses efforts, à ses privations, j'eus ce qui est le moyen, le premier élément de tout : j'eus de la liberté, du temps; je pus penser.

Et, pour reconnaître une si prodigieuse confiance, il me fallut bien compter avec moi-même, respecter cette liberté, ce temps, cette *âme !* répondre à un tel effort d'amour par quelque effort de réflexion et de volonté.

Nous étions, je l'ai dit, aux premiers jours de septembre. Il fut décidé, à mon grand chagrin, que je quitterais le bon M. Mélot pour entrer au lycée en octobre.

J'entendais assez bien mon Virgile, je mettais quelque arrangement dans mes thèmes, mais je n'avais encore appris ni vers ni grec. Pour les vers, mon père pensa qu'avec du travail je m'en tirerais; mais pour le grec, dont je n'avais aucune notion, c'était plus difficile. J'allai donc à la pension Bergesse en apprendre les premiers mots.

Mon maître de grec, M. Bazire, n'était pas bien fort. Il avait suivi secrètement la rhétorique à Louis-le-Grand pour concourir et enlever le prix, s'en faire une autorité. Il le manqua, et se résigna depuis à ne donner que des leçons.

Pendant que je repassais mes ennuyeuses conjugaisons dans la Grammaire de Gail, lui aidait M. Bergesse à comprendre un peu de géométrie.

Le plus souvent, au lieu d'être à mon affaire, j'écoutais ou je regardais les figures. De sorte que j'aurais été mieux préparé pour entrer à l'École polytechnique qu'à l'École normale, qui était le rêve lointain de mes parents.

Ce qui me plaisait dans ces leçons, c'est que je les prenais le soir, et m'en retournais par conséquent de nuit à la maison.

Rien ne rend plus timide que la pauvreté. Grâce à la lueur fumeuse des réverbères, qui n'étaient pas prodigués dans les rues étroites, je ne voyais personne et je n'étais point vu, ce qui me

mettait fort à mon aise. C'était aussi une chose flatteuse pour mon amour-propre de revenir ainsi seul à une heure avancée; cela me prouvait que mes parents avaient toute confiance en moi et que j'étais déjà un homme.

XI

LE LYCÉE CHARLEMAGNE. — MES ENNEMIS

Mon entrée au collège. — Mes malheurs commencent. — Ma gaucherie. — Je deviens le jouet de mes camarades. — Portrait de mes ennemis. — Larmes de rage. — Je crois tous les hommes méchants. —Accès de misanthropie.

Voilà donc octobre venu; le jour redouté de la rentrée des classes arrive. Je m'achemine de la rue Notre-Dame-de-Nazareth, par les rues Vendôme, Turenne et Sainte-Catherine, au lycée Charlemagne.

Mon cœur battait fort. Me trouver tout à coup au milieu de tant d'inconnus! N'aurai-je pas l'air gauche? ne m'échappera-t-il pas quelque sottise? J'étais encore à distance, quand je vis toute la foule qui couvrait les marches de l'église. Un élève me frappa par son extrême pâleur et l'habit-veste de gros drap bleu de ciel qu'il portait. C'était le malheureux Mouton, jeune homme fort doux,

fort bon qui devait faire toutes ses classes avec moi, tantôt en avant, tantôt plus faible, et qui, depuis, a péri déplorablement.

J'entre dans cette cour sombre et je me place près de la grille gardée par François, bonhomme de suisse qui eut toujours beaucoup d'amitié pour moi. La cloche sonne, nous montons. J'admire la grandeur de la classe, le nombre de mes condisciples, et surtout ce petit homme noir à qui j'allais avoir affaire devant tout le monde. Le premier jour, il se contente de nous lire un ouvrage latin de Muret.

Le second jour, il nous dicta un thème, nous indiqua la marche de la classe, nous donna des leçons à apprendre. C'était, je crois, du Buffon, du Virgile pour le matin. Je rentre à la maison plein d'ardeur, et j'élabore un devoir fort élégant à mon avis.

Mais le lendemain mes malheurs commencèrent. J'étais assis assez près de la table d'honneur; mon air candide, qui annonçait un nouveau venu, fut bien vite remarqué par mes camarades. J'étais gauche, et l'on conclut que j'étais sot. M. Andrieux me dit de lire mon thème; me voilà tout déconcerté. Je commence d'une voix si tremblante, si tremblante qu'un rire universel s'élève de tous les coins. Ce rire cruel augmenta mon trouble, et

rendit ma lecture plus ridicule; à la fin de chaque phrase ma voix tombait; impossible de la soutenir. Avec cela ma parole était claire, ma prononciation distincte: je n'étais que mieux entendu de tous ceux qui se moquaient de moi. Une classe est l'endroit le moins commode pour être bafoué. L'un vous fait son compliment, l'autre jette votre livre ou votre cahier par terre; souvent on se rit de vous à poings fermés.

M. Andrieux eut pitié de moi et ne me laissa pas achever; mais il y avait eu déjà de la barbarie à me garder si longtemps sous le couteau. Si j'avais eu les bras de Samson, il est sûr que le plafond m'aurait écrasé, moi et les railleurs.

Dès ce moment, je fus leur jouet. On ne me battait point; quoique moins habitué à donner et à recevoir des coups de poing que les pensionnaires, et d'ailleurs, moins fort qu'un grand nombre de mes adversaires, je les aurais repoussés. Mais à l'entrée, à la sortie de la classe, on m'entourait comme une curiosité. Ceux de derrière poussaient les autres, et j'avais peine à écarter cette foule hostile qui ne m'interrogeait que pour rire de mes réponses, quelles qu'elles fussent. J'étais justement au milieu d'eux comme un hibou en plein jour, tout effarouché. Ils me trouvaient ridicule, et je crois, maintenant, qu'ils avaient raison. J'attri-

buais alors leurs risées à ma mise, à ma pauvreté.

Je me rappelle qu'un jour, un élève, un certain Des Croizilles, et plusieurs autres m'arrêtèrent. Ce Des Croizilles, qui menait la bande, grand garçon bien découplé, la voix et la physionomie rudes, avait un sourire désagréable et moqueur. C'était un sang mêlé de la Guadeloupe, il avait quelque chose de la férocité d'un Caraïbe. Ce sourire méchant, sur sa noire figure, me parut toujours celui d'un démon.

Pendant la classe, c'était un autre tourment.

Trop faible pour avoir de bonnes places, j'étais toujours à côté des mauvais sujets; et, comme ils n'écoutaient jamais le professeur, ils me persécutaient d'autant plus pour se désennuyer. Seul contre tous, et craignant toujours d'être vu par M. Andrieux, je ne leur rendais guère ce qu'ils me faisaient.

Tout cela est bien court à raconter, mais long à souffrir. Il faut dire que ceux qui me tourmentaient ainsi étaient déjà presque des hommes pour la taille et la force. On ne pouvait songer à se venger, sans être sûr d'être roulé.

J'ai en ce moment sous les yeux la liste de mes camarades, et je n'en vois guère dont je n'aie eu

à me plaindre. La diabolique figure de Des Croizilles, dont j'étais le souffre-douleur, est la première qui passe devant mes yeux, suivie de celle de son acolyte Elio, une espèce de sauvage, ne riant jamais que d'un rire sardonique, voix pleureuse et air maussade. Il n'avait pas volé son nom : on l'appelait *Bobèche*.

Ces deux-là étaient les plus forts de la classe, et, lâchement, ils en abusaient.

A la suite de ces polissons, venaient les singes qui cherchaient à les imiter : Merda avec son air béat, Fargeau le pleureur, le borgne Davenne, et le boiteux Beaucourt; Levêque, qui parlait comme une vieille qui pleure; Bœuf, la plus sotte et la plus lourde bête de la classe.

Les boucs et les satyres pourraient aussi figurer avec avantage dans ma galerie. Par décence, je ne nommerai que Fabignon, qui se balançait alternativement sur ses deux pieds, et récitait ses leçons du ton d'un ours qui gémit en parcourant sa loge; et Delandres, la plus ignoble figure, celui de tous qui m'a le plus persécuté. Il me semble que j'aurais plaisir, maintenant, à souffleter cette figure savoyarde.

A cette liste, il manque le principal personnage, Duport, dont la figure originale se détachait sur toutes les autres. C'était, pour l'esprit, le mar-

quis de Mascarille,—des *Précieuses*,—avec une érudition de coulisses, un air d'acteur comique et de mauvais acteur, disant des fadeurs avec une petite voix et un gros rire, citant régulièrement son Molière.

Voilà comme je l'ai revu l'hiver de 1819, dans une soirée de Mme Villemain. Mais ce qui, plus jeune, le rendait tout à fait burlesque, c'est que sa tête, déjà fort grosse, était surchargée d'une forêt de cheveux qu'on aurait prise pour la perruque d'un acteur du temps de Louis XIV.

En me reportant à ces temps malheureux, je me souviens que ces persécutions physiques n'étaient cependant rien comparées aux souffrances morales.

Nourri, par ceux qui m'entouraient, dans l'opinion que j'avais quelque capacité, confirmé dans ce sentiment par M. Mélot, chez qui j'étais toujours le premier, je me voyais tout à coup moqué, un objet de mépris. Je n'ouvrais pas la bouche qu'on n'éclatât.

Ces railleries universelles aigrissaient mon caractère, déjà très violent. Mobile comme nerveux,

je devenais immobile pour fixer ma pensée, ma souffrance, d'un regard passionné.

De retour à la maison, je versais souvent des larmes de rage. Ma mère était navrée; elle aimait mieux que j'interrompisse mes études s'il fallait me voir si malheureux !

Mon extrême faiblesse me rendait mes devoirs très difficiles à faire; je mettais des heures pour traduire trois lignes de grec, et, pour les vers, c'était encore pis. Il fallait nous voir suer nous deux, — mon père et moi, — pour faire, malgré Minerve, les plus faibles vers qu'on puisse imaginer.

Avec tout cela, j'étais exact, et jamais je ne manquais d'apporter ce devoir qui me coûtait tant de peines. Mon professeur, M. Andrieux d'Alba, homme de cœur, un homme de Dieu, s'en apercevait bien; il avait pour moi les égards qu'inspire un sujet médiocre qui fait plus qu'il ne peut. Il avait même, après la classe, la complaisance de me relire mon grec, que je n'aurais jamais pu faire sans cela.

Les leçons étaient surtout mon écueil; je passais des heures à apprendre deux dizaines des racines grecques, et, quand il s'agissait de les réciter, il s'élevait un concert de rires qui m'empêchait d'en retrouver un seul mot.

Un moment, j'espérai mieux de la nature humaine : trois externes qui suivaient la même route que moi pour aller au lycée parurent me rechercher. L'un des trois était Eichoff.

Je n'ai jamais pu voir mon semblable un peu de temps, sans mettre dans mes relations de la bonhomie et de l'amitié. Je me laissai donc aller sans défiance. Qu'on juge combien mon âme se resserra quand je surpris le même ton railleur, la même sécheresse que chez mes pires ennemis.

Je crus, dès lors, tous les hommes mauvais ; je pris le parti de m'isoler complètement, de ne parler à personne, de ne voir personne, s'il se pouvait, et surtout de fuir ceux dont l'apparence menteuse m'avait si cruellement trompé. Je ne les rencontrais plus sans éprouver je ne sais quel sentiment d'indignation. Ainsi rebuté, je tombai dans une misanthropie rare chez les enfants. Dans le quartier le plus désert, le Marais, je cherchais les rues les plus désertes...

Je fus servi à souhait dans mes goûts d'isolement. Nous dûmes quitter la rue de Nazareth pour aller habiter rue Carême-Prenant, près de l'impasse Saint-Louis. Nous y entrâmes tristement ; il faisait encore froid, et l'on voyait mieux que dans Paris la laideur de la saison.

XII

QUELQUES COMPENSATIONS

Je dois remercier mes ennemis. — Mouvement stoïque. — Quels furent mes consolateurs. — L'impasse Saint-Louis où je fais paître ma chèvre. — C'est là que j'apprends Athalie et Esther. — Premiers frémissements du cœur. — Ce qui est l'obstacle en amour. — La rentrée. — Je redouble ma troisième. — Échec à la version latine. — Le thème me relève. — Je suis premier ! — Mon saisissement. — La Saint-Charlemagne.

La plus douce consolation eût dû être de revoir Poinsot. Un matin, comme je rentrais du lycée, on me dit qu'il était arrivé. C'était un jour sombre de pluie et de boue. Je le trouvai étendu sur un lit devant la fenêtre dans la chambre de sa mère. Il était malade et triste. L'âme aussi souffrait. Il parut charmé de me revoir. Pour moi, je me reprochai ma froideur. J'étais content, sans doute, de le retrouver, j'étais touché de sa souffrance ; mais le sentiment toujours présent de mes peines l'emportait sur tout autre. L'heure vint de le quitter ; je m'éloignai sans arrachement. Son séjour fut de courte durée, et je le vis partir sans trop m'affliger d'une séparation dont je mourrais aujourd'hui (1820).

Dans l'état misérable où j'étais tombé, l'étude et le silence restaient ma seule consolation. Dès que j'étais rentré, je me mettais à mes devoirs, et je faisais tout ce qui était humainement possible pour réussir. Ulcéré par les blessures cruelles faites à mon amour-propre, je me promettais bien, si j'avais un jour quelque avantage, d'écraser mes ennemis (1).

Et pourtant, j'aurais dû plutôt les remercier du mal qu'ils me faisaient. Si ces grands écoliers, déjà profondément corrompus, m'avaient attiré, si j'avais été à même d'entendre leurs conversation malsaines, j'aurais bientôt perdu l'ignorance relative qui s'est conservée tard chez moi. Avec mon extrême timidité, et l'âge où j'étais arrivé, rien n'eût été plus funeste qu'un enseignement contre le vœu de la nature. Ce mal secret et trop fréquent dans la première jeunesse, est une des

(1) Les lignes suivantes diront à quelles conditions M. Michelet savait pardonner. Il n'était pas besoin pour cela de s'amender avec lui. Il suffisait qu'il entrevît dans le cœur de ses ennemis quelques bons sentiment, sou seulement le goût du travail, pour être désarmé. Après avoir écrit en 1820 : « Il y a peu de temps encore que je ne les rencontrais qu'avec peine, » il ajoute : Dernièrement j'ai vu Eichoff à la porte du temple ; il est toujours petit, la figure très douce ; il m'a abordé et m'a dit qu'il avait fait un voyage peu heureux en Angleterre dans l'intention d'enseigner le français, et que maintenant il servait de secrétaire à M. Massin pour très peu de chose ; mais, disait-il, pourvu que j'aie le temps de m'instruire, je suis content. Cet air philosophique m'a un peu réconcilié.

causes principales de la sécheresse que l'on reproche avec raison à l'esprit français. Tel que m'apparaît aujourd'hui ce temps, je veux dire dans sa vérité, je bénis mes persécuteurs; mais, à quinze ans, je n'étais sensible qu'à leurs railleries.

Je me rappelle que dans ce malheur accompli, privations du présent, craintes de l'avenir, l'ennemi étant à deux pas (1814) et mes ennemis à moi se moquant de moi tous les jours, un jour un jeudi matin, je me ramassai sur moi-même : sans feu (la neige couvrait tout), ne sachant pas trop si le pain viendrait le soir, tout semblant finir pour moi, — j'eus en moi, sans nul mélange d'espérance religieuse, un pur sentiment stoïcien, — je frappai de ma main crevée par le froid sur ma table de chêne, et je sentis une joie virile de jeunesse et d'avenir.

Qui me donna ce mâle élan ?... Ceux avec qui je vivais : mes auteurs favoris. J'étais chaque jour attiré davantage vers cette grande société. Je faisais hâte pour leur revenir.

Mon charme le plus grand, qui me remettait le cœur, c'était, le dimanche ou le jeudi, de lire deux ou trois fois de suite une élégie de Tibulle, un livre de mon Horace stéréotype que j'ai encore et dont les marges d'en bas portent les marques de l'assiduité avec laquelle je l'ai étudié; mais sur-

tout un chant de Virgile. Peu à peu je le retenais. Lui surtout était au ton de mon âme. N'avait-il pas été dans une situation pareille à la mienne, le cœur plein d'amour et trop timide, placé dans une condition trop humble pour approcher des beautés qui l'attiraient?

Voilà les amis de ma solitude avec lesquels j'ai vécu pendant deux années entières. Ils m'ont fait éprouver tous les enthousiasmes. Avec eux, je redevenais bon, humain; j'oubliais le rire cruel qui, la veille ou le matin même, me poursuivait, me déconcertait.

Malgré mon incapacité musicale, j'étais très sensible à l'harmonie majestueuse et royale du latin; cette grande mélodie italique me rendait comme un rayon du soleil méridional. J'étais né comme une herbe sans soleil entre deux pavés de Paris. Cette chaleur d'un autre climat opéra si bien sur moi, qu'avant de rien savoir de la quantité, du rythme savant des langues antiques, j'avais cherché et trouvé dans mes thèmes des mélodies romano-rustiques comme les proses du moyen âge. Un enfant, pour peu qu'il soit libre, suit précisément la route que suivent les peuples enfants.

Je goûtai encore quelques tristes plaisirs. La santé de ma mère s'affaiblissant de plus en plus, c'était pour elle que nous avions quitté l'air hu-

mide du Marais. Son pauvre estomac délabré par les privations ne digérait plus que le lait. Un peu d'argent nous étant venu de nos parents des Ardennes, nous avions acheté pour elle une chèvre. Mon contentement le plus vif, après celui de revenir à la maison, était de la caresser, de lui porter des soleils dont notre jardin était orné et des branches de sureau. Souvent avec mon père, quelquefois avec mon oncle Narcisse, nous allions émonder les premières haies que nous trouvions hors de la barrière. Mais ma promenade la plus habituelle était l'impasse Saint-Louis où je la menais paître, et a été longtemps mon cabinet d'étude. C'est là, que j'ai appris *Athalie* et *Esther*. Le silence et l'ombre me disposaient à entendre ces chants trempés de pleurs. C'est de là que j'entendais, les dimanches soir, le son vague des instruments. On dansait au bal des marronniers. J'aimais assez ce bruit lointain de fête; c'était pour mon oreille un plaisir du genre du *suave mari magno*...

Ce qui me rendait si sensible aux douceurs de la rêverie, c'est que l'amour, qui est comme né avec moi, était déjà mieux qu'un rêve: je croyais tenir la réalité. Elle avait, en ce moment, pour objet une jeune fille que j'apercevais presque toujours travaillant à sa fenêtre, quand j'allais voir

ma grand'mère rue Fontaine-aux-Rois. Elle était médiocrement jolie, mais avait bonne tournure et un demi-embonpoint qui me plaît beaucoup. Ma tête se monta; je passai, repassai devant la fenêtre; je fus remarqué, du moins je crus l'être, et n'osais plus passer.

Mon exaltation n'ayant pas de moyens de se calmer, je fis des vers, les premiers de ma vie. Ils étaient mauvais, sans verve, parce que j'y avais mis trop de temps. Je les lus à mon oncle Narcisse que j'avais pris pour confident, en l'absence de Poinsot. Ce n'était pas du tout un esprit romanesque, mais enfin, il entendait aussi bien qu'un autre et plus complaisamment peut-être. Mais comment les donner?

La timidité et la pauvreté sont deux grands obstacles en amour.

Pour mon bonheur, je fus brusquement tiré de ce rêve par la fin des vacances. La rentrée me causait un si grand effroi!

J'avais pourtant quelques sujets d'espérance. Je rapportais au collège passablement de latin et de français. J'avais lu beaucoup, beaucoup appris par cœur. Outre Virgile et Horace qui ne me quittaient plus, j'avais étudié les morceaux choisis de Buffon en soulignant tous les tours avec lesquels j'étais peu familier; j'avais lu, plusieurs

fois de suite, les *Oraisons funèbres*, de Bossuet. Je connaissais Justin, l'*Histoire ancienne* de Rollin, un peu de mon Tacite, les *Métamorphoses*, Racine, un volume de Corneille, quelques volumes du théâtre de second ordre, le *Diable boiteux*, un peu de Molière. Je ne dois pas oublier non plus Tibulle, après Virgile, mon meilleur ami. J'avais essayé Homère, mais je n'avais que celui de Gail, sans latin; j'en traduisis un peu péniblement, j'en appris une trentaine de vers et le laissai là. Ce qui aurait pu me donner aussi confiance, c'est que M. Andrieux avait paru de plus en plus frappé de mon assiduité; il commençait à croire que je n'étais pas tout à fait dépourvu de moyens. Un des derniers devoirs de l'année, une version où je contais les aventures d'Arion, lui plut beaucoup; il la trouva traduite avec goût, avec sentiment, ce qui me releva à ses yeux et aux miens.

Comment ne s'en souvint-il pas lorsque, à la rentrée, nous allâmes lui rendre visite? Il nous reçut très froidement. Mon père lui dit qu'il espérait qu'en redoublant ma troisième je réussirais mieux. « J'en accepte l'augure, » fut toute sa réponse.

Les commencements de l'année furent pénibles. Ma réputation de gaucherie m'avait précédé; je

m'en aperçus aux regards de mes nouveaux camarades. J'espérais bien leur donner une tout autre opinion de moi. Hélas! à la première composition, — ma version latine, — je fus vingt et unième! Rien ne peut rendre mon abattement...

Quand vint la composition en thème, celle qui pouvait me valoir quelques avantages, ma première défaite m'avait tellement accablé que je n'osais rien attendre. Je la montrai pourtant à Duport qui m'accosta sur le perron de l'église. Il en admira la latinité, me prédit un succès. Mais comme mon amour-propre me persuadait que j'avais été mal placé pour la version par l'injustice de M. Andrieux, je ne me rassurai point.

Enfin, le jour arrive... Le tableau d'honneur s'avance; malgré moi, mon cœur tressaille et tous les objets se confondent.

M. Andrieux nomme le premier: c'était moi! La secousse la plus violente de la machine électrique aurait moins fait: mes genoux fléchirent; je ne voyais plus. J'allai pourtant en chancelant à cette fatale place, où je tombai plutôt que je ne m'assis (1).

(1) Dans mes nombreux pèlerinages aux quartiers de Paris où l'on voit encore les maisons qu'habita Michelet dans son enfance ou sa première jeunesse, je n'ai eu garde d'oublier le lycée où il a souffert ses plus grandes épreuves morales et ressenti, on vient de le voir, la *secousse électrique* de la plus

Comment dire le transport avec lequel je courus à la maison ? Quoiqu'il fît très glissant, j'y volai d'une traite. Mille pensées de joie et d'espérance me soulevaient. J'entre, et, sans rien dire, je leur montre ma croix ; les larmes vinrent aux yeux de mon père. Ma mère, depuis quelque

violente joie. Bien des années nous séparent de ce temps. Rien pourtant, de ce côté, n'a changé. L'église Saint Paul empêche toujours qu'on ne voie de la rue le collège. On entre encore, comme en 1812, par la petite porte de côté, et presque aussitôt, à droite, se présente, ce qu'on n'attend guère, un escalier tournant aux proportions grandioses. Les peintures religieuses du plafond, aussi élevé que la voûte d'un temple, rappellent la qualité des anciens occupants. L'église et le collège appartenaient jadis aux Jésuites.

Je montai aux appartements du proviseur, le cœur gros et battant fort, comme il m'arrive chaque fois que je visite un lieu où *il* a longtemps vécu et où je crois sentir un peu de son âme, comme un souffle ami, me frôler doucement au passage.

L'honorable M. Lenglier, sa femme et les professeurs m'attendaient, voulant tous témoigner de leur admiration pour l'élève modeste devenu la gloire du lycée.

Mon but était de voir la cour étroite où Michelet nous dit qu'il eut à subir chaque jour les attaques de ses ennemis, et surtout la classe où il remporta son premier succès. M. Langlier me conduisit au fond de cette salle bien sombre, en effet, et me montra à gauche, au dernier rang, un vieux banc noirci, usé par de longs services, qui dut être le banc de Michelet, celui qu'il quitta, en chancelant, pour aller tomber, anéanti de bonheur, près du tableau où son nom était inscrit le premier. On lit à l'une des extrémités de ce banc les trois premières lettres de son nom gravées au canif, non par lui sans doute, il était trop timide et ne se laissait pas distraire, mais par l'un de ses camarades moins appliqué. Ce banc, sur lequel nous verrons aussi M. Villemain venir s'asseoir près de son élève, est consacré désormais; il ne doit pas disparaître du lycée. Ne serait-il pas bon aussi, pour l'émulation des écoliers, de tenir toujours sous leurs yeux, — en les gravant sur une table de

temps tout à fait alitée, ne fut pas moins émue. De ce jour, ils se tranquillisèrent sur mon avenir.

Mes camarades pouvaient se moquer maintenant de ma gaucherie, je ne les craignais plus. A partir de ce jour, je parus au lycée honorablement, quelquefois même glorieusement (1).

L'occasion où je brillai le plus fut une composition latine en vers. Le sujet était les plaintes d'Hécube ; il m'avait plu, je l'avais travaillé avec un soin extrême.

Mais, en cherchant la poésie, j'avais oublié la versification, et, dans quinze vers, j'avais fait je

marbre,— les noms des élèves qui ont été l'honneur du lycée ? La liste, il est vrai, en serait longue. Les éléments me manquent pour la donner tout entière. Je citerai de mémoire parmi les morts : Cousin, Ampère, Sainte-Beuve, Poret, les deux fils Hugo, Paul de Molènes, Saint-René-Taillandier, notre regretté Paul Albert ; parmi les vivants : dans la marine, l'amiral Jurien de la Gravière ; dans l'armée, le général Pittié ; la diplomatie, Charles Tissot ; dans le journalisme, MM. Laurent Pichat, Vacquerie, Meurice, About, Sarcey, Jules Dietz qui chaque année a remporté le prix d'honneur au concours général, Gaucher, etc. ; parmi les universitaires, MM. Gréard, Fustel de Coulanges, Dumont, Georges Morel. Que je n'oublie pas non plus MM. de Ménorval, Cavaignac, Georges Pallain, Eugène Manuel, Got, etc, etc. Les anciens élèves de Charlemagne ont fondé en 1878 une association qui a été déclarée d'utilité publique. C'est à elle que revient cette honorable mission. (Mme J. M.)

(1) Un examen, passé par M. Andrieux dans le dernier trimestre de l'année classique 1813-1814, constate que Michelet était le *troisième* de sa classe sur cinquante-deux élèves. Je dois ce renseignement à l'obligeance de notre éminent géographe M. Drapeyron, professeur d'histoire et de géographie au lycée Charlemagne et directeur de la *Revue de géographie*.

(Mme J. M.)

ne sais combien de fautes de quantité. Je fus le douzième; n'importe, M. Andrieux me loua avec un tel enthousiasme, que, n'eussé-je pas eu d'orgueil, bon gré, mal gré, j'en aurais pris.

La Saint-Charlemagne vint sur ces entrefaites. Elle me mit dans un extrême embarras. Je n'avais pour toute garde-robe qu'un vieil habit, que décemment je ne pouvais revêtir dans une telle réunion. Je me décidai à prendre celui de papa; j'endossai donc son habit crottin de cheval, la culotte noire et, ce qui acheva de me rendre tout à fait remarquable dans les boues de l'hiver, des bas blancs.

Je ne sais comment cela se fit, mais on ne s'égaya pas autant que je le craignais de mon grotesque équipage. J'étais fort hardi, contre mon ordinaire, et je crachai du Virgile à tort et à travers.

XIII

LES NOUVEAUX ET LES VÉTÉRANS

Poret. — Révol. — Lorrain. — Allou.

A ma rentrée, j'étais placé derrière deux nouveaux venus qui se tenaient toujours ensemble. C'était, disait-on, l'honneur de la quatrième. Ils s'appelaient Révol et Poret. Ce que je remarquai à cette première rencontre, c'est que l'un parlait beaucoup, et d'un air spirituel, mais sans finesse. Je crois que ce n'était que vivacité. Le second ne disait exactement rien, comme pour ne pas faire perdre de temps à la loquacité de l'autre. Ses traits fins, mais déjà fort arrêtés, lui donnaient l'air sec et dur, ce qui le faisait respecter malgré l'originalité de sa personne. On l'appelait l'*Ours*. C'était Poret. Cependant il riait beaucoup quand Révol parlait, mais je ne puis dire qu'il riait avec Révol. Je sus encore, à cette première entrevue, que Révol apprenait Juvénal,

ce qui annonçait qu'il choisissait peu ses modèles.

Bien que si près de moi, ils ne semblaient pas me voir. La première fois que je parlai à Poret, ce fut un matin en allant au collège. Je le rencontrai rue des Tournelles, où il promenait son chien. Je l'observai mieux. C'était alors un petit homme fort taciturne, allant toujours tête nue. Ce qui me semblait singulier, c'est qu'avec cette nature concentrée et silencieuse, il fût inséparable du plus rieur, du plus espiègle des écoliers. Peut-être était-ce parce que, Révol parlant toujours, il s'en amusait sans être forcé de répondre.

Mais, si cette amitié légère était de mise entre enfants, elle ne pouvait convenir à un jeune homme. Dès que Poret grandit, peu à peu il se rapprocha de moi, et, sans nous en être aperçus, nous nous trouvâmes liés étroitement. J'avais en Poinsot un ami d'un caractère tout semblable au mien; j'eus en Poret un ami d'un caractère opposé; mais cette différence même, qui n'était d'ailleurs que dans la forme, a rendu notre liaison calme et heureuse. Des contrastes naissent les harmonies.

J'avoue que je crois devoir beaucoup à Poret. Son amitié a trempé mon âme. Aucune des liaisons que j'ai pu former depuis, n'a eu rien de commun avec celle-ci. Poret, et Poinsot, que j'ai eu le

malheur de perdre sitôt, sont les seuls vrais attachements de ma vie, les seuls profonds et salutaires.

Je ne puis assez remercier Dieu de pareils bienfaits. S'il m'a fort mal partagé du côté de la fortune, et médiocrement doué pour l'esprit, en revanche il m'a donné, et même prodigué, les objets les plus dignes d'être aimés : il m'a fait successivement connaître des personnes d'un cœur vraiment rare, en sorte que j'ai toujours quelque peine à croire que tout ce qu'il y a de bon, de vertueux sur la terre ne soit pas autour de moi.

Lorrain, un autre vétéran, ami de Poret, n'était pas le mien, mais il m'amusait par ses plaisanteries tant bonnes que mauvaises. C'était encore un enfant, bien léger, avec de l'esprit, de la vivacité ; l'expression soudaine et juste. Il avait trop peu de suite dans les idées pour être opiniâtre au travail. Il n'avait pas assez de sérieux pour être bon ou méchant. Il était impayable par son talent d'imitation. Ses professeurs étaient ses plastrons. Je ne sais s'ils s'en apercevaient ; en tout cas, ils ne l'aimaient guère. Il y avait en lui des contrastes singuliers : il était bouffon jusqu'à l'effronterie ; puis, tout à coup, il rougissait comme une jeune fille.

A cette bizarrerie près, je me représente que Beaumarchais devait lui ressembler. Ce que je n'aimais pas dans son caractère, c'était son extrême insouciance. Cependant la gêne que ses parents s'imposaient pour son éducation, et la nécessité de se tirer bientôt d'affaire par lui-même, étaient des motifs bien puissants pour lui faire prendre la vie au sérieux.

Lorrain n'écrira guère qu'avec esprit, peut-être avec vigueur. Je regrette qu'il ait pris à l'École normale quelque chose de didactique. Il eût mieux fait de garder son naturel (1821).

Je ne puis parler de Lorrain sans penser à son parfait contraste, le doux, le simple, le crédule, le dévot Allou (1). Celui-ci était pour M. Andrieux, doux lui-même, un peu étroit, mais fénelonien, le parfait écolier. Par cela même, c'était la victime de Lorrain qui le poursuivait partout de cent manières, l'appelant *mademoiselle* Allou, lui contant toutes les polissonneries imaginables. L'autre se reculait comme s'il avait vu le diable. Lorrain ne le lâchait pas. Tantôt il lui contait ses amours avec la sœur de notre censeur, la vieille Mlle Targe; tantôt il lui faisait à lui-même les déclarations les plus tendres, les plus chaudes,

(1) Depuis, évêque de Meaux.

les plus passionnées. Il se jetait à ses genoux avec des exclamations de ce genre : « Mademoiselle Allou, je vous adore ! » ou bien encore, s'inspirant du Cantique des cantiques, et baissant la voix jusqu'au gémissement : « Allou, je meurs pour vous ! » D'autres fois il abandonnait le ton sentimental et prenait celui de la comédie. Alors, il chantait sur des airs impossibles, avec les variantes les plus burlesques, ce seul mot : *Tigranocerte !* ce que le pauvre Allou présumait être quelque grande abomination. Il ne savait où fuir.

C'étaient des scènes à faire oublier les plus noirs chagrins.

XIV

PREMIÈRE RENTRÉE DES BOURBONS. — LA RUE PÉRIGUEUX

(1814)

On ne les connaissait plus. — Napoléon essaie de bombarder Paris.— Notre péril.— Dernières misères. —Mes déjeuners avec un pain d'épice. — Quel fut, sur moi, l'effet des souffrances physiques. —La faim n'a pas été mon seul tourment. — J'ai eu froid. — Ce qu'il eût fallu pour me relever.

Ce fut cette année même, le 3 mai, par un admirable jour de printemps, que le roi Louis XVIII fit sa première entrée à Paris, où son frère le comte d'Artois l'avait précédé. Nous étions en classe, nous entendîmes gronder le canon de Vincennes. Quelqu'un dit : « C'est le retour des Bourbons. » On se regarda comme pour s'interroger; on ne les connaissait plus. Un long siècle avait pesé sur la France depuis la déchéance de la monarchie, un siècle de malheurs, qui avait brisé le nerf des plus solides, éteint dans les âmes l'intérêt aux choses de la patrie.

Autant qu'il m'en souvienne, les jeunes n'étaient sensibles qu'à une chose : il n'y aurait plus de *conscription*. Les vieux hochaient la tête d'un air d'incrédulité. Ils ne pouvaient admettre que tout fût fini, que Bonaparte se résignât à voir prendre sa place par un autre, sans résister. Bientôt l'événement sembla leur donner raison.

Napoléon, ayant mis sa femme et son fils en sûreté, conçut un projet insensé, terrible, celui de rentrer dans Paris avec ce qui lui restait de troupes, et de chasser l'armée étrangère; en un mot, de bombarder Paris, sans s'inquiéter du sort de ses habitants, ni même les faire avertir. Et comme il semblait que nous dussions avoir toujours notre part des calamités dont il écrasait la France, quelques bombes furent lancées précisément dans notre quartier, faubourg du Temple.

Qu'on juge de notre effroi : ma mère était clouée dans son lit par l'hydropisie qui compliqua sa maladie de poitrine; impossible de la transporter; et la cour de nos voisins était remplie de tonnes d'eau-forte et de matières inflammables. Il suffisait d'une seule étincelle pour que nous fussions brûlés vifs.

C'est dans cette étroite et sombre rue de Périgueux, où nous demeurions alors, que je devais éprouver l'irréparable malheur de ma vie.

Notre appartement consistait en une unique pièce et un cabinet noir où je couchais. Nous n'avions plus sous les yeux le large horizon de l'impasse Saint-Louis. Celui-ci se bornait à la cour d'un marchand de planches. Sous le jour terne qui venait tard, s'en allait tôt, notre intérieur était des plus tristes. Les faibles ressources qui nous étaient venues d'un tout petit héritage achevaient de s'épuiser. Au delà, nulle espérance.

Toujours en tête à tête avec ma mère entre les heures de la classe, ému de ses émotions, la voyant inquiète jusqu'à ne jamais savoir la veille quelle serait la nourriture du lendemain, je frémissais à l'idée d'une misère absolue pour ses derniers jours. Nous réservions absolument tout pour elle.

J'ai dit que, rue des Saints-Pères, c'était pour moi un régal d'avoir quelques légumes un peu assaisonnés; rue Périgueux, cela m'eût semblé l'abondance du riche.

Et j'avais seize ans ! l'âge où la croissance rapide rend le besoin d'une nourriture abondante plus impérieux qu'à aucun autre moment de la vie.

Le plus souvent, je partais pour le collège à jeun, l'estomac et la tête vides. Quand ma grand'-mère venait nous voir, c'étaient les bons jours :

elle m'enrichissait de quelque petite monnaie. Je calculais alors sur la route ce que je pourrais bien acheter pour tromper ma faim. Le plus sage eût été d'entrer chez le boulanger; mais comment trahir ma pauvreté en mangeant mon pain sec devant mes camarades? D'avance, je me voyais exposé à leurs rires, et j'en frémissais. Cet âge est sans pitié...

Aujourd'hui, cette indigence née de la persécution, fièrement, noblement supportée par les miens, fait ma gloire. Alors, elle me semblait une honte, et je la cachais de mon mieux. Terrible respect humain!

Pour échapper aux railleries, j'imaginai d'acheter quelque chose d'assez substantiel pour me soutenir, et qui ressemblât, pourtant, à une friandise. Le plus souvent, c'était le pain d'épice qui faisait les frais de mon déjeuner. Il ne manquait pas de boutiques en ce genre sur mon chemin. Pour deux sous on avait un morceau magnifique, un homme superbe, un géant par la hauteur de la taille; en revanche, il était si plat que je le glissais dans mon carton, et il ne le gonflait guère.

Pendant la classe, quand je sentais le vertige me saisir et que mes yeux voyaient trouble par l'effet de l'inanition, je lui cassais un bras, une jambe que je grignotais à la dérobée. Mes voisins

ne tardaient guère à surprendre mon petit manège. Que manges-tu là, me disait Révol ou Poret? Je répondais, non sans rougir : « Mon dessert. »

On dit que les souffrances physiques sont bonnes à l'âme. On voit que j'étais dans l'état le plus propre à développer la mienne. Mais le corps, lui, en a été déprimé. Malgré les adoucissements qui sont venus plus tard, je porte toujours ces temps en moi. Ma taille, plus petite que celle des autres membres de ma famille, une maigreur singulière des extrémités, rappellent que mon enfance ne fut point nourrie. Mes privations peuvent se résumer en trois mots : jusqu'à quinze ans, — point de viande, point de vin, point de feu. Du pain, des légumes, le plus souvent, cuits à l'eau et au sel. Si j'ai survécu, c'est que, malgré les souffrances et la santé ruinée de ma mère, la saine constitution de mon père prévalut en moi. Le travail, les habitudes de la vie solitaire que je menais avec mes parents, me soutinrent aussi, me rendirent actif, mais sans me fortifier jamais. De sorte que ma chétive figure reste comme un monument de ces temps de deuil. Les cicatrices que garde ma main droite témoignent de tant d'hivers passés sans feu. Et cependant, parmi les coups et contre-coups qu'un enfant semblait ne pouvoir supporter, comme l'homme de Grainville qui marche sur les

ruines du monde, je restai pour les voir, et vivant pour les raconter.

La faim n'a pas été le seul tourment de mon enfance. Je me souviens surtout que j'ai eu froid. Nous n'allumions jamais de feu dans notre grande chambre, si ce n'est pour préparer les aliments, et, comme on l'a vu, ce n'était pas tous les jours nécessaire.

En toute saison, je portais un petit habit tête de nègre. Par les temps de gelée, il devenait fort sec. La bise me transperçait jusqu'à la moëlle des os. N'importe, malgré l'hiver, les engelures qui s'étaient ouvertes et me faisaient cruellement souffrir, je me levais avant jour pour relire la volumineuse *Histoire ancienne* de Rollin. Je m'enfonçais dans mes chères études, y cherchant un secours, espérant oublier. Il me semblait que c'était anéantir la misère que d'y moins songer.

Ce qu'il aurait fallu pour me relever, c'eût été un grand espoir, et cette année tout alla mal au collège. Les indispositions fréquentes de M. Andrieux nous dérangèrent encore plus que l'entrée des alliés. Il était ordinairement remplacé par M. Baron, assez bon enfant, mais dont toutes les qualités

étaient paralysées par la négligence. On ne s'ennuyait pas dans sa classe, parce qu'il craignait de s'ennuyer lui-même. Une bonne partie de l'étude se passait en lectures assez mal choisies. Une fois entre autres, il nous lut le *Mariage forcé* de Molière ! avec toutes les scènes les plus scabreuses. Il s'ensuivit que dans cette année je travaillai beaucoup moins qu'à l'ordinaire, mais c'était encore plus que ne font habituellement les bons écoliers. Si je faisais moins de devoirs, en revanche je lisais davantage et ne perdais pas mon temps.

L'éducation avait alors peu de substance. Point d'enseignement de l'histoire. M. Andrieux déplorait cette lacune ; il tâchait d'y suppléer en nous faisant faire des extraits. Ce sont les premières choses que j'ai écrites. J'y mettais tant de zèle, que ma première analyse eut plus de vingt pages. C'était le règne de Sésostris. Tout n'était donc pas perdu avec un tel maître. Par les langues et la littérature, nous prenions de l'histoire ce qui en est le plus fin, le génie de l'antiquité.

XV

LES DEUILS

(1815)

Le cercueil du marchand de planches. — Mort de mon grand-père. — Il pleut sur lui ! — Ce fut le tour de ma mère. — Son stoïcjsme. — Excellente nature de mon père. — La dernière veillée.— « Ta mère est morte ! » — Je lis à son chevet les prières des morts. — Mon désespoir au retour du convoi. — Ce que j'avais perdu.

La première vision que j'ai eue de la mort a été brutale, et cela m'est resté.

J'étais assis dans l'embrasure de la fenêtre où je me tenais d'habitude pour faire mes devoirs, et très occupé d'un thème latin. Le bruit d'un marteau qui dérangeait ma mère me fit lever les yeux et regarder dans la cour. C'était le marchand de planches qui clouait un cercueil. Mon père, en rentrant, me dit tout bas : « Son fils est mort. » Le malheureux s'arrêtait à chaque instant pour

essuyer du revers de sa manche les larmes qui l'aveuglaient.

Je n'avais jamais vu la bière dans sa nudité. La pensée qu'on était enfermé, serré, immobilisé dans cette boîte étroite, sans pouvoir bouger ni échapper si réellement on n'était pas mort, me sembla horrible ! Et quelle chose cruelle, contre nature, qu'un père fît de ses propres mains, pour son enfant, cette dure et sombre prison, qu'il la refermât lui-même sur ce pauvre corps hier encore si vivant !

Aux derniers coups de marteau qui finissaient tout, il m'avait semblé entendre la chère petite voix qui remplissait la cour de sa gaieté, de ses rires heureux, pleurer, maintenant, et demander grâce à son père, grâce à la mort : « Non, non, pas encore ! »

Bientôt après, je fis une grande perte, celle de mon grand-père, qui m'aimait tant, et qui s'était donné tant de peines inutiles pour m'apprendre la musique. Je vois encore le banc sur lequel je le trouvai assis, place Royale, au moment où il venait d'entendre de la bouche du chirurgien cette terrible sentence : « Il est trop tard. » Le mal, en effet, — un cancer, — empira rapidement avec les chaleurs de juillet, et bientôt l'emporta. Ce fut pour moi un deuil profond ; mais ce qui m'arracha

des larmes plus encore que sa mort, ce fut d'entendre dire à ma grand'mère, le lendemain de son enterrement, comme il avait fait la nuit un grand orage : « Mon Dieu, il pleut sur lui ! »

Maintenant, c'était le tour de ma pauvre maman. L'hydropisie remontait et gagnait le cœur. Elle était incapable d'aucun mouvement. Cette impossibilité de remuer exigeait des soins continuels. Il fallait à chaque instant la soulever pour la faire respirer. Mon père l'y aidait et faisait notre petit ménage avec la dernière complaisance. Obligé de s'absenter dans le milieu du jour pour gagner le pain qui nous faisait vivre, le reste du temps, il le passait avec elle, tâchant, par tous les moyens possibles, de la soulager et de la distraire.

Je ne songe qu'avec vénération et reconnaissance à cet excellent père. Véritable philosophe pratique, je l'ai toujours vu froid dans les dangers, gai dans l'épreuve, inépuisable de bonté pour tous ceux qu'il aimait. Trompé toutes les fois qu'il s'est confié, son cœur, à la longue, s'était resserré ; sa sensibilité s'était concentrée sur les siens. Mais cet égoïsme n'était qu'apparent. Apprenait-il un malheur, exprimait-on devant lui une pensée généreuse, on voyait une larme briller dans ses yeux. Lorsqu'il me lisait quelque chose de vraiment beau, j'ai souvent remarqué que sa

voix s'altérait et qu'elle était prête à lui manquer. Les plus amères désillusions n'avaient pu étouffer les élans de cette admirable nature.

Ma mère n'était pas moins à admirer dans son héroïque résignation; elle connaissait très bien son état, et sentait que c'était la fin. Elle s'étonnait plutôt, d'avoir pu si longtemps résister. La mort ne lui inspirait aucune crainte, elle en parlait parfois avec une singulière indifférence.

Un jour qu'on arrangeait des draps, elle dit: « Mettez de côté celui-là pour mon linceul. »

Le mercredi des Cendres (8 février 1815), la veille de la rentrée en classe, — après les congés des jours gras, — j'étais allé au passage des Jacobins acheter quelques vieux livres et voir M. Mélot qui y demeurait alors. Le temps était très chargé et très triste.

A mon retour, je trouvai ma mère plus mal qu'à l'ordinaire; elle avait beaucoup de peine à respirer, et demandait sans cesse qu'on la relevât sur ses oreillers. L'enflure semblait l'étouffer.

Je passai ma soirée près d'elle, à faire mon devoir du lendemain qui avait pour sujet: « Le

dédain de la mort. » Je l'ai gardé comme un souvenir religieux de cette nuit funèbre. A chaque instant je m'interrompais pour la relever (1).

Ce spectacle, très pénible, était celui d'un combat entre la veille et le sommeil, un songe laborieux de l'âme qui se soulevait, retombait... Les yeux qui nageaient dans le vide exprimaient, avec une vérité douloureuse, l'incertitude entre deux mondes. La pensée, obscure et vaste, roulait toute la vie écoulée, et s'agrandissait de pressentiments immenses... Le témoin de cette grande lutte, qui en partageait le flux et le reflux, toutes les anxiétés, se serrait, comme en un naufrage, à cette ferme croyance, qu'une âme qui, tout en

(1) Voici cette version que j'ai retrouvée dans *ses* papiers; elle est, je crois, de Sénèque :

« Quelle folie, quel oubli de la fragilité humaine que de craindre la mort parce qu'il tonne ! Votre existence dépend-elle donc tellement du tonnerre ? vous sera-t-elle assurée si la foudre ne vous atteint pas ? Peut-être périrez-vous par l'épée, par la fièvre, par la chute d'une pierre. La foudre n'est pas le plus grand danger, c'est le plus apparent... Vous tremblez au bruit du tonnerre; à la moindre nuée vous palpitez de crainte; que l'éclair brille, vous mourez d'effroi. Quoi donc ! trouvez-vous qu'il est plus beau de mourir de frayeur que des effets du tonnerre ? Armez-vous donc de force contre les menaces des orages ; et si vous voyez le monde embrasé d'un incendie universel, songez que, dans cette ruine immense, vous n'avez rien à perdre. Si, pourtant, vous croyez que ce combat des éléments n'a d'autre but que votre destruction, si c'est contre vous que les nuages amoncelés se choquent avec un si grand fracas, si c'est contre votre ruine que le ciel s'arme de tant de feux, songez avec orgueil qu'il faut tant de puissance pour vous détruire. »

revenant à nos instincts primitifs, anticipait déjà dans celui du monde inconnu, ne pouvait s'acheminer par là à l'anéantissement.

Tout faisait supposer, plutôt, qu'elle allait, de ce double instinct, douer quelque jeune existence, qui reprendrait heureusement l'œuvre de la vie, et donnerait aux rêves de cette âme, à ses pensées commencées, à ses volontés muettes, les voix qui lui avaient manqué.

Vers minuit elle reprit un peu sa connaissance, et me dit d'aller me coucher. Elle paraissait touchée de mes soins.

Le matin, en me réveillant, je vis mon père tout en pleurs; il me dit : « Ta mère est morte (1). »

Morte! cela me semblait incompréhensible, et c'est une chose singulière, que je ne puisse craindre la mort de ceux qui me sont chers, ni la concevoir quand elle arrive; il me semble que ceux que j'aime sont immortels.

Je restai tout le jour les yeux fixés sur ma mère, lisant de temps en temps les prières des morts à la même table où j'écris maintenant. La mort ne l'avait point changée; une si longue maladie avait

(1) Mme Michelet est morte le 9 février 1815. Son fils est mort le 9 février 1874. Même mois, même date à soixante ans de distance.

(Mme J. M.)

tellement amaigri son visage, altéré ses traits, qu'on l'eût plutôt crue morte longtemps d'avance...

Ce fut au retour du convoi que j'éprouvai le plus violent accès de désespoir. Mon cousin Millet, qui l'avait suivi avec nous, rentra à la maison pour se rafraîchir. Cette grande chambre nue, ce lit vide, cette solitude me déchira l'âme. Pendant tout le mois que nous restâmes encore dans ce triste appartement, je ne marchais que sur la pointe des pieds, je craignais toujours de faire du bruit. Rien ne peut rendre ma douleur, quand je revenais à moi et que je m'apercevais que mes précautions étaient inutiles.

En la perdant, j'avais perdu plus qu'une mère, j'avais perdu une amie, un exemple, un encouragement au devoir. Toutes mes habitudes assidues de travail, près d'elle, furent dérangées. Ne voyant plus tomber sur moi son regard maternel, n'entendant plus sa voix pour m'accueillir au retour, je préférais ne pas rentrer tant que mon père était en course. J'errais seul ; j'allais revoir les lieux où elle m'avait promené enfant; je choisissais de préférence ceux qui entretenaient l'amertume de mes regrets.

LIVRE II

—

MA JEUNESSE

I

LE VASTE MONDE. — SECONDE RESTAURATION

Tout concourt à me tirer hors de moi. — Retour de Bonaparte. — Comment il fut accueilli. — Notre position s'améliore. — Nos promenades du soir. — Sophie Plateau. — Ce qui touche les femmes. — Revenons à la France. — Les fêtes de la paix. — Le beau rôle de l'empereur Alexandre. — Le parti royaliste reprend les hostilités en province. — A Paris, on joue partout l'air du *Vert-Galant*.

Et pourtant, ce cruel malheur me fut d'abord moins sensible qu'il ne l'eût été à aucun autre temps de ma vie. Outre le changement de local et d'habitudes, chaque jour m'apportait du dehors une diversion puissante. Le 19 mars, si près de notre deuil, la nouvelle du retour de l'empereur éclata comme un coup de foudre.

Je me rappelle que j'étais chez ma grand'mère, quand on apporta la fameuse proclamation : « Mon aigle de clocher en clocher, etc. » J'aurais peut-être été sensible au tour oratoire de ce morceau d'éloquence, évidemment calculé pour faire grande

impression, si je n'avais senti peser encore sur notre destinée le poids de la tyrannie.

Mon père me mena voir l'entrée des hussards au Carrousel, et, deux mois après, la fête du Champ de Mai qui avait pour but de soumettre à la sanction du peuple l'acte additionnel fait à la Constitution (26 mai). J'étais alors plein d'*Athalie*. Je ne saurais dire mon étonnement, quand je vis apparaître Bonaparte dans sa robe d'empereur romain, la blanche, l'innocente robe du jeune Éliacin. Cela n'allait ni à son âge, ni à son teint de Maure, ni à la circonstance, car il ne venait pas pour nous donner la paix.

La foule, cependant, ne lui était pas hostile. Outre le prestige dont il était encore enveloppé, on commençait à craindre les représailles des royalistes, et personne ne prévoyait Waterloo.

Ce retour imprévu, la fuite précipitée de Louis XVIII, le point d'interrogation qui sortait de toutes les bouches : « Que va-t-il faire ? » tenait Paris dans une grande agitation. On était tiré hors de soi. Je l'étais comme les autres. Je me souviens de l'ardeur avec laquelle je dévorais les journaux. Mes pauvres auteurs grecs et latins en souffrirent. Du reste, au milieu d'un pareil désarroi, nos études n'eurent cette année aucune suite ; il n'y eut ni composition ni distribution des prix.

Je faisais ma seconde avec M. Carré dont l'aménité, l'agrément, la gaieté, ôtaient au collège ce qu'il avait conservé pour moi de noir et de sévère. D'un autre côté, la vie matérielle n'était plus, pour nous, aussi difficile. Mon père avait trouvé,— peu de temps avant la mort de ma mère, — un petit emploi dans la maison de santé d'un médecin qu'il avait eu l'occasion d'obliger aux temps orageux de la Révolution. Si minces que fussent les appointements, ils suffisaient à nos besoins. Ils ont été, — jusqu'à ce que j'ai pu gagner par mon travail, — notre unique planche de salut.

La maison de santé du docteur Duchemin étant établie rue de Buffon, mon père, — quand ma mère fut morte, — y passa ses journées. Je ne revenais donc pas à la maison après la classe du matin. Je restais ordinairement à la bibliothèque de la ville, qui était alors près du collège. Là, je mangeais de fort bon appétit quelque gâteau compact, dur comme de la pierre, ou bien un petit pain et des cerises dont je cachais avec soin les noyaux. Je profitais de ce moment, le seul où je pusse travailler, pour faire à la hâte mes vers et ma version grecque.

Mes camarades de classe, Rolle, le fils du bibliothécaire, quelquefois Révol, mais surtout Poret, venaient travailler et lire, avec moi, ce qu'on appe-

lait alors les mauvais livres : les *Contes* de Voltaire, etc.

Une existence moins inquiète, la liberté jusqu'alors inconnue dont je commençais à jouir, peu à peu transformaient ma vie.

Je m'étonnais quelquefois d'en sentir la douceur ; j'en rougissais ; je me reprochais ce bonheur comme si je l'eusse acheté au prix de l'existence de ma mère. Et pourtant, avec mille distractions au dehors, au dedans, mille passions qui s'éveillaient mêlées à un espoir immense, il était bien difficile de ne vivre que du passé. A cette première heure d'éclosion, je m'élançais tout entier vers l'avenir.

Les ombres, d'ailleurs, ne devaient que trop tôt redescendre !...

Lorsque mon père rentrait, à cinq heures, nous prenions notre frugal repas du soir, puis nous faisions ensemble quelque longue promenade. La première fut aux Tuileries, par un temps doux et couvert de printemps. Les arbres prenaient leurs premières feuilles, ce que je n'ai jamais pu voir sans être ému. L'impression de cette soirée m'est restée fort distincte. Il me semblait que je voyais pour la première fois le monde s'ouvrir devant moi, *waste and wide,* comme dit Roméo.

Quelquefois, nous allions chez ma tante à Ro-

mainville, ou bien chez une Mme Renneville, veuve depuis peu. Sa fille jasait bien et dessinait fort joliment. Nous traitions souvent ensemble de matières de galanterie; mais j'étais si timide!...

Une personne qui me plaisait bien plus, c'était mon amie d'enfance, Sophie Plateau. Ce que j'avais senti de tendre pour elle dans notre voisinage du boulevard ne s'était pas effacé. Mon père m'y ramenait, il faisait bien. Nous allions quelquefois la prendre pour la promenade, et, comme nos parents restaient en arrière, j'avais avec elle de longues heures de tête-à-tête; mais les heures m'avançaient bien peu.

Ce qui touche le plus les femmes, ce n'est pas l'attendrissement d'un cœur honnête, c'est la louange; il faut les amuser, les faire rire, leur parler de leur beauté, et c'est ce que personne ne savait faire moins que moi. Je jouissais très doucement d'être en quelque sorte seul avec une petite personne jolie, aimable, l'appui de sa mère et l'exemple de son frère; j'étais heureux d'être avec elle, même en parlant des choses les plus indifférentes. L'impossibilité d'obtenir davantage amortissait l'élan de la passion, et, lorsque je la tenais à mon bras, je ne concevais pas un état plus doux. Quelquefois, seulement, un sentiment très vif de bonheur me faisait serrer doucement le

sien, ou bien, je prenais sa main pour voir si le serein ne la refroidissait pas trop. Sophie ne se défendait pas ; mais elle devait être bien embarrassée de concilier ses libertés avec la froideur apparente de ma conversation.

Quand j'étais seul, je me sentais plus hardi ; je me promettais, à la première occasion, d'obtenir davantage. J'allai même deux fois chez elle assez enflammé ; mais il y avait toujours entre nous un rempart d'honnêteté impossible à briser.

A l'exception de ces deux visites, je ne la vis guère que comme une sœur (1).

Mais revenons à la France.

Bonaparte, en recommençant la guerre, avait dit : « J'écraserai l'ennemi. » Et Waterloo livrait une seconde fois la patrie à l'étranger. Il attachait son nom à notre dernier et plus accablant revers, celui où la France confondue avec lui, a paru, elle aussi, prisonnière. Louis XVIII rentrait sous la

(1) Cinq ans plus tard, en 1821, la pauvre Sophie Plateau mourait poitrinaire. On verra plus loin la touchante visite que Michelet fit pour elle au Père-Lachaise.

(Mme J. M.)

protection des baïonnettes anglaises, escorté par Wellington. La double chute de l'Empire, et la double restauration des Bourbons, s'étaient succédé avec la rapidité d'un décor de théâtre. Lorsque Napoléon se fut niaisement livré, lorsqu'on vit que, pour cette fois, c'était bien fini, qu'il y avait entre la France et celui qui l'avait perdue, deux mille lieues de mer, on ne cacha plus sa joie. Ce fut une explosion universelle.

On donna partout des fêtes pour inaugurer la paix. Sauf les Prussiens, l'armée alliée se piquait de faire beaucoup de dépenses, comme si elle eût voulu se faire pardonner son invasion. Les Anglais, dont la conduite modérée était louée de tous, furent les plus prodigues. Nos marchands, habitués aux temps de l'Empire où on ne les payait qu'en argent, étaient émerveillés de voir tomber cette pluie d'or. Ils conçurent pour les Anglais un préjugé favorable qui dura quelque temps. Les Russes aussi cherchaient à se faire bien venir.

Alexandre était arrivé, en 1814, beau de bienveillance, avec le pieux désir de se montrer digne d'une si grande victoire; maintenant il rêvait d'être l'arbitre pacifique entre les nations, et de fonder la *paix éternelle!* la sainte alliance des peuples, pour mettre fin aux horreurs de la guerre.

La chute de Napoléon, qui affranchissait l'Europe, paraissait marquée d'une volonté d'en haut, un jugement exprès de Dieu. Beaucoup d'esprits, nullement mystiques, étaient disposés à se rallier à cette idée désintéressée dans son principe et vraiment magnanime.

Les violences du parti royaliste firent bientôt évanouir ce beau rêve. Une minorité insolente et folle, se sentant sous la protection étrangère, insultait la France encore liée par sa défaite, se jouait parmi les étincelles qui pouvaient, d'un moment à l'autre, allumer un grand incendie. Le trait durable de ce temps, par lequel il est resté dans ma mémoire, c'est le contraste bizarre entre ce qui se passait en province, et ce que nous entendions dire autour de nous, de la douceur des Bourbons. On massacrait dans le Midi; à Paris on ne parlait que de la clémence d'Henri IV et du panache blanc. Les orgues assourdissaient les oreilles de l'air du *Vert-Galant*, et les théâtres jouaient tous les soirs la pièce de Collé où le bon roi soupe chez le meunier.

II

LA MAISON DE SANTÉ DU DOCTEUR DUCHEMIN

(1815)

Les longues absences de mon père. — Ma solitude et mon jeûne. — Je dépéris. — Nous allons demeurer chez le docteur Duchemin. — Physionomie de la maison vue du dehors. — Quels étaient les convives de la table d'hôte. — La politique absorbait les esprits. — L'*Occupation*. — Une anecdote. — Second regard : intérieur de la maison. — Les fous. — Caractère spécial de la folie. — Les demis-fous ; le salon. — A quoi tenait la vogue du docteur. — Ses dévotes. — Il avait été prêtre. — Sa maison n'en était pas mieux gardée. — La cour des folles. — Thérèse et Mme Rigaud. — Danger de la musique de chambre. — Je fais, à dix-huit ans, le plan d'un livre en faveur des femmes.

A la fin de cette même année 1815, il se fit dans ma destinée un grand changement. Les deux maisons de santé qu'avait fondées le docteur, l'une au centre de Paris, rue de la Monnaie, pour les accouchements, l'autre, rue de Buffon, — celle-ci affectée, en partie, au traitement des maladies mentales, — avaient si bien prospéré qu'il jugea utile de s'attacher tout à fait mon père pour surveiller le matériel de son établissement, le représenter pendant ses fréquentes absences, et prendre

même, au besoin, quelque autorité sur les malades.

Dès lors, mon existence, déjà si solitaire, fut celle d'un orphelin. Mon père partait de bonne heure, rentrait tard, et sans aucune régularité. M. Duchemin ne lui rendait sa liberté qu'après l'avoir longuement questionné sur les événements de la journée, les visites reçues rue de Buffon pendant qu'il était rue de la Monnaie, et sur mille autres détails. S'il était lui-même dans ses jours d'expansion, il lui contait, à son tour, ses propres affaires, sans s'inquiéter de l'heure.

Mon impatience était d'autant plus grande, que nous perdions, à ces retards, notre promenade quotidienne le long des quais, pour laquelle j'aurais donné tous les festins du monde. J'allais à chaque instant regarder dans la rue, par la fênetre, mais toujours inutilement : il ne revenait pas...

Enfin, j'entendais un pas rapide résonner dans l'escalier; je me précipitais, je coupais court à toutes les excuses que ce bon père avait toujours toutes prêtes pour m'apaiser. D'un mot cassant et bref que je regrette aujourd'hui, je lui fermais la bouche : « Abrégeons. » Et c'était, en effet, ce que nous faisions. En pareil cas, une rôtie de pain dans un peu de vin chaud sucré faisait tous les frais de notre souper. Je n'en étais pas plus à plaindre; cela me semblait délicieux.

Et pourtant, ce régime d'anachorète, trop souvent répété, ne fut pas longtemps à m'affaiblir. C'est à cette époque que je ressentis, pour la première fois, les atteintes des violents maux de tête qui ont été pendant quinze ans une si grande entrave à mes travaux.

Mon père dont le pénétrant regard valait celui d'une mère, m'ayant un matin bien envisagé en face, dans le grand jour, s'aperçut de mon dépérissement. Aussitôt, sans hésiter et sans m'en rien dire, il prit un parti décisif, celui de nous mettre tous deux en pension chez le docteur Duchemin. Ses faibles appointements devaient y passer tout entiers; il n'y regarda pas. Je l'entends encore dire, pendant que nous faisions notre trop facile déménagement : « Pour le reste, Dieu y pourvoira. »

Les trois années consécutives que j'ai passées dans cette maison, de la fin de 1815 à 1818, ont trop compté dans ma vie pour que je ne m'y arrête pas un peu longuement. En y entrant, je ne sentis que la douceur d'une existence devenue facile et régulière, ce qui nous avait tou-

jours manqué dans notre existence errante et dépourvue.

Notre appartement personnel donnait d'un côté sur la rue de Buffon, et par conséquent sur le Jardin des Plantes. Bien que les arbres fussent déjà presque tous dépouillés, je ne pouvais en détacher mes yeux. Je m'imaginais toujours que les branches rougissantes des tilleuls s'apprêtaient à donner de nouvelles feuilles. Ce qui, dans ce premier hiver, me combla surtout de joie, ce fut de recevoir la visite du soleil. J'avais été si durement privé des fêtes de la lumière !... Ceux qui ont passé leur vie dans le froid crépuscule des rues étroites du vieux Paris, comprendront les délices que j'éprouvais à le voir tourner vers nous comme un ami, à plonger ses longs rayons obliques jusqu'au fond de notre chambre. Que de fois la tentation m'est venue de joindre les mains et de le saluer dévotement comme un dieu !

Voilà mes premières impressions. Absorbé par mes devoirs d'écolier; allant aux bibliothèques dans l'intervalle des heures de la classe, je ne sus

rien, d'abord, des tristesses profondes que recélait une maison où chaque jour venaient échouer tant de naufragés. Je ne voyais guère que quelques internes relativement valides, et seulement à la table d'hôte à laquelle je prenais part, le soir, avec mon père. Singulière réunion! J'ai gardé le nom des convives, et je pourrais reconstituer la table, telle que je la vois encore, en 1816, mêlée de gens des deux sexes, de tout âge, de toute profession, car elle comptait aussi des pensionnaires qui venaient du dehors. Ils étaient nombreux.

L'hiver de 1815-1816 fut marqué par un abaissement prodigieux de température. Il gela plusieurs nuits à vingt degrés. Puis, au printemps, vinrent des pluies torrentielles. Les blés, amollis par l'humidité, se couchèrent et pourrirent sur place. Les fruits, cette précieuse ressource du pauvre, — dans l'été qui suivit, — manquèrent complètement. Et, pour achever sa ruine, la France subissait encore l'*Occupation*, l'étranger. On pouvait craindre la famine. Les vivres, déjà très chers, devinrent hors de prix.

Dans ces circonstances difficiles et exceptionnelles, la plupart des hôtes, du dehors, trouvaient, sans nul doute, plus commode et plus économique, de ne pas tenir un ménage. Rien de plus curieux, je l'ai dit, que leur diversité. Il fallait être

au lendemain des grandes commotions politiques et sociales, pour voir ainsi réunies, volontairement, des personnes si peu faites pour se rencontrer.

Les deux places d'honneur, au milieu de la table, avaient été réservées à l'Église et à l'Armée. D'un côté, le général Dorval, grand parleur, jasant haut avec sa voisine de droite, une ex-nonne défroquée, fort gaie et vive à la réplique ; — de l'autre côté, lui faisant face, l'abbé de Rouhault, mal déguisé en civil, fort grand seigneur d'allures, mais si laid ! d'une laideur de satyre. Ancien abbé de cour, il continuait, par habitude, son galant badinage près de deux vieilles marquises, un peu faibles de tête, dont il était le dieu.

A l'un des bouts du couvert, celui que nous avions choisi, s'étaient groupés, tout naturellement, les hôtes sérieux de la maison : des fonctionnaires non mariés, des savants, des professeurs du Jardin, entre autres les MM. Thouin et Brémontier, l'illustre créateur des Pinadas. J'avais l'honneur d'être assis près de lui.

La conversation roulait, le plus souvent, sur la politique. Il était rare qu'à la fin, la passion ne s'en mêlât. On parlait beaucoup de l'*Occupation*, de la pénible nécessité où l'on était d'admettre chez soi, et parfois même à sa table, l'étranger, l'ennemi. On tolérait les Anglais et les Russes décents

et discrets; en revanche, on haïssait les Prussiens pour leur arrogance. Je croirais volontiers que plusieurs pensionnaires du docteur n'avaient fermé leur porte que pour s'éviter de les recevoir. J'ai conservé bon nombre d'anecdotes que j'écrirai peut-être un jour. L'une d'elles, faillit coûter la vie à l'un de mes meilleurs camarades. Son père avait reçu l'ordre de loger chez lui, dans un appartement — déjà trop étroit pour y tenir sa famille, — un hussard prussien. Le soir même de son entrée, la domestique ayant tardé de quelques secondes à lui ouvrir la porte, il tira si violemment sur le cordon de la sonnette qu'il l'arracha. Le lendemain, il exigea que le salon lui fût laissé à ses heures pour y recevoir ses amis. Ils se faisaient, tous, un malin plaisir de se coucher sur l'ottomane et d'en labourer l'étoffe avec leurs éperons. Mon ami avait une sœur aussi agréable que modeste. Voilà mon homme qui s'avise de la dévisager et de lui parler familièrement. M. N..., vieillard de soixante ans, sans dire un mot, se lève, prend un poignard et le plante au milieu de la table. L'avertissement fut compris. Mais le hussard s'y prit d'une autre manière pour continuer à blesser ses hôtes. Il affecta d'entrer dans la salle à manger à l'heure des repas et de la traverser sans saluer. D'abord on feignit de n'y prendre

garde. Mais, un matin, mon jeune ami, emporté par le bouillonnement du sang et de la colère, s'élance, et, d'un vigoureux coup de poing, enfonce le bonnet à poil du mal appris jusqu'au menton, en lui criant : « Apprends de moi à respecter les vaincus. »

Il fallut que le général Dorval intervînt et fît valoir les droits de la famille outragée. Sans sa courageuse insistance, N... passait devant un conseil de guerre qui l'eût certainement condamné.

Je reviens à la maison du docteur. Ainsi entrevue du dehors, elle ne donnait aucune idée des misères morales de son intérieur. Les âmes y étaient encore plus malades que les corps. Jamais il n'y eut tant de maladies mentales qu'après l'orage de la Révolution et les razzias de l'Empire. La vie nerveuse semblait atteinte dans ses sources mêmes.

Le Jardin des Plantes n'était pas en 1815, comme aujourd'hui, tout entouré de maisons. Il y avait autour beaucoup de terrains vagues où l'air circulait librement, où tout ce qui avait envie

de pousser, herbes et hautes plantes, s'en donnait tout à son aise. On se serait cru à la campagne. Le lieu était donc bien choisi pour l'établissement d'une maison d'aliénés.

Les dangereux et ceux qui passaient pour incurables étaient tenus à distance, dans des bâtiments spéciaux. On pouvait les voir se promener, hommes et femmes, dans deux cours distinctes entourées de hauts murs, sous la vue de leurs gardiens. Mélancoliques ou bruyants, ils allaient presque toujours solitaires. La folie a cela de particulier qu'elle semble transposer le sentiment de la vie de relation, la fixer au dedans, sur l'idée ou sur l'image dont le cerveau est resté frappé. Les fous, je l'ai constaté bien des fois rue de Buffon, et plus tard à Heidelberg, — où je les voyais aller en promenade des fenêtres de mon hôtel, — les fous, dis-je, dialoguent indéfiniment avec leur vision intérieure; ils ne se parlent presque jamais entre eux. Les demi-fous inoffensifs, les maniaques et ceux aussi qu'on appelait les toqués étaient laissés libres d'errer dans la maison et dans un jardin spacieux. Le soir, on leur permettait le salon, où ils servaient d'amusement aux désœuvrés, leur tenaient lieu de spectacle. On les entourait, on les faisait jaser; on excitait les femmes, encore jeunes, à chanter des chansons fort libres.

La galerie riait bruyamment. Je fus plusieurs fois, bien malgré moi, témoin de ces scènes choquantes. Il y aurait eu plutôt de quoi pleurer. Tout cœur honnête eût voulu retenir sur les lèvres de telle de ces pauvres *innocentes* le mot risqué qui la livrait d'avance, et souvent au plus indigne.

La vogue du docteur tenait moins à sa science qu'à son ancien caractère. Avant la Révolution il avait été prêtre. En 93, soit terreur, soit que chez lui la vocation ne fût guère tenace, il avait quitté la soutane et le diocèse, il était venu à Paris étudier la médecine.

J'augure qu'il avait dû être prêtre à Laon et que les fonctions de maître de chapelle, à la cathédrale, qu'y remplissait mon grand-père, les avaient tout naturellement liés. J'ai entendu dire à mon père que M. Duchemin, au moment de son arrivée à Paris, où sans doute il ne connaissait personne, était venu à lui, et qu'il avait été assez heureux pour lui rendre quelques services. Le docteur, on le voit, ne les avait pas oubliés.

Son apostasie, loin de lui nuire, semblait le

servir. Lorsqu'on en parlait, sous le manteau de la cheminée, ses dévotes ne manquaient pas de prendre sa défense. Je les entends encore s'exclamer d'un ton aigre de vieilles filles : « Nous en aurions fait autant, à sa place, puisqu'on n'avait pas d'autre moyen de sauver son cou. » A ses débuts, les plus influentes avaient dû s'employer pour lui avec ce zèle ardent qu'ont toujours les femmes lorsqu'il s'agit de leur directeur. La clientèle lui était venue, et fort nombreuse. Sa discrétion rassurait les familles. Elles voyaient toujours caché, sous l'habit du médecin, l'homme de Dieu, le gardien des âmes. On s'en remettait volontiers à sa sagesse du traitement des personnes chères qu'on eût craint d'enfermer dans une maison exclusivement habitée par des aliénés. Le docteur, en homme habile, avait repris la parole onctueuse de son ancien ministère. D'un naturel, d'ailleurs, fort réservé, il parlait peu et bas, comme au temps où il confessait et dirigeait ses ouailles. Le matin, dans sa robe de chambre brune, il était prêtre de la tête aux pieds.

Sa maison, comme on le voit, n'en était pas mieux gardée. Les malades qui auraient eu le plus de droit à sa vigilance, — je parle des folles que leur triste état d'esprit laissait sans défense, — étaient abandonnées, même la nuit, — à la garde

des hommes. Pour celles qui avaient conservé quelques éclairs de raison, ce régime brutal et contre nature, était bien fait pour aggraver le mal et enfoncer, à jamais, ces infortunées dans leur folie.

J'ai gardé de cet enfer deux visions sombres qui n'ont jamais pu s'effacer de mon esprit. Elles ont plus fait pour me garder de l'inconduite que les traités de morale les plus sévères.

A côté de la grande chambre dans laquelle je dormais avec mon père, il y en avait une autre toute petite où je me réfugiais quand il avait à s'entretenir avec les malades ou les employés de la maison. La fenêtre de cette chambre s'ouvrait sur une cour plantée de quelques arbres. C'était là qu'on promenait les folles. Un jour que j'y étais au travail, j'entendis Vincent, un de leurs gardiens, dire sur le ton du commandement : « Venez ici, Thérèse, que je vous rase. »

Je m'approchai de la fenêtre et je vis sortir de son cabanon une belle fille, d'environ vingt-cinq ans, qui n'avait pour tout vêtement que ses longs cheveux noirs. Elle s'avançait avec la timidité

craintive d'un pauvre animal que menace un châtiment. Lorsqu'elle fut à portée, Vincent, en trois coups de ses grands ciseaux, l'exécuta. Quand la pauvre idiote sentit sa lourde chevelure tomber le long de son corps comme un manteau qui glisse et vous abandonne, lorsqu'elle se vit exposée toute nue sous la vive lumière du jour, l'instinct de la femme se réveilla; elle bondit, se réfugia à l'un des angles de la cour en jetant un cri de bête fauve. Vincent, avec une douceur ferme, cherchait à la calmer : « Allons, Thérèse, rentrez chez vous; je vous rendrai vos habits si vous voulez être propre. » Avec des ménagements dont je lui savais gré, il la poussait vers son cabanon. Et pourtant, je restai indigné. C'était la première fois qu'un corps vivant de femme m'apparaissait dans un état de complète nudité : eh bien ! je ne sentis s'éveiller en moi aucune curiosité indiscrète; j'étais trop pris pour la compassion. Comment une pareille exécution était-elle laissée aux soins d'un homme, fût-il même respectueux?

Le soir, j'en parlai à mon père dans une grande émotion. Il me dit qu'une femme ne serait ni crainte ni obéie.

La folie de Thérèse était la conséquence d'une faute. Séduite à seize ans et rendue mère; lâchement abandonnée en plein amour, en pleine

confiance, sa raison n'avait pu résister. D'abord folle furieuse, elle était tombée, par degré, à cet état d'inconscience qui n'avait presque plus rien d'humain. « C'est l'éternelle histoire, ajouta mon père, en finissant son triste récit, — les unes en meurent de douleur, d'autres en perdent l'esprit, et je ne sais, vraiment, lequel est pire. »

Mon père avait raison. Les plus à plaindre sont celles qui survivent. Le sort d'une autre folle, de la belle et tragique Mme Rigaud, que l'on tenait sous clef depuis dix ans, en était un saisissant exemple. Vive, fière, élégante, d'une figure noble et sévère qui exprimait une âme pure, pour son malheur elle chantait d'une belle voix passionnée, troublante, qui mordait au cœur. On voulait toujours l'entendre. Un duo lui tourna la tête; elle succomba à l'ivresse de son art plus qu'à la passion. Elle aimait son mari. Sur-le-champ elle alla se jeter à ses pieds, lui tout avouer. Elle exigeait de lui un châtiment, sinon elle allait se tuer. Lui, très bon, sentant bien qu'elle avait cédé à une surprise, ne voulait que pardonner. Dans ce cruel débat, elle se remit à chanter, elle était folle!... Il désirait la garder près de lui, la soigner lui-même, la guérir. Les médecins ayant jugé son mal incurable, il fallut bien leur céder, la jeter dans ce gouffre de douleur,

— une maison d'aliénés, — d'où l'on ne sort guère.

Il venait presque tous les jours la voir; il lui jurait avec des larmes qu'elle avait assez expié, qu'elle était pure, innocente désormais. Hélas ! elle ne l'entendait ni ne le comprenait plus... Un seul souvenir du passé hantait son esprit. On l'entendait la nuit, dans sa folie bruyante, chanter, sans trêve, le fatal duo qui l'avait livrée. Je l'entrevoyais parfois, à travers les barreaux de sa fenêtre, c'était un spectre de maigreur, mais encore si troublante ! On ne fit cesser ce délire qu'en l'exterminant. On peut dire qu'elle sortit morte de sa cellule; elle ne tarda pas effectivement à mourir.

La musique de chambre, surtout les duos d'amour, ne devraient jamais être permis qu'entre époux. Je mets ici à part les artistes dont le chant est la profession. Mais laisser s'engager entre deux âmes qui ne peuvent s'appartenir, que le devoir sépare, ce dialogue passionné où elles se diront librement tout ce que l'honnêteté leur eût

interdit d'exprimer dans le langage ordinaire, à coup sûr moins capiteux ou moins énervant, c'est les mener comme par la main à une chute infaillible.

La tentation est une mauvaise fée. Elle a des secrets pour troubler les plus froids et faire perdre la tête aux plus sages. C'est aux femmes, — elles ont plus ou moins le sentiment de leur faiblesse, — à se garder de ces séductions dangereuses, puisque les hommes sont assez lâches pour abuser d'une ivresse passagère et ne tenir ensuite aucun compte du chagrin, souvent mortel, qu'en ressentira un cœur honnête. Toutes les lois étant faites par le plus fort, à son profit, et rien ne protégeant le faible, il faut donc qu'il se défende lui-même, ne donne aucune prise.

Toute mère, pour arrêter sa fille, sans trop l'instruire, devrait l'avertir que l'orage de la passion réveille chez l'homme les instincts féroces; que le meilleur est capable de tout immoler à un désir sauvage : je dis le meilleur. Pour l'autre, tout en adorant ce soir, il sait très bien que demain il reniera.

Ce que je sens, aujourd'hui, de pitié profonde pour les victimes de nos légèretés cruelles, n'est pas, comme on pourrait le croire, le fruit amer des années, d'une longue expérience. Encore tout

novice, j'ai ressenti les premières atteintes de cette compassion pour celles que le souvenir de nos fiancées, de nos sœurs, de nos mères devrait nous rendre à la fois respectables et sacrées. Je retrouvais, naguère, dans mes vieux papiers de jeunesse, le plan d'un livre que j'ai fait à dix-huit ans, entre deux devoirs d'écolier, pour réclamer, en faveur des femmes, quelques lois plus justes et plus humaines.

III

MA MARRAINE

Quels étaient pour moi les dangers de la maison. — Les jeunes filles peu réservées. — Que fera le jeune homme solitaire ? — Les salons. — Les bals publics. — C'est à la mère de garder son fils. — Comment elle est puissante. — Que fèra l'orphelin sans mère ? — Du rôle de la veuve dans la société. — Ce qu'était Mme Hortense. — Mort de sa fille. — Douleur de la mère. — Mon père m'offre à son adoption.—Nos deuils communs. — Ce qui attachait à sa personne. — Son élévation morale. — Elle voit venir pour moi le péril. — Ce que je lui ai dû. — Note : analogie de situation avec M. de Lamartine.

Sans une sage providence pour m'assister dans mes heures de trouble et de défaillance, l'air de cette maison, au total, n'eût rien valu pour moi. Si les plaisirs du salon, — je puis le dire à mon honneur, — au lieu de m'attirer, m'éloignaient, ailleurs, je rencontrais des dangers réels. On a vu que la position de mon père l'obligeait à entretenir des relations quotidiennes avec le personnel de la maison et les malades. Il recevait aussi, en l'absence du docteur, les étrangers qui venaient demander des renseignements. Bon gré, mal gré.

j'avais fini par me trouver en contact avec un monde d'une moralité douteuse. L'usage était de vivre les uns chez les autres pour tuer l'ennui. Les jeunes filles de la maison et celles qui venaient du dehors en visite, mal gardées par leur mère, erraient dans les corridors sombres, au hasard des aventures. La plupart, fort peu réservées, sous différents prétextes frappaient à la porte de notre chambre. Souvent j'y étais seul au travail. Le savaient-elles? Sans être plus sot qu'un autre, j'étais encore trop ignorant des manèges féminins pour le supposer, et trop sauvage pour oser regarder en face ces friponnes et les comprendre. Fort gauchement, de ma place, et non sans rougir, je répondais que mon père était sorti. La porte se refermait et j'entendais derrière, pendant quelques instants, leurs rires étouffés. Alors, je me sentais devenir pâle; tout mon sang refluait au cœur et m'étouffait. Un sentiment de honte mêlé de colère m'envahissait tout entier. Mon amour-propre souffrait cruellement. De plus sages que moi auraient perdu toute prudence. Pourtant je résistai.

Mais je demande à ceux qui se souviennent, aujourd'hui, de ces moments difficiles, ce que fera le jeune homme pour éluder, gagner du temps, si, à ses premiers rêves, les jeunes filles malignes et rieuses lui font peur? retournera-t-il à son

isolement? Ce serait presque toujours sa perte, non par la mort, mais, ce qui est pis, par la dessiccation.

De là vient, je l'ai souvent constaté, l'innombrable fruit sec qui est le malheur de notre pays.

Quel sera le remède à ce desséchement solitaire? Le trouvera-t-il dans les salons? Ils lui feraient perdre trop d'heures à un âge où il doit en être avare. D'ailleurs, ce serait trop tôt. Les salons, si tant est qu'il en existe encore (1858), n'exercent leur bonne influence, celle de l'affinement, qu'à une autre époque de la vie.

Le remède sera-t-il, alors, dans la complète liberté que la plupart des parents laissent à leurs fils, sous prétexte de les rendre de bonne heure indépendants et propres à se suffire? C'est le système anglais, bon chez nos voisins qui envoient très jeunes leurs enfants, filles et garçons, indistinctement, à tous les coins du monde.

Chez nous qui remuons sur place, cette liberté absolue laissée à l'adolescent est des plus dangereuses. Si, à dix-sept, dix-huit ans, le père, soit pruderie, soit pour un motif moins avouable, le livre, sans surveillance, à tous les hasards des plaisirs faciles; s'il le laisse s'instruire dans les bals publics, s'attarder aux soupers où l'on prend une tout autre ivresse que celle du véritable amour,

je crains fort que le premier mot qui lui donnera la science ne soit pour son âme une flétrissure.

Où donc trouver le remède qui toujours se dérobe? Je vais donner le meilleur. Tout fils devrait être préservé, surtout par sa mère. Que faut-il pour cela? Moins que vous ne pensez, madame. Une tendresse éclairée, vigilante et ces mille ingéniosités si familières à votre cœur féminin. Elles vont suffire pour créer autour de votre enfant une foule d'alibis salutaires. Les femmes, par le fait même de leur pureté, sont, bien plus que les hommes, les gardiennes-nées de leur fils. A celles qui se récuseraient, se déclarant incompétentes, je dirai seulement ceci : « Que faisiez-vous au temps passé, dans votre grande préoccupation de garder pour vous seule l'ami que vous aviez su vous attacher? Doutiez-vous alors de votre pouvoir?... Nullement ; vous le sentiez irrésistible. D'où le tiriez-vous? D'une source qui n'a point tari : des dons multiples que la nature, en mère partiale, vous a prodigués; de ce bon cœur charmant, qui attire, retient, enlace si étroitement, que, vivrions-nous mille ans encore, nous en conserverions, toujours sensible, la douce et magnétique chaleur.

Voilà ce que fut votre puissance, ô reines. Elle est restée tout entière dans votre vie réservée.

Eh bien ! je vous demande de vous en servir encore pour aider votre fils. Reportez sur lui, un peu de cette chaude aimantation; qu'elle le charme, et, doucement, le fascine. Le miracle, dès lors, s'opérera. Vous serez assurée de le garder encore longtemps. L'amour filial, quand il est fort, crée au jeune homme, dans une certaine mesure, le meilleur alibi; il le rend moins curieux de l'amour physique.

Le vide seul, fait l'inquiétude du cœur et des sens. Ces heures, ces soirées que je voudrais voir se prolonger quelques années encore au profit de la famille, qui sait, si elles ne changeront pas, pour votre fils, tout l'avenir? Sans doute, il pourra être entraîné, par la suite, vers les plaisirs qui abaissent le niveau de l'âme; mais il s'en détournera d'autant plus vite, que la pure atmosphère où il aura vécu et respiré à l'aise près de vous, ne ressemble en rien à celle de ces basses régions. S'y attardât-il même, il ne sera pas moins sauvé, si vous avez obtenu qu'il y aille tard, quand l'homme est déjà formé (1).

(1) Je trouve une autre note, sans date, mais très intéressante en ce qu'elle donne, à un autre point de vue, « le moyen véritable de gagner du temps. »

« C'est, pour l'*adolescent*, une gymnastique bien calculée, non ennuyeuse, comme celle d'aujourd'hui. C'est le mélange de la culture agricole aux études sédentaires; — c'est l'éducation

Que la mère veuille seulement, la chose se fera d'elle-même. Il suffit qu'elle ait su s'attacher de bonne heure son enfant, lui rendre le foyer agréable, lui en faire un idéal, et le pli sera pris. Il aura beau s'éloigner dans ses heures de vertige, toujours il y reviendra avec bonheur.

Pour celui que le sort a frappé, pour l'orphelin de mère, comme je l'étais, le remède pourra se rencontrer dans la société d'une femme prudente, mais restée jeune par le cœur et les habitudes. Une maternité pesante ou morose ne conviendrait pas à ce rôle. La veuve, sans enfants, ce qui n'est pas rare, garde le besoin d'un aliment maternel; elle aime surtout à se dévouer. J'en ai vu adopter avec joie l'adolescent orphelin que le hasard mettait sur leur route vers le soir de la vie. Elles l'éclairaient, le conduisaient à merveille,

publique par les *voyages* en grandes bandes, qui étudieraient la France, contrée par contrée.

» C'est enfin, l'entrée hâtive aux carrières *actives*, aux affaires, aux intérêts (comme en Angleterre). Il faut abréger le séjour aux hautes écoles..... souvent des écoles d'oisiveté, de libertinage. »

Tout cela est dit plus excellemment, encore, dans *Nos Fils*, p. 288.

entre l'époque où il venait de perdre le nid maternel et celle où il trouvait sa jeune compagne et lui faisait son propre nid.

En cela, elles répondaient à l'intime pensée de la nature, qui veut que la femme sage, la femme forte, éclairée, expérimentée, placée haut ou par les lumières ou par le rang, l'élégance des manières, la bonne grâce du cœur, soit l'initiatrice du jeune homme à ces premiers pas dans la vie.

Ce qui arrête la femme isolée, dans son bon mouvement, ce qui l'empêche d'accepter cette sorte d'apostolat, c'est qu'elle a peur qu'on se moque d'elle, et que le jeune homme lui-même n'en rie.

Les Français sont si légers !

Pour moi, si j'ai valu quelque chose, je le dois à ce bonheur que j'ai eu, à dix-sept ans, d'avoir été pris en amitié par une femme distinguée, très douce, pleine de sagesse et de raison.

Ce fut dans la maison même du docteur que je rencontrai ce bon génie qui préserva ma jeunesse de toute chute grave. Mme Hortense avait à peu près l'âge de ma mère, que je venais de perdre. Elle tenait la comptabilité, surveillait la portion féminine de la maison, mission délicate qui n'était pas sans lui créer de graves embarras et beaucoup d'ennuis.

Sa situation personnelle était des plus intéressantes. Mariée très jeune à un vieux pharmacien, — le successeur du grand Baumé, qui ne l'avait pas rendue heureuse, — elle s'était vue, de bonne heure, veuve et ruinée, avec la charge de trois enfants qu'il fallait nourrir et élever. Pour suffire à tout, elle s'était mise courageusement au travail, avait appris les chiffres et s'était faite payeur de rentes. M. Duchemin, ayant eu maintes fois l'occasion de la voir appliquée sur ses livres, — en homme avisé, — avait senti son grand mérite et se l'était attachée.

Les commencements de nos relations furent difficiles, pénibles même.

La pauvre femme, en nous voyant arriver, s'imagina que mon père, une fois établi à demeure dans la maison, s'emparerait de toute la confiance du docteur, qu'il suffirait à tout ; en un mot, qu'elle serait, par lui, supplantée. Cette inquiétude chimérique éveilla sa vigilance. Elle observa tous les mouvements de mon père, qui ne pouvait qu'y gagner. Sa prévention eut un effet qu'elle n'attendait pas, celui de nous lier par la suite plus étroitement.

Les amitiés durables ne naissent pas du caprice, d'un engouement subit, irréfléchi, si fréquent chez les Français. On se voit et l'on tombe dans les

bras l'un de l'autre, sans savoir qui l'on est, d'où l'on vient. Puis, quand la connaissance est faite et qu'on aurait toutes sortes de bonnes raisons pour s'aimer, voilà, au contraire, qu'on s'attiédit, qu'on se quitte, on s'éloigne, et bientôt on ne se connaît plus.

Les épreuves communes créent entre les âmes les plus forts liens. Mme Hortense avait été frappée par un malheur terrible. Un matin, on était venu lui dire que sa fille, une artiste charmante, venait d'être trouvée morte dans son lit.

A la première heure d'affollement, il n'y avait eu rien à faire, rien à dire. Un regard, un serrement de main compatissant, sont peut-être, en pareil cas, les plus humaines expressions de la pitié.

Mon père, avec un tact admirable, attendit le moment où il deviendrait possible de tenter davantage pour aider la pauvre âme à se faire, ici-bas, la seule consolation qu'elle pût accepter. Il fallait, pour cela, faire reculer en arrière une image chère, mais à jamais muette, et faire glisser doucement, par degrés, tout près de ce cœur malade, une autre image vivante et parlante, celle d'un autre enfant qui ne demanderait qu'à l'aimer.

L'occasion sembla se refuser d'abord. Mme Hor-

tense ne donnait aucune prise. Toujours repliée sur elle-même et comme morte à la vie de relation, on ne la voyait plus dès que sa tâche quotidienne était achevée. Personne n'était admis dans sa chambre, et jamais elle ne s'arrêtait au salon sans nécessité. Celle qui était partie devant, lui avait ouvert un autre monde vers lequel elle remontait chaque soir, dans la prière et les larmes. Plusieurs mois passèrent ainsi. C'était à désespérer de tout rapprochement, lorsqu'un dimanche, entrant chez mon père pour l'entretenir des affaires de la maison, elle se montra beaucoup moins inacessible, parla, un moment, de choses étrangères au but de sa visite, ce qui ne lui était jamais arrivé. Elle était debout pour sortir, élégante et austère dans ses habits de deuil, pâle sous son voile noir, profondément triste, mais simple et digne dans l'expression de sa douleur. Elle eût troublé les plus indifférents. Mon père l'était jusqu'aux larmes, lorsqu'il me prit vivement à ma table et, me menant devant elle, m'offrit, en quelque sorte, à son adoption par ce mot touchant : « Madame, voici un enfant qui n'a plus de mère... »

Le premier mouvement de cette femme excellente fut tout nature et compassion. Mais elle le réprima aussitôt. Sa réponse brève, implicite-

ment négative, arrachée avec un effort visible, nous révéla plus qu'elle n'eût voulu, peut-être, le fond amer de ses pensées: « Ne cherchez pas, monsieur, une autre protection que la vôtre: les mères sont parfois si impuissantes à garder leur propre enfant. » Sa bouche frémissait, et sa pâleur était devenue sépulcrale. Son regard, porté en avant, semblait fixé sur un objet que le nôtre ne voyait point. C'était l'ombre de sa fille, morte, qui passait devant ses yeux.

Elle avait refusé. Et pourtant, son cœur maternel s'émut, lorsqu'elle me sentit réellement menacé. Un soir que j'étais dans la chambre de mon père seul, assis près de la fenêtre, mon livre fermé sur mes genoux, n'y voyant plus clair pour lire, triste de mon isolement, mais préférant ma solitude et le silence, aux commérages vulgaires du salon, j'entendis la porte s'ouvrir sans bruit, et je la vis venir à moi d'un pas doux et léger qui n'était qu'à elle et qu'on croit, à tort, particulier à la jeunesse. Arrivée près de moi, elle prit ma main et la garda un moment dans la sienne, me

regardant de ce regard profond qu'ont seules les mères, et qui, sans paroles, dit tant de choses. Ce fut tout. Aucun autre témoignage de sa sollicitude. Elle sortit, comme si elle ne fût venue que pour parler à mon père.

N'importe, désormais la glace était rompue entre nous. Encore un peu de temps, et mon refuge dans cette âme compatissante allait être assuré. L'analogie de nos situations, nos deuils communs, malgré la différence de nos âges, nous rapprochaient. Une fois le lien formé, la mort de ma mère, celle de sa fille, — sans qu'elle m'en révélât encore le côté tragique, — devinrent le texte inépuisable d'effusions sincères et tendres. On sait ce roi de Portugal qui aima Inès de Castro, parce qu'elle seule lui parlait de la femme aimée qu'il avait perdue. Sur ces récits et ces portraits que nous nous faisions mutuellement des objets de notre deuil, elle se mit à aimer ma mère, je fus troublé de sa fille, je l'aimai bientôt elle-même.

Était-ce amour, amitié? Ni l'un ni l'autre. Le nom n'est pas encore trouvé pour ce sentiment intermédiaire. A l'amour se mêle moins de tendresse, et l'amitié paisible de l'homme pour la femme naît à un autre âge. C'était quelque chose à part, tout en nuance, d'une douceur infinie. Dans le mouvement confus qui m'entraînait vers elle,

le bonheur de retrouver celle que je pleurais était certainement pour plus de moitié. C'était, ce n'était pas ma mère. J'étais heureux de la fiction et de la réalité. Le mélange des deux sentiments donne au cœur une confiance qu'il ne retrouvera plus jamais, à un degré si parfait, dans aucune affection. L'âge très inégal ne diminue rien; au contraire, il continue l'illusion de maternité. Le jeune homme, qui a trop de choses à dire et qui hésiterait à parler devant sa vraie mère, pour avoir été tant de fois morigéné par elle, châtié même, petit garçon, trouve délicieux de pouvoir se livrer, cacher ses faiblesses dans ce cœur tendre et indulgent. Qu'il aille jusqu'à lui confier ses vains rêves, même les mauvaises tentations qui lui viennent, et j'affirme, sans crainte d'être contredit, que ce jeune homme est sauvé.

Celle que la Providence m'avait donnée était une mère, moins ce que la maternité a de sévère. Ce qui attachait encore à sa personne, c'est qu'elle avait gardé plusieurs des agréments de la jeunesse: la finesse, la grâce des mouvements, la beauté du teint qui, chez les femmes, s'altère si vite. Sa transparence ajoutait à l'impression d'une pureté visible, et la parait, tard dans la vie, d'un charme singulier. C'était une sorte de virginité intérieure.

Pendant les neuf années que nous avons vécu ensemble sous le même toit, de 1815 à 1824, je n'ai jamais surpris chez elle le moindre signe d'afféterie. Sa toilette fut toujours élégante, mais grave et judicieusement calculée. Toute sa crainte était de déplaire. C'était surtout le mobile de ce soin extrême qu'elle prenait de sa personne, ce qui, chez toute femme, quel que soit son âge, est plutôt une vertu.

Je ne lui ai rien dû pour la marche de mes idées. D'un esprit secondaire, d'une culture peu étendue, — comme beaucoup de femmes d'un esprit distingué que j'ai connues depuis, — Mme Hortense avait peu de goût pour les choses abstraites. Elle m'écoutait assez patiemment lorsque je cherchais à la mettre de moitié dans mes pensées et mes admirations, mais elle n'encourageait pas ces épanchements. Pour arriver à son esprit et l'émouvoir, ceci est un trait essentiellement féminin, il fallait d'abord prendre le chemin de son cœur.

Quand je reporte ma pensée à ce temps déjà

éloigné et que je cherche le secret de sa singulière puissance, je la trouve en deux choses surtout : malgré les grands malheurs dont elle avait à accuser la société, elle était restée bienveillante. Son extrême bonté lui faisait craindre d'affliger les autres. N'ayant rien à faire excuser dans son passé, elle couvrait, excusait les faiblesses d'autrui ; elle se montrait soigneuse à faire briller les jeunes femmes, s'intéressait à leur avenir.

Enfin, pour achever de la peindre, elle avait conservé, chose rare dans un cœur brisé, une harmonie d'un grand charme.

Il me fut doux de céder à de telles séductions. Je ne puis dire assez avec quels tendres ménagements j'étais guidé dans les heures troubles où le cœur, seul avec son orage, a si grand besoin de lumière et la trouve si peu en lui et autour de lui.

Une femme sûre, pour garder le jeune homme novice des femmes dangereuses qu'il rencontre sur sa route, quel rare don de Dieu !

Mme Hortense n'avait pas été sans voir de quel côté venait pour moi le péril. Elle redoutait surtout, certaines dames pensionnaires qui n'auraient pas demandé mieux que de me déniaiser. Sans m'inquiéter par de continuels avertissements, elle sut déjouer leurs manèges et me préserver.

Si l'on peut se figurer les profondeurs infinies

de la compassion de Dieu pour ses jeunes créatures chancelantes qu'il veut faire monter dans la vie, c'est peut-être quelque chose qui ressemblerait à cela. Toujours occupée d'affermir l'homme chez l'adolescent, elle me donna, comme abri, toutes les douceurs de l'aile maternelle et une part de son âme. Cette âme qui me nourrit du meilleur de la sienne, que d'années j'en ai vécu ! C'est ce qui m'est resté de plus délicat, de plus fécond des impressions de ma jeunesse. Cela m'a fait pour longtemps ce que j'ai été dans la vie éveillée et dans le rêve. Et toujours quelque chose m'en est resté, comme un signe particulier dont les hommes ne s'expliquant pas la nature s'étonnaient : c'est que j'ai été deux fois fils de la femme (1)

(1) M. de Lamartine fut de même élevé par une femme, la marquise de Raigecourt, qui avait été l'amie de Mme Élisabeth et devait être déjà âgée en 1820. Elle l'initia au monde, à la gloire. Il disait à M. Michelet : « Ma mère m'a commencé, Mme de Raigecourt m'a achevé. » (Voir le *Cours familier de littérature*, entretien X, p. 266, où il est parlé de cette éducation féminine.) Il y a, en effet, peu d'hommes supérieurs qui n'en puissent dire autant. Nos plus grands génies ont procédé de la femme, de leur mère ou de leur institutrice.

(Mme J. M.)

IV

EN RHÉTORIQUE

(1816)

Où en était la France quand j'entrai en rhétorique. — Quelle était la manie de Bonaparte. — Comment il entendait que l'histoire fût enseignée. — L'Université ne se releva qu'en 1818. — Encouragement pour l'écolier. — M. Villemain; sa méthode. — Le discours qui me valut ses vives sympathies. — La distribution des prix au palais de l'Institut. — Triomphe. — La première couronne est donnée par le duc de Richelieu. — Note : ce que la France doit à ses services.

Très doucement enveloppé par cette tendresse maternelle, je me sentais plus ferme sur le terrain des idées. Comme je l'ai dit, j'y étais seul, mais j'avais pour me soutenir, m'encourager, exciter en moi une grande volonté, le souffle vivifiant qui passait en ce moment sur la France.

Malgré les tentatives violentes de la réaction, on sentait, en bien des choses, que l'élan du siècle était donné. Il allait vers le progrès d'une manière si impétueuse, que ceux mêmes qui défendaient violemment le passé (au journal le *Conservateur*

et ailleurs) (1) étaient obligés, pour se faire lire, de revêtir les formes nouvelles, parfois aventurées, mais sous lesquelles la raison semblait prendre un cours irrésistible.

J'entrai en rhétorique, ayant en moi quelque chose de ce mouvement. Jamais je ne m'étais senti plus actif. C'était ma dernière année de collège qui devait, en bien des sens, décider de mon avenir.

Peu d'élèves, de mon temps, faisaient leur philosophie. Elle était fort délaissée. Ce ne fut qu'en 1818, sous Royer-Collard, qu'elle reprit faveur.

Napoléon, dans sa manie de toucher à tout, même aux questions qu'il comprenait le moins, par exemple celle de l'instruction publique, avait ordonné qu'on lui organisât une *Université impériale*. Il entendait instituer une sorte de pouvoir spirituel et presque de sacerdoce. Il chargea de cette création un homme voué à l'ancien régime, un mondain : Fontanes; puis il l'en fit chef, avec le titre antique et vénérable de *grand maître*.

En réalité, sous le règlement presque militaire qui lui était imposé, l'Université subissait une étonnante éclipse. Pour plaire au vrai grand maître,

(1) Le *Conservateur* était rédigé par Bonald, Chateaubriand, Lamennais.

— à l'empereur, — qui haïssait ce qu'il appelait « les idéologues » ; la philosophie, comme on l'a vu, était fort discréditée, sinon interdite. Lorsqu'en 1810, on la jugea digne des récompenses, et qu'elle vint humblement se faire couronner après le thème latin et la première année de grammaire, elle n'en fut que plus humiliée.

Mais ce n'est pas seulement du côté de la philosophie que l'Université voyait se borner son horizon ; il en fut de même pour l'histoire. En 1805, au moment du triomphe d'Austerlitz, où l'empereur se sentit devenir dieu, il la laissa couronner au concours général. Puis, en 1807, après la sanglante bataille d'Eylau, qui faillit être pour lui un désastre, il la supprima.

Dès lors, on n'enseigna guère plus d'autre histoire que celle de son règne, et, pour ainsi dire, à des heures marquées. Lorsqu'il épousa, en 1810, Marie-Louise, il fit enjoindre à tous les professeurs de rhétorique des lycées de Paris de concourir à un prix de latin qui devait célébrer ce grand évènement.

Pour cet exercice d'emphase et de flatterie, — la rhétorique, qu'on appela d'abord « classe de Belles-Lettres », nom qui fait image, — allait à merveille.

L'empereur lui fit accueil, et Fontanes lui donna le sceptre. Celui qui le tenait en main planait

comme un dieu au-dessus des autres professeurs. Cette école de déclamation allait à un homme intempérant en gestes et en paroles, avec des tons faux, criards et souvent vulgaires (1).

Ce ne fut qu'au moment des ordonnances du 15 septembre 1818, que l'Université profita réellement du bénéfice de la chute de Napoléon. A vrai dire, elle n'avait fait, sous l'Empire, aucune résistance à ce qu'elle appela, plus tard, le *système d'oppression*.

Fontanes, en vrai courtisan de tous les pouvoirs, eut beau dire, en 1814, qu'elle en avait gémi; il eut beau protester de son zèle latent, comprimé, mais ardent pour la royauté, rien n'était plus faux. Ou bien, il faudrait croire qu'elle avait fait de l'ancien régime, comme M. Jourdain de la prose, sans le savoir.

L'écolier, plus favorisé, gagna, du premier jour, quelque chose au changement de dynastie.

(1) Ce portrait tracé en deux coups de plume, et si vrai, se retrouve presque identique dans les Mémoires de Mme de Rémusat récemment publiés. Le don de seconde vue qu'avait M. Michelet lui a toujours fait peindre ses personnages avec autant d'exactitude historique, que s'il eût vécu de leur temps et même dans leur société.

(Mme J. M.)

D'abord, il cessa d'être une nullité, un zéro; il redevint un être, une personne. L'absence du registre d'admission révèle le peu d'importance qu'on donnait au passage, — dans les lycées, — d'une génération sacrifiée d'avance. On n'était pas même un *numéro* dans sa classe. A quoi bon ? Au sortir de l'école, la réquisition vous prenait, vous alliez vous ensevelir dans les neiges sous Moscou ou vous faire enterrer vivant dans les boues d'Eylau, de Friedland.

On ne tenait pas même compte, alors, des noms les plus glorieux qui sont l'honneur d'un lycée. Le *Palmarès*, ce livre d'or des élèves, n'existait pas à Charlemagne, ni ailleurs sans doute.

Mais le plus grand encouragement au travail, ce fut d'être sûr de vivre, de voir s'étendre et s'approfondir devant soi l'avenir. Cela seul changeait tout; l'allure n'était plus la même; la pensée, la parole s'émancipaient. En même temps, chose précieuse à un âge où l'on n'est que trop enclin à l'exagération, à l'enflure du style, j'eus ce bonheur d'avoir un maître, en tout, ennemi de l'emphase : M. Villemain (1).

(1) Michelet a fait toutes ses études en quatre ans, sous cinq professeurs. Il entra au lycée, en troisième, avec M. Andrieux, « plein de tact et de douceur, un peu étroit mais fénelonnien. » Il fit sa seconde avec « l'aimable M. Carré, d'un agrément infini ». En rhétorique, il eut trois professeurs : MM. Villemain,

Du premier jour, il me mit aussi en garde contre la maladie du temps, le *néologisme* dont notre pauvre langue subissait les mélanges barbares. Il me conseilla la sobriété, et me fit sentir que les nouveautés nécessaires à la langue si riche de Rabelais, Molière, Voltaire, Diderot, ne pouvaient être introduites qu'avec précaution et en petit nombre, à mesure que les idées nouvelles commandent de nouvelles locutions.

Je vois encore le jour, un froid matin de décembre, où je lui portai ma première composition de français. C'était l'occasion de lui prouver que j'avais tenu compte de ses sages avertissements.

Pendant qu'il lisait nos compositions, j'épiais de ma place le jeu de sa physionomie si mobile,

Létendard et Leclerc. M. Létendard dirigeait la classe de latin et de grec; M. Leclerc était pour le français. Il remplaça, au commencement de l'année 1816, M. Villemain devenu, je crois, maître de conférence à l'École normale. Celui-ci ne fut professeur de Michelet que trois ou quatre mois. Mais ce court moment avait suffi pour attacher fort étroitement le maître à l'élève. M. Leclerc était loin de posséder les qualités brillantes de son prédécesseur. Ce fut pourtant un bon choix. Il ne bornait pas sa tâche à l'art de bien dire et de persuader; il visait un but plus haut, très bien indiqué dans sa *Méthode de composition*, où il conseille, fort sagement, de préférer pour les *exercices :* « les sujets historiques, aux sujets bizarres, imaginaires que traitaient les anciens. »

Il entraîna ainsi, sans le savoir, Michelet vers sa destinée d'historien.

(Mme J. M.).

je cherchais à deviner ce qu'il fallait espérer ou craindre.

Son examen général achevé, il reprit un devoir qu'il avait mis de côté, se leva et, d'une voix émue que j'entends encore : « Messieurs, dit-il, écoutez ceci : « La fortune avait enfin relevé Marius.....» Au premier mot, je m'étais reconnu. Cette composition, c'était la mienne ! Ce maître, d'un esprit si naturellement admiratif, pour ajouter à mon succès, descendit vivement de sa chaire, et vint, avec un mouvement de sensibilité charmante, s'asseoir sur mon banc d'élève, à côté de moi (1).

(1) Voici ce discours :

« *Marius au camp de Cinna.*

» La fortune avait enfin relevé Marius, et la colère des Dieux le renvoyait aux Romains aigri par ses malheurs, et par les victoires de Sylla. Il traversait les villes et les villages nu-pieds, couvert des haillons de la misère, attachant à la terre des regards sombres et menaçants. C'est ainsi qu'il entra dans le camp de Cinna. A son aspect, ceux qui l'avaient appelé tremblèrent.

» Cinna, dit Marius, c'est donc à toi que je devrai ma vengeance ! Tu m'offres les ornements du consulat ; garde tes faisceaux et tes licteurs : Marius proscrit ne peut les accepter. Voilà mes ornements :

» C'est ainsi que les Romains méritent de revoir Marius. Et que de vengeances ne leur dois-je pas ? Ils m'ont chassé indignement de cette Rome que j'avais sauvée. Minturnes a vu Marius fugitif et traîné dans les fers. J'espérais la mort ; je n'étais pas assez humilié : il fallait qu'on me donnât la vie, qu'on fît grâce à Marius !. .

» Mais la fortune s'est enfin réveillée ; je vole à Rome, et j'entraîne sur elle toute l'Italie. Malheur à mes ennemis ! Tu m'as

Le 19 août 1816 fut un jour de grande fête à l'Institut de France.

Une foule brillante se pressait dans la salle des séances publiques. Les livres, les couronnes s'amoncelaient devant les élèves, des quatre lycées royaux, assis au premier rang. C'était la distribution des prix du concours général (1).

Mais pourquoi tant de pompe, car il était visible que tout avait été combiné pour donner à cette solennité le plus grand éclat?

C'est que l'héritier d'un nom illustre, dont la popularité était, en ce moment, immense, devait la présider. Le duc de Richelieu, premier ministre de Louis XVIII, et mommé membre de l'Académie française, par décret, dans cette même année, — 21 mars 1816, — était, en réalité, le vrai roi de France. L'amitié qui le liait à l'empereur Alexandre l'avait déjà rendu assez puissant

rappelé, Cinna : tu n'auras point lieu de t'en repentir. M'en croiras-tu ? Marchons droit à cette ville qui n'est plus que l'asile de nos tyrans. Maîtres de Rome, nous mettrons de notre côté le nom de la république et l'austérité du Sénat. Là, nous ferons la guerre à Sylla en détruisant ses amis ; nous nous vengerons sur eux de ses insolentes victoires. Et s'il revient nous disputer la république, il retrouvera le vainqueur des Cimbres et des Teutons !... » (J. M.)

(1) De 1809 jusqu'à 1821, la distribution des prix du concours général s'est faite à l'Institut de France; avant cette date, 1809, elle se faisait au Panthéon. Consulter le Palmarès de Charlemagne. (Mme J. M.)

pour nous obtenir, — contre les prétentions de la Prusse, — de conserver, l'Alsace, la Lorraine, la Flandre. Par une modération habile, il avait aussi amené ce souverain, ainsi que Wellington, à réduire une première fois le chiffre de l'indemnité de guerre et les années de l'occupation militaire : cinq ans, au lieu de sept.

Comment ne pas honorer et glorifier celui qui nous rendrait la défaite moins amère et nous allégeait le poids de nos malheurs ?

Lorsqu'il apparut dans son prestige, entouré de tous les grands noms de France, la salle entière se leva et salua, en lui, le futur libérateur de la Patrie.

Ce même jour, l'enfant ignoré que nous avons suivi dans sa voie douloureuse, dont nous avons constaté les méritants efforts, arrivait à la gloire.

Ses rivaux, ses vainqueurs des années précédentes, les Théry, les Lorrain, les Ampère, les Jules Bastide, etc., cette fois, restaient à distance; il les devançait tous, et remportait trois prix au concours général : discours latin, version latine, discours français. Par ce discours, resté célèbre, que les jeunes générations ont toutes appris par cœur et se sont répété d'âge en âge, on peut dire que Michelet, à dix-huit ans, entra d'emblée à l'Académie française, et que jamais depuis, aucun

nom d'immortel n'a été proclamé, sous la coupole, devant une assemblée plus auguste.

Lorsqu'il s'offrit, chancelant d'émotion, au duc de Richelieu pour recevoir de lui sa première couronne, l'heureux écolier put prendre sa part des applaudissements qui redoublèrent.

L'impression d'un tel succès, chez un enfant si peu habitué aux faveurs du sort, dut être forte, profonde et durable. On s'attendrait à la trouver longuement racontée dans ses notes. Celui qui avait encore au cœur le cuisant aiguillon des blessures faites à son amour-propre était en droit de parler de sa victoire.

Dans un jour de malheur et d'humiliation, ne s'était-il pas écrié : « Si, jamais, je triomphe, j'écraserai mes ennemis ! »

Le jour du succès arrivé, il en dit à peine un mot et semble, au contraire, avoir voulu laisser planer sur tous ses condisciples, par son silence modeste, l'honneur de cette grande journée (1).

(1) J'ai donc tenu, pour lui, la plume. La scène que je viens de raconter est contenue, en partie, dans les documents universitaires que m'a fournis l'homme éminent que j'ai déjà nommé, M. Drapeyron, professeur au lycée Charlemagne.

En ce qui concerne le duc de Richelieu, je me suis tenue au plus près de la pensée de M. Michelet. A la fin de sa vie, lorsqu'il espérait encore écrire son XIXe *siècle* dans toute son ampleur, il me parlait souvent de lui. Si la mort n'eût pas brisé sa plume, il eût donné certainement une belle page à l'homme d'État qu'il

admirait pour ses grandes qualités et pour le zèle ardent qu'il avait mis à relever la France.

Aujourd'hui qu'on élève de tous côtés des statues pour consacrer les grands noms et les grands souvenirs, il serait bien de ne pas oublier celui qui mit tant de cœur à libérer la France du joug de l'étranger et donna, pour lui-même, l'exemple d'un si noble désintéressement. — On sait qu'il rentra pauvre dans la vie privée et ne voulut point accepter la dotation que lui vota le Parlement. Il refusa, pour ne point ajouter, personnellement, aux charges de la France tellement appauvrie L'Assemblée et le roi n'ayant tenu compte de son refus, il appliqua cette dotation, toute entière, à l'hôpital de Bordeaux. Celui qui eut pour devise : *changer ni craindre ne daigne*, était bien de notre race, un cœur vraiment français. Il le prouva, une seconde fois, en 1818, lorsqu'au congrès d'Aix-la-Chapelle, il employa son influence à obtenir une nouvelle amélioration du traité de paix. Les troupes alliées devaient prolonger l'occupation jusqu'en 1820. Il fut arrêté, grâce à son intervention puissante, qu'elles auraient entièrement évacué le territoire, dès le 11 novembre.

Il y a, dans la vie d'un homme, des heures qui rachètent amplement quelques erreurs passagères. Ces heures s'imposent à la reconnaissance d'un peuple. Paris doit donc élever, sur une de ses places publiques, au nom de la France, une statue au duc de Richelieu, avec ce digne hommage :

A celui qui sauva, en 1815, la Flandre, l'Alsace, la Lorraine, et fut, en 1818, le libérateur du territoire français.

V

MON ROYALISME

Je fus un moment le héros du jour. — Le duc de Richelieu et le comte de Cazes désirent me voir. — M. Villemain me présente.— Etais-je royaliste? — Mon père montait la garde dans la Tour du Temple.—Louis XVI le questionnait sur l'état de Paris. — Il voit toute la famille royale et revient ému de pitié. — Le jour de l'exécution du Roi, il montait la garde au Carrousel. — Je suis touché sans prendre parti.— Note : Le discours français couronné par le duc de Richelieu.

Mon discours français, qui me valut le premier prix au concours général, avait appelé sur moi l'attention. On le lisait, on le commentait. Plusieurs voulaient y voir une allusion au captif de Saint-Hélène. Je n'y avais pas songé. Mais comment arrêter le cours d'une légende (1) ?

Elle me fit un succès bien au delà de mon mé-

(1) Je pense faire plaisir aux lecteurs de ce livre en leur donnant, à la fin du chapitre, le discours qui valut à Michelet son triomphe, et où se révèlent, déjà, plusieurs des qualités maîtresses qu'on retrouvera dix ans plus tard, dans le premier ouvrage historique qu'il a publié : Le *Précis d'histoire moderne.* (1826.) (Mme J. M.)

rite. Je fus un instant le héros du jour. On désira me voir, me faire parler. M. Villemain, plus fier que personne de ma renommée, sur le désir des ministres, MM. de Richelieu et de Cazes, qui m'avaient couronné, se chargea de la présentation.

Ils durent être bien surpris de trouver chez ce jeune prodige si peu de ressources pour la conversation. Je reste moi-même confondu de ma timidité gauche, embarrassée à mon entrée dans le monde. Ces grands personnages ne furent pas moins aimables pour moi, et même trop louangeurs. Le duc de Richelieu, en nous congédiant, fit à M. Villemain une prédiction qui pouvait me donner beaucoup d'orgueil : « Vous verrez, dit-il, en nous reconduisant, que votre élève ira loin. »

Là-dessus, M. Villemain me conseilla d'écrire. Je n'en avais nulle envie, n'ayant rien à dire. Je préférai continuer mes études.

Pour en venir à mon royalisme, on ne peut attribuer cette accusation de mes ennemis, qu'au bienveillant accueil que me firent, à dix-huit ans, les ministres du roi, et dont quelque chose aura

transpiré. On a dit même, que j'avais été un fervent royaliste. Fervent ? non. Mais si les malheurs dont l'Empire avait accablé ma famille l'avaient rendue favorable au retour des Bourbons, ce n'eût été que très légitime. Cela, pourtant, n'arriva pas. Ruinée tant de fois par Napoléon, elle haïssait, en lui, le tyran, l'ennemi-né des libertés de l'esprit et du droit commun; elle vit dans sa chute une délivrance pour le monde, mais sans prendre parti pour le nouveau régime.

Au moment où allait éclater la grande révolution de 1789, mon père menait à Laon une vie douce et facile, sans préoccupations politiques. Mais au premier coup de tocsin, il s'éveilla comme les autres et donna bientôt de l'inquiétude à sa famille. Prudemment, comme on l'a vu, elle le fit partir pour Paris, et s'en remit, pour lui trouver un emploi, à des amitiés puissantes. Grâce à elles, mon père entra comme employé à l'imprimerie des Assignats, place Vendôme. Rien ne calme l'imagination comme un travail régulier. Les règlements étaient fort sévères. Cambon avait mis

là des dogues attentifs à la surveillance; on n'y souffrait pas les désœuvrés. Les sorties de mon père se bornaient à celles qu'exigeait le service de la garde nationale. Le fait même de son entrée dans une imprimerie de l'État l'avait exempté de la conscription. Mais il avait été enrôlé dans la milice qui devait veiller sur Paris, pendant que nos armées allaient à la frontière. Notre domicile était, à cette époque, rue du Temple, ce qui valut à mon père de monter plusieurs fois la garde dans la Tour où Louis XVI et les siens étaient prisonniers. Le roi, volontiers, se laissait voir aux gardes. Mon père le vit deux ou trois fois entouré de la famille royale. A cela, les plus forts ne résistaient guère. Les deux enfants et Mme Élisabeth, si innocente de nos malheurs, inspiraient, même aux plus prévenus, une grande pitié.

Louis XVI, curieux de savoir ce qui se passait dans Paris et quel était le courant de l'opinion, questionnait familièrement les gardes. Il n'ignorait pas que mon père était employé à l'imprimerie des Assignats, d'où ne bougeait le roi du jour, le le ministre Cambon. Tout gravitait autour de lui. Mon père m'a souvent dit qu'il avait vu entrer dans cette imprimerie tous les personnages importants de la Révolution. Il pouvait donc être mieux renseigné que les autres. Et il avait vingt ans, une

grande facilité de parole, assez d'assurance. La personne du roi n'était pas faite pour en imposer. Il avait l'abord simple et familier, ce qui encourageait. Il fit à mon père l'effet d'un bon fermier de la Beauce. C'était précisément cette bonhomie qui désarmait, le faisait prendre en compassion. A un certain degré, il semblait irresponsable.

Que mon père, déjà profondément humain, soit plus d'une fois sorti de la Tour le cœur ému, troublé même, cela est certain; mais la vérité m'oblige à dire que c'était l'homme, le père de famille qu'il plaignait. Jamais il ne m'a parlé autrement de ce souvenir.

Le jour de l'exécution, toute la garde nationale avait été convoquée, afin d'aider l'armée à tenir à distance la foule qu'on s'attendait à voir venir et qui ne vint pas. Mon père était parti dès le point du jour. Il se trouva des premiers sur la place du Carrousel. Il avait beaucoup vu, beaucoup entendu; il m'a donné bien des détails précis sur l'événement, ce qui m'a permis d'en parler comme si j'y avais assisté moi-même.

La première fois que mon père m'en fit le récit, je m'enflammai et résolus d'écrire en vers une oraison funèbre, dans la grande manière de Bossuet. Mais je n'ai jamais trouvé rythme qu'en prose. J'en rimai, à grand peine, seize vers. La

difficulté de saisir la mesure me rebuta. Je remis la chose à plus tard. L'occasion ne revint pas, et bientôt, je n'y pensai plus.

Voilà tout le royalisme de mes vingt ans. Lorsque arriva la seconde Restauration, loin d'avoir une opinion toute faite, j'étais *neutre*, en ce sens que je n'avais jamais arrêté mon esprit sur le principe même de la royauté. C'était, je crois, l'état le plus sain et le meilleur pour commencer mon éducation politique.

DISCOURS FRANÇAIS

COURONNÉ AU GRAND CONCOURS (1816).

« *Dion exilé de Rome.*

» Rome, sous les consuls, donnait des couronnes à la vertu; elle était libre alors! Rome, esclave sous Domitien, honore les grands hommes par des proscriptions. Accusé, par l'estime publique, de vertu et de génie, Dion fut proscrit : il abandonna sans regret une ville qui n'avait plus que le nom de Rome, et, emportant avec Platon et Démosthène, les consolations de la philosophie et les souvenirs de la liberté, il alla chercher un pays où l'on pût être impunément éloquent et vertueux. Longtemps il promena ses misères parmi les barbares, étonnés de son génie et de l'injustice de sa patrie; enfin il arriva aux bords du Tanaïs où campait une armée romaine; il y fixa sa course

errante, et retrouva dans les camps Rome exilée de ses murs.

» Là, honorant sa misère par une noble patience, il exerçait dans les travaux les plus pénibles ces vertus austères que vante le philosophe et que pratique le sage ; là, il plaignait les malheureux qui, pour ne pas quitter leur palais, flattaient le tyran en attendant la mort.

» Cependant un bruit soudain se répand dans l'armée. On dit que l'empereur n'est plus; on le dit en secret; on tremble de paraître le croire. Mais bientôt des messages certains confirment les murmures de la renommée. Domitien n'était plus; mais Rome, endurcie à l'esclavage, ne s'apercevait pas qu'elle était libre; immobile, elle attendait que l'armée lui donnât un maître.

» L'armée seule fut affligée; les soldats habitués à faire acheter tous les ans leur obéissance, se rappelaient avec douleur cette libéralité qui fait tout pardonner aux tyrans, et ils croyaient regretter Domitien. Le souvenir du passé, l'incertitude de l'avenir, agitent ces âmes guerrières : ils vont partout le camp se communiquer leurs inquiétudes; mais bientôt l'abattement se change en fureur; ils prennent les armes, ils frappent leurs boucliers, ils enlèvent les aigles, ils crient : A Rome! à Rome! Ils tremblent d'avoir été prévenus par une autre armée; ils partent pour vendre leur patrie!...

» Alors un homme couvert de haillons perce la foule étonnée, et, jetant tout à coup ses lambeaux, il s'élance sur l'autel de la patrie qu'on avait élevé au milieu du camp; ses yeux, ses traits, sa taille étaient d'un Dieu; tout se tait. « Je suis Dion, s'écria-t-il; peut être con-
» naissez-vous mes malheurs; j'ai vu le jour en Asie,
» mais mon cœur est romain; je viens parler pour Rome;
» braves guerriers, croyez les paroles d'un homme qu'on
» a proscrit pour n'avoir jamais flatté.

» Vous marchez contre votre patrie, ô Romains! Je ne

» vous reproche pas de vouloir venger votre empereur; je » loue votre reconnaissance. Trop redoutables pour être » opprimés, vous ne l'avez connu que par des bienfaits. » Vous n'avez pas vu le Sénat assiégé, et Rome inondée » de sang; vous n'avez pas vu Carus Métius accuser les » enfants d'avoir pleuré leur père; vous n'avez pas vu » traîner à la mort Sénécion, Justicus et le vertueux Hel- » vidius; vous n'avez pas vu le vainqueur des Bretons, » votre ancien général Agricola expier sa gloire et la vôtre » par une mort prématurée. Romains, les dieux ont eu » pitié de Rome; vous êtes libres : mais les plaies de la » patrie sont sanglantes, et vous allez la replonger dans les » convulsions de la guerre civile et de l'anarchie! L'en- » tendez-vous? C'est elle, c'est elle-même qui de cet autel » vous crie par ma bouche : O mes enfants, pourquoi m'éle- » ver des autels si vous me déchirez le sein?... C'est donc » en vain que j'ai vaincu le monde, si je ne puis reposer » après huit cents ans de guerre! Peuple infatigable de » Mars, laissez respirer ma vieillesse; réunissez-vous sous » un chef pacifique qui ferme le temple de Janus, qui me » fasse oublier Domitien et mes maux, qui ne craigne pas » le mérite et qui encourage la vertu. Alors, puisqu'il vous » faut des combats et de la gloire, vous tournerez contre » les Daces et les Gètes des armes devenues invincibles » par la concorde; vous expierez vos guerres sacrilèges » à force de vaincre les barbares, et vous reculerez jus- » qu'aux bornes du monde les frontières de l'empire éter- » nel!...

» Romains, cet homme que vous demande la patrie, » vous le connaissez. Dans des temps plus heureux, vous » avez admiré sa prudence et sa valeur; maintenant il » cache, dans l'obscurité d'un exil éloigné, des vertus dont » Rome n'est pas digne; il exerce dans les méditations » de la philosophie cette sagesse qui fera le bonheur des » nations, s'il se dévoue à l'empire; lui seul peut encore

» ramener dans Rome la vertu et les dieux. Romains, » vous allez décider du sort de la terre : ce sage digne de » commander à vous et au monde s'appelle Nerva.... »

» Il parlait, et leur fureur tombait peu à peu; vaincus par la force de ses discours, ils déposent leurs armes; on loue la sagesse de Nerva; on raconte les vertus de ses ancêtres; bientôt un cri s'élève, et les rives du Tanaïs répètent le nom de Nerva.

» Ainsi l'éloquence donna au monde Nerva et Trajan. »

J. Michelet.

VI

MES TROIS MOUVEMENTS RELIGIEUX. — MON BAPTÊME

De la part que l'*Imitation, Virgile* et *Rousseau* ont eue à ces trois mouvements. — Je n'ai rien à cacher. — La Grèce fut ma première éducatrice. — A quinze ans ce fut le tour de Virgile. — La nature de son génie le rapproche du christianisme. — Ce qu'il fut pour moi. — Les deux parts à faire dans une éducation. — A dix-huit ans, Rousseau s'empare de mon esprit. — Quelle était ma disposition intérieure quand je lus la *Profession de foi du vicaire savoyard.* — L'esprit critique que j'ai en moi balance mon admiration. — Ce que je n'accordais pas à Rousseau. — Nos disputes. — Comment il corrigeait ses paradoxes. — En le suivant je ne quittais pas mes voies. — Ce que fut mon baptême volontaire. — Note : extrait de baptême trouvé à Saint-Médard. — Il faut tenir compte de l'influence du temps.

L'heure est aussi venue de parler des mouvements religieux qui se firent en moi à la même époque. Ceux-ci, plus réels que mon prétendu royalisme, mais qu'on a systématiquement exagérés, dans le but de me mettre en contradiction avec moi-même et de me nuire. Je n'ai jamais

rien eu à cacher, encore bien moins ce que fut cet entraînement tout solitaire d'un enfant qui écouta, en ceci, les voix du cœur bien plus que celles de la raison. On saura de moi toute la vérité sur les différentes phases de cette évolution intérieure, où la part de Dieu fut plus grande que celle des dogmes. Aussi n'ai-je eu, en aucun temps, à la renier. Il suffit qu'elle soit expliquée et qu'on sache dans quelle limite ce dernier mouvement religieux de ma jeunesse s'est produit.

L'isolement m'ayant fait tout cérébral, il n'était pas besoin d'exciter en moi l'éveil de la pensée ; mais, il était nécessaire qu'un bon guide vînt la diriger. J'avais dix-huit ans en 1816, je touchais à ce moment critique où le jeune homme se demande quelle route il choisira parmi les voies multiples qui s'ouvrent devant lui. Une fois ma vocation trouvée, elle devait être d'autant plus fixe, que j'avais été discipliné de bonne heure, par mes études, et tenu très haut par la société de mes auteurs anciens. L'antiquité et ses langues, ses littératures, son histoire, — chaque fois que

j'allais faiblir,—me refaisaient le cœur haut pour mépriser la mort, dernière, misérable ressource, et dominer la vie par l'action.

La Grèce s'entendait à former les hommes; Rousseau l'a très bien définie : « une éducation. » Sa gloire, en effet, a été d'avoir eu, ponr soutenir sa grandeur, non des individus, mais des sociétés héroïsantes qui faisaient des foules héroïques, en sorte que l'héroïsme devint, tout naturellement, une seconde nature.

Jusqu'à quinze ans, je n'ai guère eu d'autre éducatrice, d'autre culture que la pure antiquité. Mais, si la Grèce tendit, en moi, le nerf de la volonté et me fit fort dans l'adversité, par certains côtés, elle me sécha. La dureté des lois de Sparte qui tue l'enfant débile, fait la femme *homme* par les plus rudes travaux, ce terrible idéal grec m'alla moins, lorsque ma vraie nature, faite de compassion pour les faibles, s'émut en moi et que je sentis peser davantage sur la France le poids des malheurs du temps.

C'est alors, surtout, qu'une âme tendre vint

s'emparer de la mienne, la nourrir et fondre son aridité. Virgile qui tant de fois, depuis, est rentré en moi à mes heures d'épreuves, qui m'a donné, historien, ma propre plainte sur nos deuils et nos proscriptions, Virgile eut mes préférences aux moments de nos plus fortes calamités, lorsque nous mourrions, partout, sur les champs de bataille, à Iéna, Eylau, Friedland, Moscou, et que l'Europe entière était blanche de nos ossements. Son livre plein de la voix des morts, où l'on sent venir la fin d'un monde, n'était que trop en rapport avec les misères du temps et la faiblesse morale.

La tristesse que m'avait fait éprouver, tout enfant, rue des Saints-Pères, la lecture de l'*Imitation*, je la retrouvais ici, sous une autre forme. Il y a partout, dans Virgile, comme dans le christianisme, une impression du couchant. Toutes les églogues finissent par la peinture du soir, de sa mélancolie. Je ne pouvais m'en séparer. N'ayant pas encore assez de substance pour prendre de moi-même un libre essor, je le fis mon guide et mon prophète; je l'emportais dans mes promenades solitaires et m'en récitais des chants entiers. Le soir, pour le mieux comprendre et me l'assimiler, j'en faisais de longs commentaires.

La gravité du latin, son ampleur, me donnaient

la nausée du mesquin et du bas. Même en ce qui pourrait troubler un jeune cœur, aux chants passionnés, certaine noblesse relève tout, et je trouvais parfois, dans Virgile et Catulle, l'homéopathie de la passion. La leur est puissante mais forte. Elle aide à tromper la jeunesse, à éluder la tyrannie de l'âge. La brûlante *Ariane* de Catulle, à certains jours de fête, ferme l'oreille aux bruits, aux séduisants appels des réalités inférieures. On a lu ; le soir vient, la fête est passée. Un peu triste peut-être, mais fière, heureuse au fond, de se sentir entière au travail de demain, la jeune âme s'endort en quelque chant sacré de l'héroïsme ou de la muse.

Au point de vue religieux, Virgile fut sur moi tout-puissant. C'est, par cette sibylle féminine, à moitié chemin des deux mondes, que je fus entraîné, — après avoir cheminé, d'abord, dans le lumineux Orient, — à descendre au clair-obscur des temps chrétiens. Son action fut d'autant plus pénétrante, qu'il me parlait de sa voix douce et basse, contenue, presque sans parole. Il m'arrivait souvent d'oublier l'invisible ami qui me parlait, et de croire que cette voix était la mienne, qu'elle montait comme une faible plainte de mon propre cœur.

Doux et maternel enveloppement, mais qui

n'était pas sans péril. Ces mélancolies du soir sont un peu maladives, énervantes souvent. Elles me mettaient sur la pente des résignations molles, m'enfonçaient doucement dans un marais profond.

Et toute vie qui commence, doit regarder du côté d'où vient l'aurore, ignorer le rêve, ce mal des âmes et des mondes qui finissent. Elle a le désir de l'action inséparable du développement. Pardonne-moi, grande âme qui as si longtemps nourri la mienne, qui m'as affiné et souvent tenu très haut; — je dus pourtant te quitter afin de n'être pas, à la longue, par toi affaibli, énervé.

Oui, il devenait indispensable qu'un éducateur plus mâle me vînt, qui me nourrît à son tour, moins de rêveries que de fortes pensées.

Mais, avant de parler de l'action que Rousseau eut sur moi, il faut noter les deux parts bien distinctes du travail qui se fait en nous pendant que nous sommes assis sur nos bancs d'écoliers. La première, pour ainsi dire originelle, qui tient au passé, au sang de nos pères, à la tradition qui les a

formés eux-mêmes. Cette part est tellement, *nôtre*, qu'elle est, en nous, presque inconsciente et semble appartenir, surtout, à la toute-puissante magicienne qui se sert des éléments natifs que nous lui apportons, pour les travailler à sa manière, et nous pétrir, nous façonner, nous faire, si le fond est riche, une individualité très spéciale qui ne ressemblera à aucune autre. Que nos maîtres en aient seulement le respect, qu'ils ne fassent rien pour déformer l'œuvre de la Nature.

L'autre part de notre éducation tient, au contraire, au travail éveillé, conscient de notre esprit sur lui-même. Ici, viennent les livres; ils marqueront d'autant plus profondément, en nous, leur empreinte, qu'ils répondront à un besoin de notre conscience ou de notre cœur. Si notre personnalité est encore faible ils seront d'autant plus puissants à nous donner une direction. En pareil cas, selon le guide, on est augmenté ou affaibli. Lorsqu'on n'a rien en soi, on devient facilement imitateur, à cette première heure d'éclosion... Notre désir est bien moins, alors, d'*être* par nous-mêmes, que de nous faire les fervents adeptes du maître qui résume nos juvéniles admirations. Le rêve de l'écolier est presque toujours de ressembler à tel grand homme ou tel héros dont il apprend l'histoire. Pour mieux exprimer ma pensée, quel

est celui d'entre nous, en ce siècle, qui n'a commencé par être le fils de Voltaire ou de Rousseau? Noble émulation mais qui peut avoir ses dangers.

A dix-huit ans, ce viril enchanteur, Rousseau, prit en moi la place de Virgile. Était-ce une complète désertion au passé? Certainement non. Rousseau, en un sens, n'est pas si loin de Virgile. Il a avec lui ce qu'ont les hommes très timides; les passions longtemps contenues fermentent bien plus et sont bien plus douloureuses, plus pénétrantes plus contagieuses aussi, pour ceux qui les approchent. Au moment où j'ouvris Rousseau pour la première fois, en 1816, j'étais, comme lui, dans ces dispositions d'incertitude et de doute que Descartes exige pour la recherche de la vérité. D'autant plus il devait avoir prise. Sa sauvagerie allait à la mienne. A part la distance que mettaient, entre nous, son génie et mon indigence intellectuelle, ses commencements avaient ressemblé aux miens, nous avions eu la même jeunesse nécessiteuse. De lui, j'appris ce que j'avais senti confusément à certains jours de mouvements

stoïques : *que la pauvreté peut être un aiguillon.*

La vie facile de Voltaire, jusqu'à ses exils, n'a pas le même intérêt dramatique. Ce qui empêcha, aussi, qu'il fût mon initiateur au monde nouveau où j'entrai, c'est, qu'à seize ans, j'avais lu ses *Contes* et ses œuvres légères, y cherchant autre chose qu'un guide dans mes incertitudes. Voltaire devait être l'ami de ma seconde jeunesse.

Rousseau, par ses trois livres successifs, trois coups de foudre, me subjugua tout entier. Virgile s'était adressé à mon cœur, à ma rêverie; Rousseau éveilla, en moi, à un très haut degré, le besoin de l'action. Je me souviens, encore, des heures matinales que j'ai passées à le lire ou plutôt à le dévorer dans les longues allées du Jardin des Plantes, et mieux encore, aux recoins les plus reculés, les plus solitaires, où personne ne venait troubler nos tête-à-tête passionnés.

Ah ! de bons maîtres, de bonnes lectures dans la jeunesse ! mais surtout de bonnes lectures qui nous ouvrent la voie, en nous laissant l'illusion de croire que nous l'avons trouvée nous-mêmes...

Qu'on ne nous reproche pas ces enthousiasmes de la première heure. C'est cette flamme ardente qui m'a soutenu aux rudes sentiers de l'histoire, qui a fait ma force pour pénétrer toujours plus loin, creuser toujours davantage, et surprendre, mieux qu'un autre, peut-être, les secrets de la vie et de la mort.

Quand je lus l'*Émile*, le Contrat social; — je n'ai lu la *Nouvelle Héloise* et les *Confessions* que plus tard, après ma sortie du lycée, — j'étais encore l'enfant de la nature, sans préventions ni préjugés. Comme on l'a vu, je n'avais pas été baptisé à ma naissance. Les églises étaient alors fermées. Lorsqu'on les rouvrit, ma famille n'y pensait plus. Mon père, je l'ai dit, était plus qu'indifférent aux questions religieuses; — ma mère, lisait habituellement, le dimanche, dans un vieux livre d'heures, mais ne suivait pas les offices. On en avait perdu l'habitude. Mon grand-père et ma grand'mère parlaient fort mal des prêtres, dont ils avaient eu à souffrir dans leur ville épiscopale de Laon. C'était tout. Ils n'attaquaient, jamais, ni la religion ni les dogmes. Ainsi, personne, parmi les miens, n'avait réveillé en moi l'esprit de controverse. Ayant renoncé de très bonne heure à entrer dans les églises pour entendre les offices, dont le sens m'échappait, j'étais tout-à-fait étranger au catholi-

cisme; je ne savais rien de la Révélation sur laquelle il s'appuie, et rien, non plus, de la liturgie, de la valeur des sacrements.

Cette ignorance complète me mettait, en religion comme en politique, dans la meilleure disposition pour écouter, en moi, les voix intérieures, et mieux entendre, aussi, le maître aimé qui ne me refusait pas d'écarter de son enseignement religieux, tout ce que ma raison n'en pouvait admettre. L'esprit critique que je tiens de ma race ardennaise, déjà s'éveillait. Ma ferveur pour Rousseau, n'empêcha pas, dès cette époque, mes réserves. Il m'était, par exemple, impossible de le suivre dans ses doutes sur l'immortalité, de l'âme. La durée de la vie au delà de ce monde était déjà nécessaire à mes instincts de justice. Si vous n'affirmez l'immortalité, la justice périt. Alors que devient Dieu?....

La notion du droit est également très faible chez Rousseau. Pour lui, la justice est plutôt un effet « de la bonté divine », ce qui équivaut à la théorie de la grâce et au règne de l'arbitraire.

Dans la *Profession de foi du vicaire savoyard* où le philosophe de Genève nous donne, par moments, la sienne; on trouve, encore, cette inconséquence : Après avoir reconnu devant son élève, — Émile, — que l'Evangile est plein de

choses incroyables, de choses qui répugnent à la raison, qu'il est impossible à un homme sensé de concevoir ou d'admettre, il ne veut pas moins qu'il le respecte en entier et, pour ainsi dire, sans examen. L'Église n'en demande pas davantage.

Mais, à côté de ce respect douteux pour la Révélation, qui sera plus tard démenti dans les *Lettres de la Montagne* (1); à côté de ces contradictions, de ces paradoxes, que de conceptions heureuses, d'un bon sens éternel, dont l'humanité pourra toujours faire son credo!

(1). C'est dans la seconde et la troisième *Lettre écrite de la Montagne* que Rousseau, ayant à se défendre, devant le consistoire de Genève, d'avoir attaqué les Miracles dans la *Profession de foi du vicaire savoyard*, s'en explique par la même occasion. Il les croit inutiles pour étayer la Révélation, et les juge inadmissibles en ce qu'ils porteraient atteinte à des lois immuables dont l'ordre ne peut être dérangé. Il s'applique, en même temps, à démontrer que la puissance du Christ fut dans la parole et non dans les miracles; qu'il refusa même, *expressément*, d'en accomplir, lorsque les Juifs lui en demandèrent pour prouver qu'il est réellement le Messie. Il faut préférer à toute cette controverse, la très belle note jetée, au courant de la discussion, sur ce que doit être la prière : un acte d'*acquiescement* et non une éternelle *pétition*. De là, l'excellence du *Pater:* « Seigneur, que ta volonté soit faite. » M. Michelet partageait l'admiration de Rousseau pour l'*Oraison dominicale*; mais il s'indignait qu'on détournât de son vrai sens la phrase touchante où l'âme, dans sa faiblesse, cherche son appui en Dieu: « Ne nous *laisse* pas tomber en tentation. » Avoir substitué : « Ne nous *induis* pas en tentation, » lui semblait un blasphème. Comment Dieu peut-il être, à la fois, tentateur et juge de la faute qu'il a fait commettre!

(Mme J. M.

L'*Émile* est, au total, concordant avec la donnée d'un siècle essentiellement actif et créateur. Les mollesses qui pourront revenir, seront des parenthèses tout à fait isolées, discordantes avec l'ensemble de la doctrine, sans pouvoir s'y harmoniser jamais.

Pour revenir au point de vue religieux, quel est le jeune homme, sans vains préjugés, qui n'acceptera pour sa conduite cette parole où, — en dehors du dogme, — toute morale et toute religion se trouve contenue : « Mon fils, tenez-vous toujours en état de désirer qu'il y ait un Dieu. »

Je pouvais d'autant plus m'abandonner à la séduction de ce conseil qu'en réalité, je ne quittais pas mes voies habituelles.

Il ne m'était pas imposé, ici, de croire à aucun dogme.

Protestant de naissance et de première éducation, Rousseau avait été nourri, comme moi, de l'antiquité grecque. C'est dans Plutarque qu'il a appris à lire ; c'est en le ressassant, qu'il a fini par trouver l'*Inégalité* et le Contrat social (1).

Si, à quinze ans, sous la direction d'une femme

(1) Rousseau l'a raconté lui-même à Bernardin de Saint-Pierre dans une promenade qu'ils faisaient ensemble au mont Valérien.

(Mme J. M.)

nouvellement convertie, il abjura le protestantisme et se fit catholique, bientôt, l'influence invincible des premiers enseignements reparut. Il s'accuse, il se repent de sa conversion : « Reprenez, dit-il à Émile, la religion de vos pères et ne la quittez plus. » Ce qui veut dire, que si, à cinquante ans, Rousseau n'eût pas été philosophe, il se fût refait protestant.

Et moi, si comme tant d'autres avec lui, j'ai cru en Dieu ; si, à dix-huit ans, je me suis laissé entraîner à me dire aussi : « reviens à la religion de tes pères ; » si j'ai désiré être marqué du même signe que ceux que j'aimais ; si, dans un mouvement où le cœur a eu plus de part que la raison, j'ai accompli un acte auquel je n'avais jamais songé jusque-là ; si, un matin, je me suis présenté au seuil de l'église de Saint-Médard pour y recevoir le baptême, je n'ai pas été au delà. J'ai été baptisé sans avoir reçu, alors ni depuis, aucun enseignement clérical.

Le baptême, à ce moment, m'a fait protestant de conviction, je veux dire chrétien. En réalité, je n'ai jamais été catholique. Il eût fallu, pour cela, l'étroite direction que l'Église donne de très bonne heure à l'enfant, et qui ne s'efface jamais entièrement.

Je dois, sans aucun doute, à cette indépendance

de tout enseignement méthodique, d'avoir conservé solide et durable, comme chose tout-à-fait mienne, le sentiment religieux. Je vois, au contraire, que bon nombre de mes condisciples, en gardant quelques-unes des pratiques du culte, sont, au fond, séchés, stérilisés par le scepticisme (1).

(1) Voici l'acte de baptême, tel que je l'ai extrait des registres de la paroisse Saint-Médard, à Paris :

« Le 23 juin 1816, a été baptisé Jules Christophe, demeurant rue Buffon, de cette paroisse, né le 23 août 1799, de Furcy Michelet et de Constance-Angélique Millet, demeurants alors rue Saint-Denis, paroisse Saint-Nicolas-des-Champs. Le parrain Paul Benoist Poinsot, demeurant rue d'Angoulême; la marraine Anne-Madeleine Christophe, veuve de François F..., demeurante rue de Buffon de cette paroisse, qui ont signé avec nous :
» MICHELET. — P. POINSOT. — Ve F... — MICHOT, curé. »

Il y a dans cet acte de baptême deux erreurs de date : celle du jour de la naissance et celle de l'année : Michelet est né le 21 août 1798.

Ce n'est qu'à l'époque où des attaques violentes furent dirigées contre M. Michelet qu'il songea à parler de son baptême volontaire et à s'en expliquer. Il l'a fait en deux mots devant le public; mais dans les papiers intimes et dans ses cours, j'ai trouvé les documents qui m'ont permis d'écrire ce chapitre. Si M. Michelet les eût recueillis lui-même, il n'eût peut-être pas rapporté à Rousseau, tout seul, la responsabilité de son baptême. Vraisemblablement, il eût tenu compte, aussi, du grand mouvement religieux qui se produisit à cette même époque. N'eut-il sur lui aucune influence? Le réveil de la propagande religieuse se fit précisément en 1816. Ce fut cette année même, que l'abbé

de Rauzan fonda les *missions de France*, et qu'il fit planter partout, sur les routes et sur les places publiques,— avec l'aide de ses missionnaires, — les croix que l'on voit encore aujourd'hui, aux lieux appelés *Calvaires*.

La vive imagination de Michelet put être frappée de ce grand élan pacifique, en apparence, à son début. Il ne prit un caractère agressif que l'année suivante (1817). C'est alors, que les œuvres de Voltaire et de Rousseau furent brûlées publiquement à Bourges et daus un grand nombre de villes.

Cet anathème jeté contre le maître qui venait de l'initier à la foi nouvelle, dut, certainement, refroidir le zèle du jeune néophyte. On a pu voir, d'ailleurs, à la fin du chapitre où Michelet parle de l'*Imitation*, que dès 1820, il pensait et parlait de ses sentiments religieux avec l'indépendance qu'il a toujours conservée depuis.

(Mme J. M.)

VII

THÉRÈSE. — MON RÊVE D'ADOPTION

Ce que ma marraine n'avait pas prévu. — Les Tarlet. — La première rencontre — Presque toutes les femmes naissent distinguées. — La voix et le regard chez la femme. — Tarlet veut me conduire au bal. — La leçon de danse. — Je retourne à mes livres. — Thérèse me demande ce qu'ils ont de si intéressant. — Quel livre donner à une jeune fille ? — Ce que doit être l'histoire. — Réserves sur la bible. — Première séparation. — Mes craintes pour Thérèse. — Effet que produit sur moi le retour du printemps. — Thérèse ne revient plus. — Tourments de jalousie. — Le supplice de ne pouvoir rien pour l'être aimé. — Rêve d'adoption. — Le bonheur de former une âme ! — Promenade au Jardin des Plantes. — La montée du labyrinthe. — Bonté de Thérèse; sa beauté troublante. — Nous étions seuls ! — Le premier baiser. — Le lendemain; ma confession à mon père — Ce qui advint.

On ne s'avise jamais de tout. En surveillant de très près son personnel féminin, ma marraine croyait avoir paré à tous les dangers. Elle me savait gardé, par ma réserve, habituelle des pensionnaires oisifs, toujours en quête d'un auditeur complaisant, et toujours prêts à glisser dans l'oreille du jeune homme, sans expérience, quelque mauvais conseil. J'étais, en effet, un sauvage. Il suffisait que je visse un de ces désœuvrés errer

dans le jardin, pour prendre aussitôt d'un autre côté. J'ai toujours fui les conversations oiseuses, qui sont, pour l'esprit, un véritable dissolvant. Mais enfin, je le répète, on ne s'avise jamais de tout.

Parmi les employés de la maison, il y avait une demoiselle Tarlet, première gouvernante, qui passait pour avoir été, jadis, la maîtresse du docteur. Elle recevait, tous les dimanches, la visite de son frère, commis principal à la préfecture, grand diable d'étourdi, point méchant, mais dépourvu de tout sens moral. Il venait, le plus souvent, accompagné de sa fille, qu'il laissait, des heures entières, à se morfondre d'ennui au jardin, pendant qu'il allait se divertir avec les dames peu sévères de la maison.

Ce fut, dans une de ces longues et mélancoliques attentes, que je vis Thérèse pour la première fois. C'était presque une enfant encore par l'âge ; mais sa taille élancée était, déjà, celle d'une jeune fille qui plie un peu sous la fatigue d'une croissance trop rapide. Son air fin, sa physionomie douce et intelligente, son isolement visible, intéressaient de suite, à sa petite personne. La solitude lui pesant, elle dut m'observer de son berceau de charmille et me juger favorablement, car elle vint bientôt, avec une grâce timide, me demander la permission de

s'asseoir près de moi. Nous ne nous parlions guère. Pendant que je lisais en attendant la visite de Poret, elle suivait avec curiosité les mouvements rapides des sphinx plongeant leur longue trompe dans les délicates fleurs roses de la valériane pour en aspirer le miel. Je voyais bien qu'elle eût aimé à les poursuivre ; mais, ce liseur obstiné qui ne levait jamais les yeux de son livre lui en imposait, l'arrêtait dans ces élans naïfs, lui faisait mettre la sourdine à tous ses mouvements.

Quand son père se décidait enfin à venir la reprendre, il arrivait sur elle en courant, gesticulant, l'appelant à grands cris, ce qui semblait la faire souffrir. Toutes les femmes naissent distinguées. Plus tard, le milieu où elles se développent marque à son tour son empreinte, les affine davantage ou les vulgarise. J'en ai connu, cependant, qui résistaient aux mauvaises influences. Les moindres soins, d'éducation, en eussent fait des *personnes* d'une bien autre saveur que la plupart de nos dames bourgeoises, souvent aussi artificielles et vides de tête que des poupées.

Je savais gré à Tarlet de ne point se faire suivre par sa fille quand il allait s'amuser au salon. Il le faisait surtout pour être plus libre. Je crois, pourtant, qu'un instinct obscur l'avertissait et lui donnait le respect de cette âme innocente. Plusieurs

fois il m'arriva de surprendre, sur sa physionomie mobile, des signes certains de son contentement de nous trouver sagement assis l'un près de l'autre sur le même banc. Il avait bien raison d'aimer pour sa fille ma société. J'aurais été incapable de toucher, même en paroles, à cette délicate fleur en qui l'émotion, trop précoce, eût pu être l'extinction ou la flétrissure de la vie.

Comme il était dans le tempérament agité de Tarlet, de s'en prendre à quelqu'un ou à quelque chose, il ne manquait jamais, en arrivant, de gronder Thérèse sur ceci ou sur cela, sur son immobilité : « Ne ferais-tu pas mieux, lui disait-il, de danser, sauter, de courir dans les allées après les papillons, plutôt que de rester ainsi pelotonnée comme une momie ? » La pauvre petite répondait timidement : « J'ai toujours peur de déranger M. Michelet. » Cela était si gentiment dit, avec un son de voix si naturellement harmonieux, que j'eusse voulu toujours l'entendre.

La voix et le regard ont, chez la femme, une singulière puissance. Ils exercent sur nous, bien plus

que sa beauté, un charme d'irrésistible fascination. Si rien ne surprend plus désagréablement qu'un son de voix rude, aigre ou faux sortant d'une jolie bouche, rien, en revanche, ne nous séduit, ne nous trouble plus qu'un timbre de voix doux, légèrement voilé, mettant à la parole, je ne sais quoi de mystérieux, de caressant qui fait fondre le cœur, l'attire, tout entier, sur les lèvres d'où sortent ces sons divins.

Un jour, que je demandais à un homme, des plus épris, quel genre de séduction avait pu exercer sur lui la femme qu'il aimait, — elle était sans grâce et fort laide, — il me répondit tout simplement: « L'avez-vous jamais entendu parler? »

Un dimanche qu'il pleuvait fort, Tarlet entra bruyamment dans ma chambre : « Impossible, vous le comprenez, me cria-t-il, dès le seuil, d'emmener Thérèse avec moi par ce temps affreux; je l'ai laissée à sa tante, et je viens vous prendre pour faire une longue promenade à travers champs. Nous avons à causer de mille choses qui ne peuvent se dire quand l'enfant est là. » J'ai toujours

aimé la pluie, je me laissai donc entraîner. Chemin faisant, il me découvrit son idée qui était de me convertir à une vie plus gaie. « Est-ce, dites-moi, une existence raisonnable pour un jeune homme de votre âge, d'avoir le nez toujours fourré dans les livres ou la plume au bout des doigts? Ne feriez-vous pas mieux, au moins le dimanche, de prendre la volée avec une jolie fille au bras? » Le conseil n'était pas de mon goût. Je puis confesser, sans réserve, un passé déjà si loin; eh bien! ni à cet âge, où la curiosité fait excuser bien des choses, ni à aucun autre, je n'ai pu prendre un plaisir, même passager, près d'une femme banale. C'est pour moi, comme une fleur effeuillée, flétrie, maculée; j'en détourne les yeux avec tristesse.

Il n'y avait pas moyen de se fâcher tout net avec Tarlet et d'arrêter court ses propositions. Comme tous les viveurs, il était bon enfant et disait les choses, les moins avouables, sur un ton de bonhomie qui désarmait. Ce qu'il voulait encore, c'était de me conduire dans un bal public.

Là-dessus, résolument, je dis: Non. J'ai toujours eu de ces sortes de lieux un indicible effroi. Ma terreur la plus grande était celle-ci : S'il arrivait que, dans un mauvais vertige, une heure de folie, on s'attachât à la plus indigne... Mon homme, me trouvant inébranlable, prit patience.

Je parlais de la chose à mon *Ours*, à Poret, mais pour en rire. Lui, le prit sur un tout autre ton; il m'avoua que l'envie lui était souvent venue d'y aller, mais qu'il n'avait jamais osé y entrer seul. Il combattit ma résolution obstinée, me dit que je devais céder à Tarlet, au moins pour une fois. A l'ordinaire, le plus fort prime le plus faible. Le diable aussi s'en mêla, peut-être; bref, j'en vins à faire ce qu'on voulait de moi et j'essayai de m'amuser comme les autres. Deux choses m'empêchèrent d'y réussir: D'abord ma gaucherie, et le respect que je croyais devoir témoigner à celles qui ne s'en souciaient guère. Toutes ces petites évaporées, je m'en souviens comme d'hier, me regardaient d'un air si surpris, elles souriaient d'un tel sourire, que j'en étais tout décontenancé et tout honteux. Autre obstacle, je ne savais pas danser; Poret non plus. Nous fîmes la folie d'aller prendre des leçons d'un vieux professeur du quartier. Pour moi, ce fut peine inutile. Je brouillais toutes les figures; mes entrechats étaient, paraît-il, du

plus haut comique. Un beau matin, mon maître de danse, plus ennuyé que de coutume de mon incapacité chorégraphique, eut l'air, comme la *Zulietta* de Rousseau, de me renvoyer à mon arithmétique. Je fus piqué, et ne lui revins plus.

Tarlet, lui aussi, me trouvant, sans doute, un trop triste compagnon de plaisirs, ne m'inquiéta plus; il me laissa, tout entier, à mes *bouquins*.

Thérèse, plus fidèle, finit par me demander ce qu'ils avaient pour moi de si attrayants que je ne pusse jamais les quitter, et, ce qu'on racontait dans le livre que je tenais à la main. C'était Montaigne! la plus obscure énigme pour un pauvre petit cerveau d'enfant. L'avouerai-je? J'eus un moment de véritable chagrin de ne pas avoir, à portée, un livre simple dont la lecture ou le commentaire eût amusé un jeune esprit déjà très éveillé, mais encore sans culture.

Thérèse était née d'une petite bourgeoisie de province. Orpheline de mère, elle vivait avec son père et une tante, vieille fille séchée par un célibat qui passait pour n'avoir pas été volontaire. Comme neutre, elle n'avait, avec sa nièce, ni les tendres épanchements ni les mille ingéniosités

d'une mère. Les plus illettrées trouvent, tout naturellement, dans leur imagination et leur bon cœur, des trésors d'invention pour répondre à l'insatiable curiosité du jeune âge.

Thérèse partait, tous les matins pour l'école, sans avoir reçu le baiser maternel qui est, pour l'enfant, une sorte de bénédiction. Bien que depuis longtemps sa maîtresse, très peu instruite, ne lui apprît plus grand'chose, Mlle Tarlet, au lieu de la garder quelques heures pour la former au ménage, la renvoyait, tout le jour, afin d'être plus libre de voisiner et de médire du prochain avec les commères oisives du quartier.

J'en fis honte à Tarlet, qui me promit d'y remédier et n'y pensa jamais. D'autant, la pauvre petite me devenait, chaque jour, plus chère. Soit disposition naturelle, soit imitation, elle voulut, bientôt, avoir un livre pour lire près de moi. Ce désir renouvela mes regrets. Que lui donner à lire? Où prendre la nourriture appropriée à son âge, qu'elle pût aisément assimiler? La grande affaire, avec les commençants, n'est pas de leur apprendre beaucoup, mais des choses qui harmonisent la jeune âme naissante, déjà troublée de mille manières, assaillie d'impressions vagues qui se succèdent, et dépassent sa puissance réceptive. Comment établir la force de réaction

pour lutter contre le flux prodigieux qui vient du côté de l'imagination? Il faudrait, pour établir un contre-courant salutaire, des efforts de travail auxquels l'enfant ne peut être assujetti.

La lecture pourrait suppléer. Mais où sont, où est même, *le livre* qui convient au premier réveil? Où est la vraie *Bible pour tous*, faite des éléments indispensables à l'éducation : Dieu — Nature; Histoire — Patrie ? Rien, je le sais, n'est plus difficile à faire qu'un tel livre. Si, par exemple, vous donnez de l'histoire, il la faut simple, et successivement augmentée. Huit ans, douze ans, quinze ans, marquent trois étapes, bien graduées, du développement intellectuel.

Le premier récit, ne devrait conter que des faits individuels et amusants; — le second, insisterait sur ceux de ces faits qui se rattachent essentiellement à la tradition nationale,— ce qu'en éducation, il est obligatoire de faire sentir à l'enfant,—dès qu'il commence à saisir la chaîne et l'unité de l'histoire. Par cette méthode graduée, on ferait succéder, peu à peu, les idées aux sensations éveillées par les images.— Le troisième récit, aborderait enfin l'histoire générale où se marque la solidarité des peuples, où l'on voit, qu'à travers les différences de mœurs et de coutumes, l'humanité garde, au fond, une âme identique, et qu'elle tire de cette belle et

forte unité, sa force de résistance contre les éléments multiples de destruction qui s'attaquent à la vie des races, comme à celle des individus.

S'il s'agit de la vieille Bible hébraïque, il faut bien se garder de livrer, sans choix, cette vaste encyclopédie où tant d'âges différents, tant d'idées opposées, sont représentés. La Bible a les dangers du désert. Souvent, quand tout est plan, quand vous suivez avec votre innocente fille un beau récit de sainteté, au détour d'un verset, comme derrière un noir genévrier, l'impur esprit apparaît... Même, quand ces dangereuses rencontres ne sont pas à craindre, il faut y regarder encore. La faire lire d'ensemble, ce serait remplir l'âme de trouble, de confusion, de contradictions... Le livre des servitudes, par exemple, est tout à fait impropre au premier élan de l'âme.

Lorsqu'on voudra, sérieusement, faire un livre de religion pour la femme, il faudra regarder vers l'Orient, les horizons purs de la Perse. De ce côté, c'est toujours le rayon de l'aurore, l'enseignement de l'action, du devoir héroïque joyeusement accepté.

Au temps que je fais revivre, ici, les livres pour la jeunesse étaient trop rares. Faut-il, pourtant,

le regretter?... Qui ne déplore, aujourd'hui, la nullité, la vulgarité des livres dont nos enfants sont nourris ? On ne donne guère en prix, à nos filles, que des livres secondaires imités des grandes œuvres, qui n'en sont que de faux reflets, des formes affaiblies. Personne ne songe qu'en imposant ces sortes de contrefaçons à l'heure de la vie où tout se marque, le *goût*, cette délicate et fragile fleur de l'esprit, est souvent faussé pour toujours.

Dans mon enfance, et même plus tard, on n'avait guère qu'un ou deux livres de prédilection. Aussi, que n'y mettait-on pas? A peu près tout ce qu'on avait soi-même dans l'âme. Selon qu'il faisait beau ou laid; selon qu'on était gai ou triste, heureux ou non, plus ou moins pauvre, ce livre se colorait diversement. Nul ami plus fidèle. Le camarade, souvent, qui vient vous voir est discordant; il vient gai quand on est triste. L'ami imprimé? Non. Je ne sais comment il se faisait qu'il se mettait toujours à l'unisson de mes pensées.

Que j'aurais voulu cet ami pour Thérèse, quand elle était seule avec les siennes! La grande variété,

je le répète, n'est pas nécessaire au premier éveil de l'intelligence. En ceci, l'on peut dire que les enfants sont nos maîtres et nos guides. Ils ne nous demandent pas de changer sans cesse de sujet. Rappelons-nous, seulement, notre enfance. Si l'on avait su nous intéresser, au lieu de dire toujours : « Et après ? » nous nous faisions, au contraire, raconter, vingt fois, la même histoire sans nous en lasser jamais. Sur ce récit, notre petit cerveau travaillait indéfiniment, se créait des images et des horizons nouveaux. Un éducateur habile peut mener ainsi très loin son élève, en bas âge, sans paraître avoir d'autre souci et d'autre but que celui de lui donner une récréation.

Je dirai, volontiers, qu'il en est d'un bon livre, comme d'un amour vrai : on peut en vivre longtemps.

Thérèse, on l'a vu, n'avait qu'un très léger bagage d'instruction. Sur toute chose son éducation était donc à faire. Elle n'eût pas demandé mieux que de recevoir mes leçons ; et, je sens encore, aujourd'hui, que, dès cette époque, j'y eusse pris un plaisir extrême. Mais les choses, dans cette première année, tournèrent autrement. Les pluies d'automne

et les neiges d'hiver nous interdirent le jardin, où nous avions l'occasion de nous rencontrer. Son père, maintenant, la laissait errer, à l'aventure, dans la maison. Ce changement me fit éprouver un indicible malaise. Je n'aurais bien su en définir la cause, ni dire ce qui se passait en moi. Je sentais, seulement, que ma personnalité, jusque là si forte, m'échappait. Mon livre, ce compagnon chéri de ma solitude, n'occupait plus seul ma pensée. Tant que je savais Thérèse au salon ou dans la chambre de quelque pensionnaire, j'étais distrait, nerveux, agité. Si j'entendais son pas furtif dans le corridor, malgré moi, j'entr'ouvrais ma porte, sous prétexte de lui demander si le dernier livre que je lui avais prêté l'amusait, ou si elle en voulait un autre.

Elle me regardait, de ses beaux yeux limpides, touchante, dans sa pâleur d'enfant maladive. Vivrait-elle? on pouvait en douter à voir sur son visage les fines nuances que la santé n'a jamais, d'imperceptibles veines bleues sur le blanc des tempes, ici et là, près des yeux. Elle s'offrait à moi comme une énigme obscure et fragile...

Quelque désir que j'en eusse, je n'aurais jamais osé la prendre chez moi pendant ces longues heures où elle était, pourtant, exposée à voir et

entendre bien des choses indélicates qui pouvaient altérer sa candeur.

Fallait-il se résigner à la laisser ainsi à l'abandon? Mon inquiétude était d'autant plus pesante, qu'elle était toute enfermée en moi; je n'en pouvais parler même à ma marraine, trop prévenue contre les Tarlet. Ce tourment, sans trêve, finit par opérer un vrai miracle; il me fit vaincre l'insurmontable répugnance que j'avais à me mêler aux pensionnaires, et à fréquenter le salon. Autre miracle : Malgré mon aversion pour les cartes et tous les jeux, en général, je me vis, un dimanche, assis autour du tapis vert, tout prêt à affronter l'ennui de l'insipide loto, afin d'avoir le bonheur de passer, toute une soirée, près de Thérèse.

Notre enjeu consistait en marrons grillés. Ils rôtissaient sous la cendre rouge, pendant qu'on appelait les numéros. Trop distrait ou trop lent à marquer mes cartons, il était rare qu'un pauvre petit quine vînt me favoriser. Je tirai les marrons du feu, mais pour les autres. Thérèse, plus heureuse, gagnait et venait m'offrir les siens. Je trouvais délicieux, d'en partager deux ou trois, par moitié, avec elle. Si peu suffit au premier bonheur.

L'hiver, cette année, me parut beaucoup plus court qu'à l'ordinaire. Lorsqu'il fut décidément

parti, je le regrettai, non seulement, pour la douce intimité qu'il avait fini par nous ménager, mais aussi, parce que je ne me suis jamais réjoui de voir les jours s'allonger. Cela tient, sans doute, à ce que, dans mon existence toute cérébrale, j'ai toujours été en retard avec la marche du temps. Mars arrive, et me trouve encore plongé dans ma nuit d'hiver; avril, mal équilibré, virant à toutes les températures, m'est hostile; il me tient triste, il brise mon rythme intérieur. Je ne le reprends que sous les tièdes ondées de mai qui font chanter, en poètes, merles et rossignols et toute la nature.

Sous la pluie soleillée, je voyais, de ma chambre, les arbres de mon Jardin des Plantes élargir, à vue d'œil, leurs feuilles d'un vert tendre. Nous pourrions bientôt, mon ami et moi, reprendre nos longues causeries sous l'épais couvert des allées. D'où venait, cependant, que je n'attendais plus Poret avec les mêmes impatiences ? J'étais toujours le même pour lui; j'avais le même plaisir à le revoir; nous discutions avec le même feu sur nos idées et nos études; mais je n'éprouvais plus l'impérieux besoin de lui parler de mes sentiments. Je l'évitais plutôt. Lui, bien sûr de ma confiance, ne s'étonnait pas de ma réserve; il me croyait tout entier à mes travaux. Parfois même,

il me félicitait d'une sagesse dont il eût bien voulu, me disait-il, avoir sa part.

En un sens, il avait raison. Le temps des mauvais songes, nourris de chimères, qui portent au cerveau leurs ivresses malsaines, le font délirer et crier, se répandre au dehors, semblait passé pour toujours. Sans doute, mes dix-huit ans conspiraient contre moi. La Nature, sans cesse, nous guette. Dès que sonne l'heure des premières émotions, elle se fait complice. J'en subissais la mystérieuse puissance; mais, cette fois, sans aucun trouble dangereux. L'imagination n'est, je crois, réellement notre ennemie, que dans le vide qui naît de l'isolement. Et, je n'étais plus seul... Une aimable vision, doucement lumineuse, allait devant moi, comme pour m'éclairer le chemin. Je la suivais docile.

Béatrix avait onze ans, lorsque Dante la vit pour la première fois. Elle lui resta au cœur, avec cet âge, jusqu'à la mort.

Le dimanche, quand je tenais la réalité, quand Thérèse était assise près de moi sous le berceau de charmille, j'en éprouvais une joie infinie, mais tranquille, celle que doit ressentir un frère pour une sœur plus jeune, restée comme lui orpheline, à laquelle, il sent bien, qu'il donnera toute sa destinée. Je ne crois pas qu'il fût possible d'avoir

d'autres pensées près de cette enfant si attendrissante de pureté. L'amour qui n'est pas une chasse au plaisir, sera toujours retardé dans son orage par le respect d'une âme chaste qui s'ignore et se fie. Il n'y avait, d'ailleurs, aucun mérite à ma vertu ; elle portait en elle une volupté bien douce ! Plus tard, j'ai connu le bonheur. Eh bien ! je le jure, j'en aurais sacrifié bien volontiers la moitié, pour retrouver le frémissement délicieux de la première attente, à vingt ans, dans l'ignorance de ce qu'elle peut donner.

Cet état de l'âme était si bon, que je serais resté peut-être bien longtemps, encore, sans me douter de la nature et de la profondeur de mon sentiment pour Thérèse, s'il ne fût survenu un changement, aussi imprévu que subit, dans toutes nos habitudes.

Tout à coup, Tarlet ne l'emmena plus avec lui, disant, qu'elle avait trouvé une amie et qu'elle préférait rester à la maison. Lui, ne venait plus que pour des instants. Jusque-là, je l'avais pris en patience pour l'amour de sa fille. Lorsqu'il vint

seul, sans elle, je le trouvai vulgaire, ennuyeux, haïssable. S'il faisait mine de vouloir entrer en familiarité avec moi, je me levais, je fermais mon livre d'un coup sec et je partais,—sans même dire adieu, — le laissant tout interdit de mon humeur bizarre. Il me prenait de folles envies d'aller voir par moi-même, ce qu'il y avait de vrai dans le conte qu'il m'avait débité. Un dimanche, n'y tenant plus, je courus, tout d'une haleine, jusqu'à l'entrée de la rue qu'habitait Thérèse. Arrivé en vue de sa maison, voilà un autre sentiment qui m'envahit et m'arrête court... Pourquoi cet espionnage? Je n'y avais nul droit. Tout mécontent de moi, je retournai sur mes pas.

Faut-il tout dire? A ma discrétion naturelle, se mêlait un autre sentiment que je puis avouer, sans honte, et dont j'ai, toute ma vie, souffert cruellement : Hélas! j'étais jaloux... Si Tarlet ne m'avait pas trompé, si j'allais trouver Thérèse, réellement heureuse avec sa nouvelle compagne, sans regret du passé, devenue presque indifférente à son premier ami...? Je ne m'étais jamais dit que je l'aimais. A ces moments d'angoisse, mon cœur ne me le disait que trop. Quand la seule crainte, déjà me torturait, que serait-ce donc, si Tarlet avait été véridique? Non, il valait mieux ne rien savoir.

En réalité, la pauvre enfant était victime d'une intrigue dont son père n'eût osé me parler sans honte. Ce caprice passa comme bien d'autres. Il reprit ses habitudes régulières, et Thérèse me revint, aussi aimante que par le passé, aussi heureuse de se retrouver auprès de moi.

Mais, j'avais été trop fortement averti pour reprendre une entière confiance. Un autre danger, d'ailleurs, m'alarmait :

Que devenait-elle, le soir, dans la maison où on l'abandonnait seule, son père pour aller au café, sa tante pour reprendre le fil de ses éternels commérages ? Thérèse était naturellement réfléchie. Dans cet isolement quotidien, sa petite tête devait fermenter. Quelles étaient ses pensées solitaires ? Aucun souffle impur n'effleurait-il cette âme innocente ?

J'aurais bien voulu l'interroger. Je n'osais, ne sachant comment m'y prendre, ni trouver les mots pour pénétrer dans son cœur sans y porter le trouble.

Rien, en vérité, n'est plus cruel que de se sentir inutile à ceux qu'on aime. Être si loin l'un de

l'autre, en étant si près; avoir mis la moitié de son âme dans une autre âme, et ne rien savoir du meilleur de soi-même; prévoir le péril et ne pouvoir rien pour le conjurer; être impuissant à tout, et se le dire, à toute heure, à toute minute, c'est porter en soi, en pleine vie, le néant de la mort.

J'en étais profondément malheureux.

Eh quoi, dira-t-on, une maturité si précoce! Cela est bien surprenant. Avoir, à dix-huit ans, un tel acquis de sagesse, un si grand souci de la vertu des femmes, quand on ne sait rien soi-même? En vérité, cela ne se voit guère. Qu'on le sache, pourtant, j'écris, ici, de l'histoire, et la plus vraie. On y contredira moins, si l'on veut se souvenir qu'à seize ans, lorsque je n'étais qu'un enfant encore, l'amour, grâce à la lâcheté des hommes, m'apparut le frère de la douleur et de la mort. Comment l'oublier, jamais, près de celle qui m'était venue innocente et sans défense; — que je sentais devenir mienne, de plus en plus, par son entier abandon à mon amitié?

Mon souci persistant me portait à m'en ouvrir à mon père, à lui demander pour Thérèse, demi-orpheline comme moi, l'abri de son aile paternelle. N'avait-il pas désiré pour son fils, au total, si bien gardé par sa sollicitude, une autre protection? Si j'avais le bonheur de le persuader, il m'aide-

rait à vaincre les préventions de ma marraine,

Le sentiment très juste qu'elle avait des dangers auxquels la pauvre enfant restait exposée dans sa famille, et le souvenir des malheurs de sa propre fille, la rendraient compatissante. Elle adopterait aussi Thérèse, et j'aurais, dès lors, le droit de la voir plus souvent et de l'enseigner sous ses yeux.

Former une âme, la douer ! J'ai désiré cela toute ma vie. Même, très jeune, je n'ai jamais pu me trouver près de ceux que j'aimais, sans éprouver l'impérieux besoin de les associer au travail de mon esprit. Chez les natures élevées, avides d'idéal, l'échange et la communion des mêmes pensées éveille, bientôt, la chaleur du sentiment, sans laquelle rien ne germe ni ne fructifie. C'est ainsi, que j'ai toujours compris l'enseignement.

Mais, avoir cet échange supérieur avec une âme de femme; la faire sienne par la culture intellectuelle, lui donner, en quelque sorte, pour le reste de sa vie, son empreinte à soi, qu'elle retrouvera au plus profond, à l'heure des pensées solitaires, c'est entrevoir, ici-bas, toutes les félicités du ciel.

Ce rêve d'adoption que j'ai refait une fois depuis, rétrospectivement, pour une personne qui pourrait être ma fille, m'a donné plus de bonheur, peut-être, que n'eût fait la réalité. N'importe, je regretterai toujours, de l'avoir sitôt perdu.

Ce fut précisément l'aveu de mon inquiétude et de ce rêve entrevu, qui décida nos parents à nous séparer.

Il y avait deux années, déjà, que nous nous connaissions. C'était avoir trop attendu. La séparation devait être, pour tous deux, un déchirement.

Voici quelle en fut l'occasion :

On était à la fin de juillet. Mon père, ma marraine et quelques pensionnaires de leur intimité, avaient pris l'habitude de traverser, tous les soirs, la rue pour aller respirer le frais au Jardin des Plantes et causer plus librement. Le dimanche, je les suivais avec Poret et Thérèse, lorsque sa tante la retenait à dîner. Ce dimanche, d'un souvenir à la fois si doux et si amer, l'ami n'étant pas venu, j'allais devant, seul avec ma petite reine, lui faisant le commentaire de la vie d'une grande reine de France dont je lui avais donné à lire l'histoire.

La mienne, avait pris mon bras. Nous cheminions lentement à travers les allées. La chaleur qui, tout le jour, avait été accablante, — malgré l'heure avancée, — restait encore très forte. Un vent bas, précurseur de l'orage, rasait les parterres où foisonnaient mille fleurs lourdes de sève et de parfums. Ces odeurs concentrées, comme des essences, nous arrivaient, de moments en moments, en chaudes ondées. A la longue, on se sentait la tête un peu prise. Langueur ? Ivresse ? On n'aurait su dire. Peut-être, les deux à la fois. Je parlais toujours, mais avec beaucoup moins de verve qu'au départ. Thérèse, s'appuyait, davantage, à mon bras. Le mien, tout près de son cœur, en sentait la chaleur et les battements. Jamais, nous n'avions eu ensemble, une si complète intimité. Non, ce n'étaient pas, seulement, les assoupissantes émanations des fleurs qui ralentissaient notre marche. Thérèse, timidement, se disait un peu lasse ; moi je me sentais, aussi, tout pesant ; mais c'était de bonheur.

Le soleil se couchait, comme nous arrivions au bas du labyrinthe. Pour gravir l'étroit sentier qui mène au sommet, il fallut nous séparer. Thérèse marchait devant, dans sa robe d'été, si gracieuse et si légère, en tous ses mouvements, qu'elle semblait, plutôt, glisser à travers la verdure, sou-

levée sur le nuage vaporeux de ses blanches mousselines. Je la suivais, dans une sorte d'extase. Tout était oublié : les difficultés du présent et l'inquiétante énigme de l'avenir. J'étais, tout entier, à la douceur de l'heure présente ; j'en savourais les délices. Ne montions-nous pas, ensemble, le chemin du paradis ?...

Trop courts instants de complète félicité... Tout à coup, il me sembla que le spectre horrible du passé se dressait devant mes yeux. Sans m'y être préparé, je revoyais ce cèdre, témoin de nos plus accablantes épreuves ; et, sous son ombre attristée, le banc sur lequel ma mère s'était tant de fois assise en sortant de la prison de Sainte-Pélagie ; — où elle avait tant de fois pleuré et regardé à travers le brouillard de ses larmes, la haute fenêtre grillée de barreaux de fer, espérant, contre toute espérance, y voir apparaître mon père.

Cruelle détention ! Le premier des malheurs qui devaient la tuer. Je portais, vivement, mes deux mains à ma poitrine ; j'y sentais une douleur aiguë, comme si quelqu'un, traîtreusement, m'eût frappé.

C'était la blessure toute vive et toute saignante, encore, de ces temps maudits qui, subitement, se rouvrait. Et, au même instant, tout ce que j'avais cru tenir de bonheur, soudain, s'évanouit.

Je tombai sur ce banc, à cette même place où je l'avais vue s'asseoir, le cœur violemment contracté.

Thérèse ne savait rien des misères de mon enfance. Je me serais fait scrupule d'ajouter à ses tristesses en lui racontant les miennes. Alarmée de l'altération de mes traits, me croyant subitement malade, elle voulut appeler mon père. Je la retins. Sa voix qui m'a toujours semblé venir du ciel, cette voix si chère, que bientôt, je ne devais plus entendre, était un cordial suffisant pour ranimer mon courage. De la main, je lui fis signe d'approcher, et, si pénible qu'il fût pour moi de revenir sur ce sombre épisode de la prison, je me décidai, —dès que je pus maîtriser mon angoisse,— à lui tout raconter, pour qu'un lien plus fort fût entre nous. La douleur et les larmes communes, unissent les âmes, bien plus que la joie.

Je la vois encore, debout, appuyée au cèdre, les bras tombants, les mains jointes, dans l'attitude contemplative de ces jeunes vierges du moyen âge qu'on voit au portail des églises. A ce moment, toutes les vitres de la montagne Sainte-Geneviève

flamboyaient, comme un vaste incendie, sous l'éclat d'un soleil couchant plein de gloire et d'orage.

Elle en recevait, à distance, les reflets ardents sur son pâle visage et dans la forêt de ses longs cheveux châtains qu'elle portait, encore flottants, sur ses épaules. Ainsi encadrée, dans cette auréole de lumière, elle m'apparaissait transfigurée, divinement belle, d'une beauté céleste d'autant plus touchante, qu'elle n'en avait nullement conscience. Sa pensée, je le voyais bien, était tout entière à ma peine. Elle me regardait, non plus de son regard presque enfantin, doux et plein de paix auquel j'étais habitué. A son insu, elle avait pris un autre âge. L'enfant venait de disparaître. Toutes les effluves troublantes d'un cœur de femme ardent en sa pitié, étaient contenues dans ce pénétrant regard qui m'allait jusqu'au fond de l'âme.

Elle, sans se douter encore du trouble qu'il portait en moi, et sans chercher à me cacher le sien, se rapprocha davantage, — quand j'eus fini mon triste récit, — et, de sa frêle petite main prenant la mienne, elle me reprocha, doucement, de lui avoir laissé ignorer tous mes chagrins du passé. Pourquoi, surtout, ne lui avais-je jamais parlé de ma mère ? La sienne étant morte, dès sa naissance, elle n'imaginait pas, avant de me l'avoir entendu dire, qu'il fût si bon, pour un petit enfant,

d'être attiré dans des bras maternels et longuement bercé.

C'était ce que faisait ma mère, quand nous étions seuls l'hiver, mourant de froid. Dans ses alarmes pour ma santé, elle m'attirait aux coins les plus reculés, me blottissait contre elle, m'enveloppait, tant bien que mal, dans les plis de sa sèche robe d'indienne, et, se penchant sur moi, me disait avec un accent qui toujours me tirait des larmes : « Va, je t'aime bien ! »

Et pourtant, si déshéritée qu'eût été mon enfance, il me semblait, maintenant, que je n'avais pas été le plus à plaindre. Les bonnes fêtes du cœur, dans la famille, à tout prendre, je les avais connues, tandis que Thérèse en avait toujours été privée. Jamais, ni son père ni sa tante, ne lui avaient dit cette parole de si grande douceur : « Va, nous t'aimons bien ! » Sa mélancolie habituelle, la marquait de ce signe particulier qu'ont seuls les enfants sans mère : on ne les voit presque jamais rire, ou si tristement ! Plus qu'une autre, avec sa sensibilité exquise, la pauvre petite sentait

son abandon. Comme j'essayais de la réconforter, à mon tour, et de lui persuader, pour l'avoir éprouvé moi-même, qu'une adoption maternelle volontaire, était encore une douce chose, elle repoussa vivement cette consolation : « Pour une mère, c'est bien fini ; je n'en puis plus avoir, en ce monde, puisque la vôtre, aussi, est morte. Mais, il est une question que je me suis faite, cent fois, dans mon isolement : Pourquoi Dieu, qu'on dit si bon, ne nous a-t-il pas pris en pitié l'un et l'autre; pourquoi, avant de nous reprendre nos mères, ne nous a-t-il pas donné à vous une sœur, à moi un frère à aimer ? »

Ce n'était pas seulement un regret qu'elle m'exprimait d'une voix assourdie, par les larmes, c'était aussi, l'aveu d'un secret désir; sa main qui tremblait dans la mienne me le faisait pour elle. J'aurais pu m'enhardir, lui dire, qu'il y a entre les âmes, un sentiment plus tendre et plus intime, que celui qui unit une sœur à un frère; j'aurais pu, lui laisser deviner que je l'éprouvais pour elle. Mais, le véritable amour, à quelque âge qu'il nous vienne, est timide et toujours plein de crainte. Il perd, le plus souvent, les occasions qu'il aurait de rencontrer le bonheur. Plus le trouble est profond, moins nous savons être heureux. J'étais frémissant près d'elle, le cœur tout prêt à s'échapper, et je restais aussi

court de paroles, que s'il n'y eût eu rien à lui répondre, uniquement, par la peur de mal dire ou de trop dire et de déplaire.

En pareil cas, les plus purs sont les plus hardis. Thérèse, dans son innocence, ne savait pas encore lire dans les yeux ce, qu'en amour, la bouche, souvent, n'ose exprimer. Le silence, pour toute réponse à l'appel touchant qu'elle venait de faire à mon amitié, lui parut un signe de froideur et d'indifférence. La pauvre petite, ne put me cacher sa peine. Dans un mouvement naïf, irréfléchi, comme il en vient aux natures tendres et spontanées, elle jeta ses bras autour de mon cou, et, dans un chaste abandon, sans dire un mot, elle laissa retomber sa tête sur mon épaule, comme une sœur.

Jamais, encore, un cœur de femme ne s'était reposé sur mon cœur. Thérèse, allait avoir seize ans; j'en avais dix-neuf. Maintenant, il faisait presque nuit, dans l'ombre du cèdre, et nous étions seuls!.. Je fus sans force, pour dominer la sensation subite, inconnue, qui venait de m'envahir tout entier, qui me faisait chanceler, me troublait de vertige. Sans le savoir, sans le vouloir, peut-être, — ces moments sont si obscurs, — je l'attirai plus étroitement, et nos lèvres s'effleurèrent. Ce ne fut qu'un instant, à peine la durée de l'éclair, et, je crus que j'en mourais.

Le mystère profond de l'amour, sa joie et sa mélancolie; je ne sais quelle impression de douleur qui se mêle à la volupté même, venaient de m'être révélés dans la douceur enivrante du premier baiser.

Ne riez pas. Ne dites pas : idylle d'enfants sans lendemain. Ce nouveau lien, formé entre nos deux âmes, dans un tel lieu, pour ainsi dire sous le regard de ma mère, me rendait, désormais, Thérèse d'autant plus chère et sacrée. Mon parti fut pris sur l'heure. Dès le lendemain, je parlerais à mon père; il ne me refuserait pas.

Je n'ai jamais éprouvé une forte émotion, sans croire que ceux que j'aimais, seraient heureux de la partager, aussi, avec moi. Dans ce ferme espoir, je passai une partie de la nuit, — entre les éclairs et les éclats du tonnerre, — à tourner de cent manières, la phrase magique qui devait m'ouvrir l'accès de son cœur paternel. Il ne s'agissait plus, seulement, d'éducation. Je voulais lui dire, aussi, ce qui était bien autrement grave, qu'avec sa permission, j'épouserais Thérèse, dès que je serais en état de gagner ma vie. S'il me faisait des objections, — je devais m'y attendre, — je saurais bien

les combattre et le convaincre. La nuit, dans les ténèbres, seul avec mon amour, je me sentais héroïque. Hélas ! le matin, au grand jour, tout changea. La timidité, qui est le fonds de ma nature, reprit le dessus. Elle me paralysait. Lorsque mon père entra, je ne sus plus ni par où commencer, ni que lui dire. Nous étions seuls dans sa chambre ; on venait de nous servir notre premier déjeuner. Tout en émiettant mon pain, — je n'avais aucun appétit, — je cherchais à me rappeler cette phrase préliminaire qui m'avait coûté tant de peine à faire. J'eus beau chercher, elle ne me revint plus. L'aurais-je ressaisie, qu'il m'eût été impossible de l'arracher de ma gorge desséchée par l'angoisse. Je sentais ma langue se coller à mon palais. J'étouffais. Une parole de mon père m'acheva : « Eh bien ! Jules, l'orage t'a donc retiré l'appétit ? » Il me regarda ; je me jetai à ses pieds et je fondis en larmes. Ce fut toute mon éloquence.

Il se doutait si peu de la cause de mon émoi, que sa première supposition fut la plus invraisemblable, étant donnée ma sauvagerie. Il s'imagina que, dans mon inexpérience, je m'étais laissé prendre aux filets de quelque sirène, plus éprise de ma bourse que de ma bonne mine, et, que j'avais fait, à quelque usurier, un emprunt qu'il m'était impossible, — sans son secours, — d'acquitter.

Lorsque je fus en état de le détromper, de lui faire ma confession, il se garda bien de contrarier mes projets. Aussi habile que paternel, il me traita en homme, en ami surtout, me fit quelques sages observations qu'aujourd'hui, je me ferais moi-même, et finit par me demander, une semaine de réflexion, avant de me répondre, me promettant, d'ailleurs, à ma prière, de ne rien dire à personne. Ce serait notre secret; il resterait entre nous.

Le soir même, à mon insu, il voyait ma marraine, et tous deux arrêtaient un plan de conduite à mon égard. Le mariage, de longtemps, n'était pas possible; il ne le serait, peut-être, jamais. Ce premier amour était, donc, d'autant plus à craindre, que je ne m'en laisserais distraire, par aucun des plaisirs faciles que prennent, à peu près tous les jeunes gens, en attendant l'heure de leur établissement.

Partout, il y avait danger. Me laisser voir trop souvent Thérèse, c'était courir au-devant d'un malheur certain; d'autre part, me heurter de front, étant donné un caractère tout d'une pièce, comme le mien, c'était me pousser à la rébellion et tout compromettre. Comment donc faire? Les femmes ont cent fois plus d'adresse que les hommes pour arriver à se faire écouter et à vaincre les résis-

tances. Mme Hortense, avait l'intuition rapide; elle ne vit qu'un moyen d'en sortir; c'était de m'amener à prendre, de moi-même, une résolution héroïque. Me connaissant beaucoup mieux que mon père, elle m'en croyait capable. Il n'y avait qu'à frapper droit au cœur. Le sien, on va le voir, devait être l'enjeu de cette gageure. N'importe, l'excellente femme se chargea, sans hésiter, de mener seule à bien cette mission délicate.

VIII

MARIANNE. — SA FIN TRAGIQUE

Confidences de ma marraine sur sa fille. — Pourquoi elle en vivait séparée. — La rencontre que fit Marianne au musée du Louvre. — Ce qu'était Jacques. — Premier amour. — La faute. — Marianne espère le mariage. — Jacques élude; sa mobilité. — L'enfant naît et meurt. — Sombre résolution. — Ce que fit Marianne en revenant de voir sa mère. — Le lendemain elle était morte. — Son journal. — Le but poursuivi par ma marraine était oublié. — Effet auquel on n'avait pas pensé. — Mes terreurs pour Thérèse. — Je prends de moi-même la *résolution héroïque*.

Rien n'éveilla mes soupcons, lorsque, le surlendemain de mes confidences à mon père, ma marraine me demanda de l'accompagner dans une longue course qu'elle avait à faire. Cela lui arrivait quelquefois, et je mettais, toujours, beaucoup d'empressement à lui être agréable.

Elle prit donc mon bras, le plus naturellement du monde, et se mit à causer, sur la route, de mille choses d'un intérêt secondaire, mais que sa bonne grâce habituelle savait rendre attrayantes.

Arrivés à la hauteur du Marché aux chevaux,

elle tourna dans une rue du vieux Paris, aussi étroite que la rue de Nevers, au Pont-Neuf; plutôt, une ruelle tortueuse, par ses maisons irrégulièrement bâties; les unes, reculées en arrière, comme honteuses de leur maigre façade; les autres, ventrues, d'anciens hôtels, peut-être, empiétant indiscrètement sur la chaussée. Toutes, d'ailleurs, également dans l'ombre, ne recevaient du ciel, ni chaleur ni lumière, même aux plus longs jours de l'été.

Depuis que nous nous étions engagés dans cette rue, les allures de ma marraine avaient changé. Elle ne parlait plus. Sa volonté était, visiblement, de hâter le pas, et l'on eût dit, qu'une force d'inertie, plus puissante, paralysait ses mouvements. Je la sentais à mon bras toute lourde. L'inquiétude de mon regard la réveilla. « Ce n'est rien, me dit-elle, en faisant un nouvel effort pour se ressaisir; nous aurions dû prendre un autre chemin, éviter cette rue; mais, une attraction douloureuse, invincible, m'y ramène toujours. »

Elle continua dans un grand trouble, et presque à voix basse, comme si elle eût craint d'être entendue : « Voyez-vous cette vieille maison rouge dont les fenêtres du troisième étage surplombent sur la rue? C'est là, dans une de ces chambres, que Marianne est morte. A certains jours, comme celui-

ci, ma pauvre tête se monte et se refuse à croire à la réalité. Il me semble que je n'ai fait qu'un mauvais rêve, et, qu'en passant devant cette porte, je vais la voir venir à moi avec son bon sourire et ses deux bras ouverts pour m'embrasser... Mais, je sens qu'on nous regarde. Si on allait me reconnaître ! Emmenez-moi. »

En effet, soit hasard, soit curiosité, quelques locataires s'étaient mis sur leur porte. Je l'entraînai, vivement, dans un jardin abandonné, dont on était en train d'abattre les grands arbres en pleine parure d'été. La chute gémissante de ces bons géants qui avaient travaillé un siècle, peut-être, à étendre, autour d'eux, leurs bienfaisants ombrages, faisait mal à entendre. C'était comme une lamentation de la nature faisant écho aux plaintes de l'humanité. En toute autre occasion, ma marraine en eût été, encore, plus émue que moi ; mais, toute à sa pensée, elle ne voyait rien de ce qui se passait autour d'elle. S'étant jetée sur un banc, elle reprit d'une voix fébrile : « Ah ! je n'aurais pas dû la quitter, la laisser seule. Le remords, toujours, me poursuit.

» Et pourtant, si nous vivions séparées, si j'avais accepté pour toutes deux cette existence isolée, c'était afin d'ajouter à ses ressources, au lieu de lui être à charge.

» Tenez, je puis bien tout vous dire; vous avez le cœur et l'âge qui font comprendre ces choses; eh bien! il me semblait, aussi, qu'il valait mieux ne pas la prendre avec moi, dans une maison où tant d'oisifs corrompus se font un jeu de s'attaquer à l'honneur des femmes. Je la sentais plus à l'abri, dans ce quartier tranquille où nous avions vécu des années ensemble; où je la savais honorée par les familles honnêtes et laborieuses qui vivaient sous le même toit.

» Comme je vous l'ai dit, elle peignait, surtout, en miniature. Je n'avais pas cherché à contrarier sa vocation; ses professeurs jugeaient qu'il y avait en elle l'âme d'une grande artiste (1). Elle donnait aussi des leçons et faisait, sur commande, de fort belles copies des grands maîtres.

» Si le travail est le gardien de la vertu d'une fille, je pouvais être de tout repos sur celle de Marianne, car elle ne perdait pas une heure. Mais, la

(1) J'ai retrouvé dans les papiers de M. Michelet, datant de cette époque, quelques petits dessins jetés sur le papier d'une main vive et légère; c'est plein de grâce et d'esprit. Mais il y a un dessin d'une tout autre nature qui trouble fort le cœur : c'est une esquisse que Marianne a faite d'elle-même et, sûrement, bien près de sa mort. L'attitude est désolée, les bras tombent, le regard est au ciel, noyé dans les larmes. Cette esquisse lui a servi pour commencer un petit portrait, à la gouache, qu'elle destinait, sans doute, à sa mère. Je possède ces deux reliques.

(Mme J. M.)

fatalité devait s'en mêler. Ce fut précisément au Louvre, que la pauvre enfant rencontra celui qui allait faire son malheur et le mien.

» Il y a, entre les artistes, une sorte de camaraderie de métier dont personne ne s'offusque. On va d'un chevalet à l'autre, on se critique, on se discute, on s'admire, on s'électrise d'enthousiasme pour telle ou telle école. L'heure réglementaire de la fermeture des salles fait qu'on sort ensemble, et qu'on chemine, en causant, si l'on va du même côté. Cette familiarité, d'ailleurs décente, était moins à craindre pour Marianne que pour toute autre. Sa réserve naturelle, l'impression de tristesse qu'elle avait gardée de notre temps d'épreuves, l'avaient faite fort silencieuse. Je suis bien sûre, que, jamais, aucun de ses compagnons d'atelier, ne se fût avisé de chercher à la reconduire chez elle. Tous la respectaient.

» Mais le danger vient, toujours, du côté où on ne l'attend pas. Il vint pour elle, du fond de la province. C'était un tout jeune homme, un méridional, nouvellement débarqué et triste d'avoir quitté sa petite ville et les siens. Dans ce grand Paris, où pas un visage humain ne lui était connu, il se sentait comme en exil. Ses regrets étaient surtout pour sa mère et l'une de ses sœurs. Comme tous les méridionaux, il avait l'âme expansive et ne

pouvait se défendre de parler des deux chères absentes, parfois même, avec des larmes.

» Ses camarades déjà revenus de ces enfantillages, en riaient, ce qui ajoutait à sa tristesse. Marianne, au contraire, était touchée de sa peine. Pour son malheur, elle le laissa trop voir. Le besoin irrésistible qui pousse les êtres jeunes et solitaires à se rapprocher, fit le reste. Cela est fatal.

» Ils furent de bien bonne foi, tous les deux, en croyant, d'abord, qu'aimer sagement, sans presque se le dire, suffirait toujours à leur bonheur. Savaient-ils même, alors, qu'il y eût rien au delà ? La facilité de leurs relations (ils travaillaient souvent au Louvre l'un près de l'autre), fut pour moitié dans leur chute. Elle les entraîna, insensiblement, à désirer davantage, c'est-à-dire à tout perdre.

» Un matin, ces deux enfants, si purs encore la veille, s'éveillèrent ayant perdu leur ignorance. Marianne, sentit, bientôt, au trouble de sa santé, qu'elle portait dans son sein le triste fruit de sa faute. Les larmes amères qu'elle avait déjà commencé à répandre, redoublèrent. Et cependant, elle n'avait, alors, aucun doute; elle croyait, fermement, que son enfant avait un père, qu'elle serait épousée.

» Dans son inexpérience, elle ignorait qu'avoir trop donné éloigne les hommes, au lieu de les

attacher davantage. Il était si tendre pour elle !... Comment ne pas se faire illusion ? Il viendrait de lui-même, à demander que le mariage se fît avant la naissance de l'enfant. Elle mit donc sa dignité à se taire. Il lui en eût tant coûté, d'ailleurs, de dire un mot qui rappelât cette première heure d'égarement pour elle, inoubliable !...

» J'ignorais tout. Marianne ne venait, habituellement, que sa journée finie ; je ne la voyais qu'à travers le jour incertain de ma chambre pauvrement éclairée. Ses précautions étaient si bien prises, qu'il me fut impossible de m'apercevoir du changement de sa taille. Les locataires de sa maison ne doutaient pas qu'elle ne fût enceinte ; mais elle avait prié, conjuré avec tant de larmes, qu'on me laissât tout ignorer, jusqu'au jour où Jacques la demanderait en mariage, que personne n'osa m'avertir.

» Hélas ! ce jour qu'elle attendait avec si grande anxiété, ne vint pas. Dès lors, on la vit pâlir et maigrir sans qu'elle fût plus souffrante. C'était au cœur qu'était le mal. Son enfant aurait-il un père,

ou naîtrait-il orphelin? La question se posait, maintenant, inexorable.

» Un soir que Jacques cherchait un prétexte pour la quitter plutôt qu'à l'ordinaire, la pauvre enfant se sentit atteinte plus profondément de la morsure du doute. Sous son aiguillon cuisant, le cœur maternel s'éveilla tout à fait, et lui commanda de parler. Prenant tout son courage, elle lui demanda s'il ne vaudrait pas mieux qu'il l'obtînt tout de suite de sa mère? Elle aurait plus facilement son pardon. Lui, sans s'expliquer, nettement, la gronda d'être injuste à son égard, et de se troubler l'esprit de chimères, quand l'intérêt de leur enfant lui commandait le calme. N'était-il pas toujours le même, aussi épris et plein de sollicitude pour l'avenir ? Ne travaillait-il pas double, en prévision des charges nouvelles qui allaient naître? Cela même, l'empêcherait, peut-être, de venir la voir avec autant de régularité, mais elle pouvait être bien tranquille : sa pensée ne le quittait pas. Là-dessus, il l'embrassait bien fort, disant, que tout s'arrangerait, et la laissait, en réalité, sous le coup des plus sombres pressentiments.

» Je la voyais de moins en moins. On était à la

veille des étrennes. Elle m'écrivait qu'elle avait un surcroît de travail, que les journées étaient si courtes qu'elle devait les allonger en continuant de peindre à la lampe. Deux fois elle vint en courant à la brune. « Mère, disait-elle, je n'ai que le » temps de t'embrasser et de m'enfuir. » Avant que j'eusse pris celui de lui répondre, elle était déjà dans l'escalier.

» Et moi, je n'avais pas une heure de libre pour aller la voir. Vous savez combien je suis esclave dans la maison du docteur. C'était bien pis, il y a quelques années. Son inquiétude le rendait inexorable. Il n'y avait de jour de sortie pour aucun employé. Nous étions, tous, tenus à la chaîne.

» Quand je songe qu'il eût suffi d'entrer à l'improviste dans sa chambre pour surprendre son secret et prévenir, par une tendre miséricorde, des malheurs plus grands!... Cette pensée fait mon désespoir; elle m'accable.

» Marianne ne me trompait pas. Elle ne sortait presque plus; mais ce qu'elle me cachait, soigneusement, c'est qu'elle ne pouvait plus travailler avec la même assiduité. Si courageuse qu'elle fût, les malaises, la fièvre qui la prenait, souvent, le soir, faisaient tomber le pinceau de ses doigts. Et la gêne venait, car elle n'eût jamais voulu rien accepter de

Jacques avant le mariage. S'il offrait, elle répondait avec un triste sourire: «Gardons cela pour *lui*.»

» Un jour, qu'il parlait de ses efforts solitaires, elle se hasarda, encore, à lui dire: «Ne croyez-vous » pas qu'à deux, nous aurions plus de force d'âme » pour gagner davantage? Pour moi, je sens que » j'y retrouverais toute mon énergie; je travaille » rais mieux et plus vite. Nous aurions plus de res » sources au moment de sa naissance..... » Elle n'osait plus parler du mariage : le mot lui eût brûlé les lèvres ; mais il eût pu lire, — s'il l'eût voulu, — dans ses yeux, pleins de larmes, toutes ses pensées et ses angoisses. Il n'en eut pas le cœur; il fit la réponse banale et froide, à geler le mercure, que tous les hommes tirent de leur égoïsme, lorsque la faute d'une femme les gêne et qu'ils n'en veulent pas supporter les conséquences : « Ne t'inquiète » donc pas toujours ainsi. Je l'ai promis, je n'ai » qu'une parole. Sois de tout repos, je n'abandon- » nerai jamais ton enfant; il ne manquera jamais » de rien. » Sur le reste, pas un mot.

» Ainsi, l'arrêt était, implicitement, porté : ils resteraient séparés. Dans l'état de faiblesse où était Marianne, c'était la tuer. Elle était fière; elle reçut sa condamnation en silence. Jacques ne se douta nullement qu'il venait de lui porter un coup mortel.

Il partit, avec la persuasion d'avoir fait tout son devoir d'amant et de père. Il n'était pas plus méchant qu'un autre et il n'était pas né vicieux. Marianne avait été son premier amour; il l'avait éperdument aimée et s'était promis, au moment où il triomphait de ses résistances, une éternité de bonheur avec elle. On l'eût bien surpris, alors, à lui dire que l'année ne se passerait pas sans qu'il fût, sinon las de l'amour fidèle, mais, tout au moins, déjà atteint des tiédeurs affligeantes qui précèdent le détachement.

» Tandis que ma pauvre fille, triste captive volontaire, ne quittait plus sa chambre que le soir, furtivement, pour aller, à la dérobée, rendre un peu d'ouvrage ou se pourvoir de nourriture; lui, vivait au soleil, se promenait au quartier Latin au milieu des rires joyeux de la jeunesse. Il s'était laissé apprivoiser et tenter par l'inconnu de la vie qui promet, aux âmes novices, tant et tant de belles fêtes! Si l'idée du mariage lui était venue, un moment, par amour ou par commisération, elle était maintenant bien loin de son esprit.

» Oh! mon enfant, vous aimerez aussi : c'est la commune loi; vous la subirez comme les autres. Eh bien! croyez-en l'expérience d'une mère instruite par le malheur; n'avancez pas cette heure. Les amours trop précoces sont, bien souvent,

comme les amours tardives, autant de pas vers la mort.

» Marianne s'était dit que si son enfant mourait, elle le suivrait bientôt, sans bruit ni larmes. Elle fut stoïque et garda jusqu'à la fin, devant le monde, l'attitude souriante de l'espérance. A celles qui l'interrogeaient et auxquelles il fallait bien répondre, puisque sa faute était connue, elle disait toujours, invariablement, que Jacques allait l'épouser. Tous y furent trompés. On attribuait son amaigrissement et sa pâleur aux fatigues de son état.

» Les larmes continuaient à tomber, mais en silence, dans les longues et funèbres nuits d'hiver, sans sommeil. Il en coula tant de ses yeux et de son cœur brisé, que les sources de la vie tarirent, pour elle et pour son enfant. Le moment venu, il naquit sans souffle, languit quelques heures et mourut.

» J'étais sérieusement malade et tout à fait alitée. Elle avait expressément défendu qu'on m'avertît, quoi qu'il advînt. On craignit de la tuer en ne tenant pas compte de ses ordres. Elle m'écrivit, qu'elle était retenue à la chambre par un refroidissement accompagné de fièvre, mais qu'elle allait venir.

» Jacques, non plus, ne fut pas prévenu de la naissance de son fils. Ce fut seulement après sa mort, et, pour remplir les formalités indispensables, qu'elle le fit appeler.

» La pauvre petite vint, en effet, dès qu'elle put se traîner, mais, toujours, à la nuit, selon son habitude. Elle était toute encapuchonnée, se disant encore mal remise de son refroidissement. Je pouvais m'en douter, à l'altération de sa voix, qui avait pris quelque chose de la plainte d'un enfant malade ou malheureux. Je voulus la retenir, la garder avec moi, la nuit, pour la bien voir le lendemain au grand jour. Ce son de voix m'alarmait. Elle s'en défendit, me démontra que la chose était impossible, qu'elle avait trop de travail en souffrance pour perdre les heures que je lui demandais. D'ailleurs, le soir même, elle allait avoir une leçon à donner. Il fallut bien la laisser partir. Je ne me levais pas encore. Elle me couvrit de baisers, de caresses, me tint longtemps embrassée.

» Marianne avait toujours été bonne et tendre pour moi, mais, sans s'abandonner, jamais, si complètement. Qu'avait-elle, qui fit fondre ainsi son

cœur ? La douleur physique nous tient chagrins, elle ne nous attendrit pas. Les souffrances de l'âme, au contraire, nous font faibles près de ceux que nous aimons. J'avais cru sentir des armes. Il me passa, devant les yeux, je ne sais quelle vision de malheur.

» Je lui dis :

« Tu souffres donc bien, puisque tu pleures ? » — « Non, je ne pleure pas ; c'est le brouillard » de la Seine qui a rendu mon voile tout hu- » mide. Mais je m'attarde trop ; on m'attend, » il faut que je te quitte. » Elle s'arracha à mon étreinte maternelle. Dans le mouvement qu'elle fit pour ramener son manteau, sa taille se dégagea, et je pus m'apercevoir, aux dernières lueurs du jour, de son effrayante maigreur. Ou elle était bien malade, ou quelque peine secrète la consumait... Comme elle partait sans m'embrasser une dernière fois, j'en pris prétexte pour la rappeler. Elle hésita, puis me revint tout d'un élan, et, passant ses deux bras autour de mon cou, elle me dit, douloureusement, comme si elle eût fait une prière : « Oui, bonne mère, embrassons-nous » encore une fois, et, donne à ta Marianne, bien » tendrement, ton adieu. » Ce fut notre dernier » baiser.

» Avant de rentrer chez elle, — au lieu de nour-

riture, — elle achetait une petite provision de charbon.

» Le lendemain, au point du jour, on frappait à ma porte, et l'on criait du dehors : « Levez-vous, » madame, et venez vite : on dit que votre fille se » meurt. » Je ne sentis plus mon mal; je me levai en toute hâte et me jetai, éperdue, dans un fiacre qu'on avait fait avancer. Hélas ! on m'avait trompée. C'était trop tard... Elle ne se mourait pas; elle était déjà morte ! Je la trouvai étendue sur son lit, les mains jointes sur son pauvre cœur qui avait tant souffert et qu'elle semblait comprimer. Un réchaud était à côté, qui brûlait encore, et, par ses émanations, avait averti les voisins.

» Sur sa table, était la lettre ou plutôt le long journal qu'elle avait fait pour moi, où elle me confessait sa faute, me disait comment elle avait succombé et tout ce qu'elle avait souffert, depuis, en expiation d'un moment de faiblesse. A la fin, elle me demandait de lui pardonner.

» Je les ai usées de mes yeux, je les ai trempées de mes larmes, ces pauvres feuilles sur lesquelles les siennes ont dû, tant de fois, couler. On en voit partout la trace. Je vous les montrerai un jour.

Vous verrez ce qu'a d'effrayant, la longue agonie d'une âme mortellement blessée de sa chute, et de l'abandon de l'homme qui l'a perdue. Ce journal est, aussi, un testament qu'elle a fait devant Dieu. Je dois l'emporter avec moi; vous saurez où je le cache. Quand je serai morte, vous le mettrez dans ma bière, sous mon linceul, tout contre mon cœur. Vous ferez cela pour moi, n'est-ce pas (1) ? »

Elle me faisait cette prière avec le même son de voix plaintif qu'avait sa fille, lui demandant de mettre toute sa tendresse dans son dernier adieu. La voyant prête à défaillir, pour toute réponse, je la soutins dans mes bras. Jamais, elle ne m'avait été plus chère. A tous les âges de ma vie, mes attachements les plus forts, les plus durables, sont nés de la compassion.

La pauvre femme était bien loin du but qu'elle s'était proposé au départ. Par cela même, elle l'avait plus sûrement atteint.

(1) Ce journal ne se retrouva pas à la mort de Mme Hortense. Sans doute, elle avait cru plus prudent de le détruire. Mais M. Michelet l'avait eu assez longtemps dans les mains pour le savoir par cœur. Il lui a été bien utile pour ses deux livres : *L'Amour, La Femme*. Il s'en souvenait encore, quand des femmes jeunes, se trouvant dans une situation à peu près analogue à celle de Marianne, venaient lui demander conseil. (Mme J. M.)

L'impression de douleur que me fit éprouver son récit fut, d'autant plus vive et plus profonde, que rien ne m'avait donné à penser que ce fût un avertissement.

Il était, certes, bien inutile de me prémunir contre des idées d'abandon. Je n'ai jamais été de ceux qui croient, qu'en amour, tout se borne à un seul acte, après lequel il n'y a rien à apprendre ni à obtenir d'une femme.

Grâce à Dieu, la même,— pour qui sait aimer,— peut en contenir mille, et donner à l'homme, le plus mobile de goûts et de caractère, le plaisir du changement dans la fixité. Toute femme renouvelle d'attraits lorsqu'elle se sent aimée. Aujourd'hui qu'un long passé est derrière moi, je puis affirmer, par ma propre expérience, qu'il suffit de mettre son âme de moitié dans ses plaisirs, pour n'avoir que bien rarement la tentation d'être infidèle.

Cette tragique histoire devait, pourtant, m'être utile, mais d'une manière toute différente de celle qu'on avait prévue.

Jusqu'à ce jour, la femme m'était surtout apparue dans son rôle de fiancée ou de compagne de l'homme, apportant le bonheur sous son toit solitaire. L'idée de la maternité n'avait qu'effleuré mon esprit. Le récit des souffrances de Marianne,

pendant sa grossesse, me la faisait envisager pour la première fois, bien en face, et par son côté sombre, terrible même, pour la femme. Que sont les charges de la paternité dont l'homme fait tant de bruit, comparées au péril où il expose, sans cesse celle qui met courageusement, pour enjeu, dans l'amour, sa propre vie? Et, Thérèse était si fragile! En pensant à elle, mon âme se remplissait de terreur.

Elle fut si forte, alors, que je n'ai jamais pu, depuis, la dominer entièrement près d'une femme aimée.

La possibilité d'un mariage prochain avec Thérèse, me semblait, désormais, interdite. Lorsque mon père, fidèle à sa promesse, reprit notre entretien, et combattit, d'abord, mon projet d'adoption, me démontrant qu'il était bien difficile de se faire le tuteur immédiat d'une jeune fille pourvue de ses appuis naturels, dont aucun n'avait réellement démérité; — lorsque, abordant, ensuite, la question du mariage, il me montra ma pauvreté comme un obstacle bien sérieux, — la femme prenant toujours à son compte, la plus forte part des privations et des misères domestiques; — lorsqu'enfin, pour m'impressionner plus vivement sur le sort qui attendrait Thérèse, il évoqua nos propres souvenirs, me rappela que ma mère avait souffert

de notre gêne jusqu'à en mourir, il ne savait pas qu'une voix parlait, en moi, plus haut que la sienne, et, qu'elle m'avait déjà dicté la *résolution héroïque* qu'on cherchait, — sans me le dire, — à obtenir de ma sagesse. Oui, il fallait savoir attendre. Cela, quoiqu'il m'en coûtât, j'aurais su le faire. Ce n'était pas la plus dure épreuve.

Un autre sacrifice, qui était la conséquence du premier, s'imposait aussi; celui-ci plus cruel. Pour rester fort contre moi-même, il faudrait, également, m'interdire de voir, souvent, Thérèse.

L'aurais-je pu, si nous étions restés dans la même ville? Je crois, à la peine que je ressens encore au bout de tant d'années (1859), que ce courage, à la fin, m'eût manqué.

Aussi, quand mon père, quelques jours plus tard, me communiqua une lettre de son beau-frère qui l'appelait aux Ardennes pour régler des affaires d'intérêt, et qu'il me dit, que son intention était de me prendre avec lui; — si troublé que je fusse d'une résolution si subite; si accablante que fût pour moi la pensée de quitter Thérèse lorsque j'avais encore, aux lèvres, l'ineffable douceur de son baiser, je courbai pourtant la tête, en silence, et j'obéis.

IX

UN MOIS DE VACANCES AUX ARDENNES. — RÉVEIL DE MA VOCATION.

Ce voyage fut un bienfait. — Les divers horizons de la route. — Le logis maternel. — Ce qu'était ma famille. — Quelle place y occupait ma tante Hyacinthe. — Premier regard jeté sur la contrée. — Partout des légendes. — Les petits bois de chênes. — La soirée d'automne au village. — Ce que faisaient mes tantes. — Ma tante Alexis était l'historien de la famille. — Elle réveilla le goût que m'avait donné ma mère pour l'histoire. — Le *livre bleu*, ce qu'on y lisait. — Mes oncles Michaux. — Le chanoine *réfractaire*. — Le prieur de Cadouïn. — Mon oncle Michaux, *l'hérétique*. — Ma tante Hyacinthe eût fait une bonne abbesse du moyen âge. — Ma cousine Célestine. — De l'esprit moqueur des femmes. — A qui le dernier mot.

Ce voyage n'était nullement nécessaire à nos intérêts, je l'ai su depuis. Mais, ce fut, de la part de mon père, un acte de haute sagesse. Si j'étais resté, aucune diversion n'eût été assez puissante pour me faire supporter, sans défaillance, la dure privation que j'étais résolu à m'imposer. Puisqu'il fallait rompre avec une si douce habitude et ne plus se voir que rarement, mieux valait pour tous

deux, à cette première heure d'épreuve, être tout à fait séparés, dépaysés même. Thérèse, non plus, ne devait pas rester à Paris. Il avait été décidé qu'en notre absence, elle irait en province voir son grand-père.

Pour un Parisien qui n'avait jamais dépassé la banlieue, tout, dans ce voyage, allait être une surprise. Les diligences, comme on sait, marchaient encore fort lentement à cette époque. Je ne m'en plaignais pas. C'est la seule manière de voyager avec profit. Depuis qu'on a créé les chemins de fer, on passe, on s'éblouit, on a le vertige, et tout échappe. Pour connaître son pays, il faudra mettre à la mode les voyages pédestres, les tournées de touriste sérieux, refaire les compagnons du tour de France.

Pour nous, partis de Paris le soir, à la tombée de la nuit, nous nous éveillâmes le matin à l'entrée de la Champagne. Je connus, pour la première fois, la grande nature par ses aspects les plus monotones et ses couleurs les plus pâles, une triste mer de chaume délavé, étendue sur une immense

plaine de plâtre. Nous mîmes tout un long jour à la traverser.

A deux lieues de Réthel, tout changea. La véritable Ardennes nous apparut avec ses bois fréquents coupés de clairières, où perce une terre en vive opposition de couleur avec la terre blanche de Champagne; celle-ci, toute rouge, chargée de limaille de fer, sert partout de ciment pour les constructions. Plus nous avancions, plus le pays s'assombrissait. Des forges, des étangs, des ardoisières. Les ardoises, dont se revêtent les maisons, pour se préserver de l'humidité, leur donnent une apparence de deuil.

La Champagne m'avait semblé ennuyeuse; cette première vision du pays de ma mère me remplissait de mélancolie. Le soir du troisième jour, nous entrâmes, à grand bruit de grelots et de claquements de fouet, dans le village de Renwez, retiré à la lisière des bois. Toute la famille, avertie de l'heure de notre arrivée, nous attendait sur la porte. Le logis maternel donnait, de ce côté, sur la rue. Encadré dans la parure habituelle des maisons de village, le petit jardin où pousse un peu de tout, des arbres, des fleurs, des légumes, — charmant pêle-mêle, — il me parut, au premier regard, moins triste d'aspect et même attendrissant dans sa demi-vétusté. Cette maison, à

elle seule, racontait bien des choses du passé. Mon oncle, seul homme de la famille, était comme perdu au milieu des femmes qui se pressaient au devant de nous. Il se dégagea, vivement, pour nous conduire dans une grande chambre du rez-de-chaussée qui servait, à la fois, de salon et de salle à manger.

Ce fut pour moi un moment pénible. Je ne savais que trop, que ma mère était morte, et cependant, lorsque, parmi tous ces bras féminins ouverts pour nous recevoir, les siens me manquèrent, j'eus la sensation la plus douloureuse : il me sembla que je la perdais une seconde fois.

Ma tante Alexis, sans le vouloir, ajouta encore à mon trouble, en me montrant l'embrasure de la fenêtre et la chaise où elle s'asseyait, de préférence, à son rouet. Je me précipitai, je la saisis cette pauvre vieille chaise de paille; j'y collais mes lèvres, comme si elle eût été une partie d'elle-même. Il fut impossible de m'en faire prendre une autre, pour mon usage, tant que dura notre séjour à Renwez.

Notre famille jouissait d'une considération générale et méritée. Elle était, comme le pays où elle vivait, un mélange de Picardie, de Belgique et de Champagne, sans avoir, toutefois, la dureté chicaneuse de Réthel, ni la sécheresse qui vient ensuite, une Champagne durcie; mais, plutôt, quelque

chose de l'emportement colérique des Belges.

Les Millet, Champenois de Provins, étaient venus s'allier aux Michaux de Renwez. Les deux familles, à l'origine, d'honorables cultivateurs, y avaient ajouté, plus tard, un peu d'industrie. Mon grand-père qui était maire de sa commune, en gouverna si sagement les intérêts, qu'à sa mort, ses administrés reportèrent sur son gendre toute leur confiance. Ils lui remirent, en outre, en qualité de commissaire spécial, la surveillance d'une part considérable de la forêt d'Ardennes. Les habitants en avaient la jouissance, grâce au legs que leur avait fait le tout-puissant seigneur d'Orchimond, possesseur du château féodal de Montcornet dont on voit, encore, de Renwez, les ruines sombres et massives.

Il avait légué cette portion de son vaste domaine aux trente-deux communes indivises de son marquisat, pour punir ses héritiers naturels qu'il soupçonnait du meurtre de ses deux enfants, disparus, un jour, sans qu'on pût jamais en retrouver la trace.

Quoique les tribunaux eussent réduit d'un tiers cette donation, elle est restée pour le pays une source de beaux revenus.

Mon oncle vivait avec sa femme, ses filles et trois

belles-sœurs qui ne s'étaient pas mariées, par amour de leurs neveux. Les économies qu'elles faisaient dans leur célibat, peu coûteux, étaient employées à tenir ces jeunes messieurs aux écoles.

Bien que ma tante Alexis fût la doyenne d'âge, il s'en fallait bien qu'elle eût l'autorité dans la maison. Elle revenait, tout entière, à sa sœur cadette, ma tante Hyacinthe, celle-là même qui fit, en 1802, les frais de ma première culotte. Tous, reconnaissaient ses capacités administratives, et, d'un commun accord, lui avaient remis les rênes du pouvoir. Elle gouvernait, diligemment, non seulement l'intérieur de la maison, mais encore toutes les affaires de la communauté. Aussi bien qu'un légiste, elle se débrouillait dans les intérêts, toujours un peu litigieux, qu'elle avait avec ses fermiers. Sa main, était partout si ferme, qu'on pouvait dire qu'après, ou peut-être même, avant mon oncle, elle était la forte tête et l'*homme* de la famille.

Pour se faire obéir et craindre, — elle y tenait, — il n'était guère besoin de paroles. Elle avait une certaine façon de regarder de haut, par dessus l'épaule, qui interdisait toute réplique et vous mettait aux pieds des ailes. Pendant toute la durée de notre séjour à Renwez, je ne l'ai jamais vue rire, et j'ai pu, souvent, observer que mes autres tantes

se sentaient bien plus à l'aise, et qu'elles étaient bien plus gaies, quand leur sœur n'était pas là.

Le titre d'*administrateur* de la forêt d'Ardennes, n'était pas pour mon oncle une sinécure ; il avait à faire de longues et fréquentes courses à travers les bois. Cette obligation en avait fait un marcheur infatigable. Quand ses tournées ne l'éloignaient pas, pour tout le jour du village, il me prenait avec lui. C'était une manière fort agréable de faire connaissance avec un pays fécond en histoires et légendes de toutes sortes.

Le village de Renwez, lui-même, était un lieu parlant. Placé au bord de la frontière, il a connu tous les fléaux : la guerre, le feu, la peste. Une prairie s'appelait encore, en 1832, la Rue-des-Malades. On y avait logé les pestiférés. Partout où vous creusiez, vous trouviez des débris d'incendie et des ossements. On comprend que, chez l'habitant, le sérieux aille, parfois, jusqu'à la dureté : on a souffert, et l'ennemi est toujours à deux pas.

Tout ce qu'on voit au delà de Renwez, n'est pas fait, non plus, pour égayer; soit, qu'on pénètre sous

les ruines du château de Montcornet, vrai colisée féodal, plein d'effrayantes légendes; — soit, qu'on s'enfonce plus loin, dans les solitudes de Layfour, profondes à vous rendre fol, où un homme, ensauvagé et mourant de faim, mangea un enfant égaré, et où les loups, par représailles, l'hiver, quand la neige couvre tout, attaquent l'homme même à cheval; — soit, qu'on visite la montagne appelée la *Dame de Meuse*, lieu d'apparitions qui ont toutes un sens funèbre, — où encore, les noirs rochers d'où s'élança le cheval fougueux du bon Renaud, laissant l'ineffaçable empreinte de son pied sur le roc. Partout, ici, l'histoire s'éveille sous vos pas.

Étant, moi-même, bon piéton, mon oncle, un matin, m'emmena voir la grande curiosité du pays, la *Lesse*, petite rivière aux allures des plus bizares. A l'endroit où on la visite, elle s'engouffre dans une caverne si basse à l'entrée, qu'on n'y peut avoir accès qu'en rempant, et, plus loin, si élevée, qu'elle monte à plus de cent pieds de haut. De la voûte et du sol, d'énormes stalactites à facettes de diamants, quand la lumière les frappe, cherchent de tous côtés à se rejoindre, comme si

elles voulaient assurer la solidité du temple, lui bâtir ses piliers. Ce n'est que depuis peu, qu'on ose pénétrer dans cet antre obscur (1832). Longtemps il a été, pour toute la contrée, un lieu d'effroi.

Tout objet qu'on jette dans la rivière, à l'entrée de cette caverne, ne reparaît plus jamais, attiré, sans doute, par le trou du *Han*, sorte d'étang noir, immobile, qu'il faut côtoyer, non sans péril, dans les demi-ténèbres et qui garde, tout ce qu'il engloutit. Ce n'est pas sans raison que les paysans, presque toujours heureux dans les surnoms qu'ils donnent aux objets et aux lieux qui les inquiètent ou les effraient, ont appelé la Lesse, la *rivière magique*.

Toutes ces découvertes, si nouvelles pour moi, nature et histoire, me passionnaient. Il y avait des jours où j'aurais pu écrire un volume sur mes impressions. Mais, je préférais ne faire que cheminer seul et rêveur sous la forêt des petits chênes tout chargés, en tous temps et en tous sens, des rameaux chevelus d'un beau gui glacé d'or.

Vous avez beau marcher des heures et croire en voir la fin, ce n'est qu'une clairière. Le bois se referme et s'étend toujours devant vous comme une mer montante de verdure. Tout aide à l'illusion. Dans le silence de l'automne, quand la pluie tombe murmurante sur les feuilles vernissées des chênes, elle imite, à s'y méprendre, le bruit de l'Océan dans ses jours de paix profonde, lorsque la vague va, vient, mollement, sur le sable fin de la plage, dans un demi-sommeil.

C'était, lorsque mon oncle avait à s'arrêter dans la maison des gardes, que je profitais de ma liberté pour m'enfoncer avec délices dans ces solitudes infinies. Muni d'un plan qui servait à m'orienter, je ne concevais rien de plus doux que ces longues heures d'isolement, et de mieux en rapport avec la mélancolie de mes regrets.

A la lisière des bois, la nuit vient vite et s'en va tard. Dès les premiers jours de l'automne, et souvent même dans la saison d'été, si elle est froide, on allume, le soir, un grand feu clair pour tenir à distance l'*haleine* humide des arbres dont on se

défie. Après le souper que nous prenions, pour me faire fête, dans des assiettes en vieille faïence où tout me semblait bien meilleur (1), la famille se réunissait autour de ce beau feu gai, pétillant au début, un vrai feu d'artifice tout en étincelles.

Il n'y avait pas à s'en priver. Moyennant une faible redevance, annuelle, payée aux *communaux*, on pouvait, tout l'hiver, empiler les longues bûches sur les hauts chenets de fer et se donner, sans être riche, la douceur et le luxe d'un vrai foyer de roi (2).

Le chien et les deux chats, *Friquette* et *Mignon*, traités en amis, plutôt qu'en serviteurs

(1) Ces assiettes existent encore. A la mort de sa tante Hyacinthe, M. Michelet étant un de ses héritiers, demanda qu'elles lui fussent données en échange de quelques pièces d'argenterie auxquelles il ne tenait guère. Voilà le commencement du service que nous avons complété, depuis, un peu partout, sur les routes, dans nos voyages. Mais les chères assiettes de Renwez, si jolies, si fines d'émail, tout animées d'oiseaux en élégants plumages, ont toujours eu leur place à part. Elles ne venaient qu'au dessert, et c'était une fête, pour les convives, d'entendre, le Maître, raconter ses souvenirs, de jeunesse mêlés de larmes et de sourires.

(Mme J. M.)

(2) Les Ardennais jouissent toujours de ce bénéfice. Une domestique qui est restée vingt-cinq ans à mon service et que l'âge a forcée de prendre sa retraite dans son village natal, près Charleville, m'écrivait, naguère, que, si le climat était plus dur qu'à Paris, en revanche, on s'y chauffait bien mieux, du moins le pauvre monde. Pour un droit de douze francs qu'elle paie, annuellement, aux *communaux*, elle pourrait tenir allumé toute l'année, nuit et jour, son grand poêle belge.

(Mme J. M.)

qu'on tient à distance, avaient chacun leur place attitrée aux pieds de leurs maîtresses. Ils profitaient, en sybarites, du privilège, s'étalaient devant le feu, le chien avec de petits gémissements de sensualité satisfaite ; — les chats, en tout, plus décents et plus dignes, en buvaient la chaleur de tout leur corps détendu par le bien-être, dans une volupté silencieuse.

Il était rare que nous fûssions seuls. Les voisins, en très bons termes avec leur maire, venaient, volontiers, faire chez lui la veillée.

Pour causer plus à l'aise de leurs affaires, ils se tenaient, habituellement, un peu à l'écart des femmes, toutes groupées autour de l'âtre. La plupart filaient. C'était, à cette époque, dans toutes les familles, un point d'honneur d'amonceler des montagnes de linge dans de monumentales armoires bien cirées, le luxe et l'orgueil des ménagères. Pour qui tout ce linge filé et tissé dans le plus beau lin de Flandre ? Invariablement, pour *messieurs* les neveux. Personne, même à dis-

tance, n'était oublié. Chacun avait sa part en réserve qu'il recevait le jour de son mariage.

« Veux-tu voir la tienne ? » me disait ma tante Jeanneton avec un accent maternel qui me rappelait celui de ma mère.

J'avoue, que je l'en tenais quitte. Aux piles de linge qu'on me destinait, je préférais, de beaucoup, les histoires que me contait ma tante Alexis. C'était le chroniqueur en titre de la famille. Elle narrait les légendes du border, aussi bien que Froissart et Walter Scott. On ne se lassait pas de l'entendre. Ses récits animés, faits avec une rare intelligence, d'une voix ferme, nette et précise, ont réveillé fortement, en moi, le goût très vif que j'avais déjà ressenti, tout enfant, pour l'histoire. Ma mère, en cela, tenait de ma tante Alexis. Je savais à peine déchiffrer mes lettres, que, pour m'encourager à apprendre plus vite à lire, elle me lisait, elle-même, nos vieux chroniqueurs, ceux surtout qui se sont occupés de notre vieux royaume d'Austrasie. Ces lectures enflammaient mon imagination. Pour me faire rester des heures entières, tranquille à ses côtés, elle n'avait qu'à ouvrir le volume de la *bibliothèque bleue*, le livre héréditaire, usé, noirci pour avoir été lu, relu tant de fois, en famille, à la lueur tremblante de la petite lampe suspendue sous le manteau de la

haute cheminée, dans les longues nuits d'hiver (1). « Là, toutes les histoires étaient racontées, depuis celle des mystères des druides, jusqu'aux guerres du sanglier des Ardennes au XVe siècle ; depuis le cerf miraculeux dont l'apparition convertit saint Hubert, jusqu'à la blonde Iseult et son amant. Ils dormaient tous deux sur la mousse quand l'époux d'Iseult les surprit. Mais il les vit si beaux, si sages, avec la large épée qui les séparait, qu'il se retira discrètement. »

Ces légendes, toujours répétées, ne me lassaient jamais. Elles me semblaient, toujours, nouvelles. Il en était de même avec ma tante Alexis. Elle m'eût redit cent fois la même histoire, que, je l'eusse priée, comme font les enfants pour qu'on leur raconte, encore une fois, le lendemain, ce qu'ils ont entendu la veille. Pour mieux savourer ces récits, j'avais bien soin, lorsque, après le souper, chacun prenait sa place autour du feu, de porter ma chaise tout auprès de la sienne.

Sa mémoire était infaillible, inépuisable. Non

(1) On a vu plus haut qu'un autre ouvrage avait aussi nourri le goût précoce de Michelet pour l'histoire. Ce sont les *Reines et Régentes de France* de Dreux du Radier. Il ne pouvait toucher ces six petits volumes sans attendrissement. J'ai pu les sauver du naufrage de sa bibliothèque avec quelques autres vieux livres de classe auxquels il tenait beaucoup. J'en ferai l'objet d'un don.
(Mme J. M.)

seulement, elle avait tout retenu de ses lectures; mais, elle avait, par tradition, mille détails intéressants sur les vieilles familles seigneuriales du pays et sur nos ancêtres maternels les Michaux. Si modestes qu'ils fussent, on en suivait la filiation à deux siècles en arrière.

De cette branche féconde, — chaque famille avait, en moyenne, dix, douze et quatorze enfants, — s'était détaché un beau fleuron pour l'Église, je veux dire, force prêtres, très actifs, très remuants, plusieurs, fort mondains, qui n'en avaient que mieux fait les affaires de la fabrique et mieux servi les grands intérêts du parti. Tous, s'en étaient allés, au loin, remplir les fonctions de leur ministère. Leur vie n'avait pas été sans aventures, témoin, mon grand oncle Michaux, chanoine de la cathédrale de Laon, qui fut incarcéré, pendant la Terreur, comme prêtre réfractaire. Un autre Michaux, plus favorisé, avait, doucement, coulé sa vie en Périgord, dans la riche abbaye de Cadouïn, dont il était le prieur.

Celui-ci, de beaucoup, le préféré de la famille, était aussi son orgueil. On voyait, encore, accroché au mur, en 1817, son portrait enluminé dans le goût barbare de la grosse imagerie d'Épinal: physionomie ouverte et joviale, larges joues de bon vivant, sous lesquelles on eût vainement cherché

le trait distinctif de la race, la figure ascétique, taillée à vives arêtes.

Était-ce la palette du peintre, trop chargée de tons criards, qu'il fallait accuser de ce teint fleuri, de ces fauves prunelles aux lueurs étranges assez inquiétantes pour la vertu des femmes ? Le doute est permis, sans offense pour la mémoire du saint homme. Il paraît qu'il avait bien des loisirs. Et puis, l'on mange si bien en Périgord !

Tout le village de Renwez était en liesse, quand la nouvelle se répandait que le bon prieur allait se mettre en route pour venir baptiser ou marier, dans sa nombreuse famille, nièces et neveux, avec grandes réjouissances, d'interminables festins.

Le seul de ces hommes d'Église qui ne fût pas mort en odeur de sainteté était encore un Michaux d'un temps plus reculé. Ma tante Alexis baissa fort la voix, le soir où elle en vint à me raconter, pour la première fois, dans quel esprit de rébellion, aux dogmes établis, avait été conçu et écrit, par ce Lamennais du XVIIe siècle, certain livre

de controverse condamné sévèrement par la cour de Rome.

« Livre hérétique, interrompit impérieusement ma tante Hyacinthe, et qui fut justement brûlé. » Elle n'était pourtant pas des plus dévotes, ma chère tante. Son esprit positif et critique, ne se fût pas accommodé, pour elle-même, d'une foi toute faite. Elle entendait y mettre sa part d'examen. Mais, c'était, avant tout, un tempérament essentiellement autoritaire.

Je la regardai à ce moment avec plus d'attention. Elle était assise de l'autre côté de la cheminée, le corps droit, dans la gaîne rigide de sa robe de serge noire toute monacale, la tête haute et fière, serrée dans un bonnet blanc ruché à la paille, comme en portent encore les nonnes de certains ordres; le sceptre en main, — sa quenouille tenue ferme à son côté, — en faisait assez bien l'office. Dans la pénombre, sur sa chaise plus élevée que les nôtres, comme si elle nous eût présidés, elle m'apparaissait une imposante abbesse du moyen âge, prononçant durement la sentence d'hérésie. Ah! mon pauvre oncle Michaux, heureusement que vous n'étiez plus là, et que ce fut seulement votre livre qu'on mit en cause et qu'on brûla; car je ne jurerais pas que

votre nièce, en bonne papiste, n'eût soufflé le feu !

Quelque chose de cette nature altière avait passé dans l'âme de l'une de mes jeunes cousines, dont il faut, pourtant, que je parle. On l'avait appelée Célestine. Ce nom, quoiqu'un peu long, me plaît assez, parce qu'il donne l'idée d'une grande douceur chez la femme qui le porte. Mon père m'avait cependant prévenu, sur la route, qu'il ne faudrait pas trop s'y fier; que la demoiselle, à son avis, avait hérité de l'esprit critique de ma tante Hyacinte et qu'elle avait, aussi, au plus haut degré, le mal de notre famille, un certain bouillonnement du sang que tous, nous avons beaucoup de peine à comprimer.

Cet avertissement ne fut pas sans me donner quelque inquiétude. Célestine était de très peu mon aînée; mais les femmes sont si précoces ! Bien qu'il ne leur déplaise pas d'être, par tous admirées, elles rient, volontiers, d'un garçon, du même âge, qui veut qu'on le traite en homme.

Je n'avais, je me hâte de le dire, aucune envie

de lui faire ma cour. Mon âme était ailleurs. Mais tous ceux qui ont aimé et souffert, savent la douceur infinie qu'il y a dans la société d'une femme indulgente et bonne, sans curiosité gênante. Sa seule sympathie sait lui faire prendre le chemin de notre cœur et lui ménager l'occasion de confier le trop-plein qui le charge et veut s'échapper, comme si les paroles d'amour, dites devant une autre femme, pouvaient être entendues de la personne absente.

J'aurais pu me sentir d'autant plus à l'aise avec Célestine, qu'une cousine du même âge, lorsqu'on est, avec elle, sans arrière-pensée, vous fait presque l'effet d'une sœur.

Pour me valoir ses bonnes grâces, j'avais trouvé à lui faire un fort joli compliment, point du tout banal.

Mon père m'ayant dit qu'elle avait les cheveux d'un or pâle, je la comparerais à la blonde Iseult, si belle et si sage; — bien qu'il me vînt un peu de remords de ne pas réserver pour Thérèse seule, la poésie et le parfum de cette amoureuse légende que, le voyage aux Ardennes, me remettait vivement en mémoire.

Les choses s'arangèrent de façon que je n'eus pas à charger ma conscience de ce péché véniel.

Dès le premier jour, les dédains de la dame, son baiser de bienvenue, donné du bout des lèvres, et, quelques instants après, son sourire moqueur, m'avaient fort refroidi. Pour tout dire, d'un mot, je n'eus pas plus tôt ouvert la bouche, que je me vis traité en écolier pédant, tout infatué de ses succès.

Rien ne déconcerte plus, à l'âge où j'étais, que le ton railleur d'une jeune fille à laquelle, au total, on eût désiré plaire. Comme on est près de la haïr !

Quand je reviens sur ces souvenirs et que je m'interroge, est-ce une blessure d'amour-propre qui se rouvre ? Non. Mais je me sens agité d'un trouble singulier, d'un bouillonnement de colère sourde que j'ai peine à contenir, qui voudrait éclater. On se résigne plus ou moins, dans la vie, à ne pas être aimé d'une femme; jamais, à en être méconnu.

Et pourtant, puisque tout cela est aujourd'hui si loin (1859), je puis bien dire, sans être accusé de sotte vanité, qu'il n'eût tenu qu'à moi, à la fin de notre séjour, de reprendre mes avantages.

Dès l'arrivée, fièrement, j'avais rentré en moi ma belle prose et bientôt même, rompu net, avec mon ironique cousine, m'attachant, chaque jour

davantage, à ma tante Alexis dont la bonté maternelle m'était d'autant plus douce.

On fut, d'abord, bien surprise. Une décision aussi prompte que soutenue, pendant plusieurs semaines, avec la même égalité, apprenait que, sous l'écolier, la fermeté de l'homme perçait déjà.

Célestine ne s'y était pas attendue.

Quand on parla du départ, soit regret de m'avoir blessé, soit dépit d'avoir mis l'avantage de mon côté, elle essaya au dernier jour de me revenir.

Une grande pluie m'empêchant de sortir, j'errais dans le corridor, me récitant à demi-voix, pour tromper l'ennui, une ode d'Horace. Célestine que je croyais au rez-de-chaussée avec sa mère et ses tantes, apparut tout à coup, sur le seuil de la porte de sa chambre. L'imprévu de la chose, me fit la regarder bien en face. Elle était très rouge et semblait fort émue. Elle restait là, immobile et muette, mais ses yeux me parlaient avec une singulière éloquence. Je ne pouvais m'y tromper : Ils disaient très nettement : « faites le premier pas et réconcilions-nous. » Qu'un mot, seulement, fût tombé de sa bouche et la barrière qu'elle avait élevée, entre nous, s'abaissait...

Le mot ne fut pas dit ; elle ne put faire plier son orgueil.

Et, muet comme elle, je passai.

J'avoue, que ce refus silencieux plaisait à ma fierté.

Il en coûtera, toujours, à un galant homme de faire de la peine à une femme, et pourtant, si cette leçon salutaire pouvait, quelquefois, profiter aux jeunes filles moqueuses, il n'y aurait pas à la regretter.

X

THÉRÈSE NE REVIENT PAS.— L'INSTITUTION BRIAND

Espérances vaines. — Maladresse de ma marraine. — Mauvaises tentations. — Nécessité l'impérieuse fut le salut. — Pourquoi je n'ai jamais vu les gens en place. — Je deviens répétiteur. — Plaisir que fait le premier argent que l'on gagne. — Les nuits d'hiver. — Le verglas. — Ce qu'était M. Briand. — Son portrait. — Les bourriches de gibier du château de Chantilly. — Ses préférences pour l'élève Dawes. — Comment j'ai connu Mme de Feuchères. — Ma conférence sur les Condé faite à Dawes en allant à Chantilly.— Ce qui m'empêcha de voir le prince de Condé.

Le temps des vacances était achevé quand nous rentrâmes à Paris, et seuls. Thérèse n'y revint pas. Nos parents avaient résolu de retarder indéfiniment son retour, dans l'espoir qu'à la longue je guérirais. Pour me faire prendre patience, on disait devant moi, le plus naturellement du monde, que le grand-père allait mieux et qu'il parlait de ramener lui-même sa petite-fille.

N'ayant jamais trompé personne, je crus à la sincérité des autres. Il me fallut voir les semaines

passer les unes après les autres, sans amener la réalisation de ces promesses, pour m'éclairer sur le double jeu qu'on jouait avec moi. Au premier moment, j'en fus indigné et j'arrêtai durement les donneurs de consolations.

Ma marraine, plus maternelle qu'adroite, pour me distraire de mon chagrin, avait eu la sotte idée d'appeler près d'elle une de ses jeunes parentes, assez jolie, mais bégueule et poseuse. Affectant la froideur et l'indifférence aux hommages, c'était déjà, une grande coquette, fort habile dans l'art d'attirer sur elle l'attention des hommes, de les troubler de désirs, sans pour cela se compromettre elle-même. Les rets où elle voulait vous saisir une fois tendus, elle regardait ailleurs, en reine distraite, bien assurée, d'avance, d'y voir tomber sa victime. Je lui échappai pourtant, et sans qu'il fût besoin d'un effort de vertu.

J'aurais pu lui dire le mot de la femme iroquoise au Français léger qui s'amuse à la courtiser : « L'ami que j'ai devant les yeux m'empêche de te voir. »

Plus j'enfonçais dans mon chagrin, plus la compassion de ceux qui m'avaient brisé me devenait

odieuse. Mon père eut beau se mettre en frais de bonnes paroles pour m'adoucir l'épreuve, je restai de glace avec lui. La seule voix que j'aimais à entendre était celle de mon cœur malade. Lui, du moins, était sincère; il confirmait mes tristes pressentiments, me disait que c'était bien fini, qu'elle ne me reviendrait plus, jamais. Toujours et partout, dans le sommeil ou la veille, j'entendais cet arrêt cruel résonner comme un glas.

C'était trop souffrir. Toutes mes bonnes résolutions, un matin, s'évanouirent. Sage près de Thérèse et voulant rester tel pour la recevoir, dans mes bras, toute blanche d'innocence; loin d'elle, je ne ressentais plus que les agitations malsaines d'une passion contrariée, sans objet prochain, sans espoir, en tout malheureuse. Une idée fixe me hantait. Je partirais secrètement, je l'arracherais, sans pitié, à son grand-père qui me la retenait; nous reviendrions seuls en tête à tête. Nos sages mentors n'auraient, dès lors, rien de mieux à faire que de nous donner l'un à l'autre.

Mais, hélas! ma pauvre tête avait beau s'exalter, je n'avais aucun moyen de mettre mon projet à exécution. Ne gagnant pas un sou, je ne possédais rien. J'étais entièrement à la charge de mon père qui avait bien de la peine à nous faire vivre tous les deux. Quant aux emprunts, — cette ressource

qui s'offre si aisément, aujourd'hui, aux jeunes gens pour payer leurs plaisirs secrets, — dans ma jeunesse, ils étaient beaucoup moins à la mode.

D'ailleurs, le souvenir de la prison, — qu'avait valu à mon père son emprunt fait à Vatard pour nous donner du pain, — me remplissait d'un effroi salutaire.

Si encore, j'avais pu lui écrire! Des torrents seraient venus sous ma plume. J'essayai plusieurs fois. Mais,— et ceci même, dira mon honnêteté,— lorsque, — plus hardi devant mon papier que si elle eût été là, — j'avais écrit quelques pages brûlantes que mes larmes effaçaient en partie, je regrettais les emportements de ma passion, je déchirais ma lettre et la jetais au feu. En la voyant, en esprit, assise au pied du lit de son grand-père, triste assurément, blessée, peut-être, mais sage, étrangère encore au trouble des sens, je rougissais de la mêler à mon orage et de flétrir, moi-même, cette fleur de virginité qui la parait d'un charme plus séduisant que l'amour même.

Il eût fallu savoir lui dire, simplement, que je lui serais toujours fidèle et l'encourager elle-même à la patience. Mais cette sage philosophie, je ne

l'avais pas. Toutes les fois que j'ai été blessé de ce mal cruel qui nous fait, à la fois, si forts et si faibles, mes lettres sont devenues de véritables poèmes. Si Thérèse les avait lues, son âme en eût pour toujours perdu la paix. J'eus la force de me taire.

Mais alors, où trouver l'alibi bienfaisant? Le travail acharné seul me l'offrait. Je m'enfonçai donc de nouveau dans mes livres, mes vrais amis de tous les temps et mes consolateurs. Je concentrai et ramassai ma force; je repris mon existence toute cérébrale, y cherchant non l'oubli, mais une âme d'airain invulnérable aux maux de l'avenir.

J'ai écrit quelque part : « Les passions intellectuelles ont dévoré ma jeunesse. » Ce mot, qui pourrait servir d'épigraphe à dix années de ma vie, restera daté du moment où, sentant que je perdais pied dans une mer d'amertume, il me fallut faire appel à toutes les puissances de l'esprit pour me sauver d'un complet naufrage.

Sans ce remède héroïque, je ne sais si je ne serais pas mort dans ces longs mois de silence.

Il y a des peines qu'il faut savoir cacher, en-

sevelir au plus profond, dans l'in-pace d'une éternelle nuit; il en est d'autres, qui ont droit de monter à la lumière et de se répandre dans le sein d'un ami. Cela aussi me manquait. Poinsot était toujours élève pharmacien à Melun. Poret, très concentré, me croyant d'ailleurs un sage, ne m'entraînait pas sur le terrain des confidences.

Nécessité l'impérieuse fut le salut. Elle abrégea le temps des rêveries et me lança dans la vie active. Nous avions des parents pauvres qui nous avaient aidés dans les mauvaises années de mon enfance; c'était mon tour de leur venir en aide.

Mais, que faire pour arriver à gagner vite? C'était là le grand souci. Mes prix semblaient devoir m'être inutiles. Au sortir du collège, notre pauvreté m'avait interdit l'École normale, où j'avais vu entrer Théry et Rinn qui avaient partagé, avec moi, la gloire du concours. Je m'étais résigné à ne pas les suivre. Dès lors, mes études universitaires étaient terminées. Sorti du collège en août 1816, je m'étais fait recevoir bachelier

en mars 1817, ce qui me donnait droit au diplôme de capacité.

Entrer comme répétiteur dans une institution libre, eût été l'idéal, le maximum de mes rêves. Mais seul, sans appuis, je n'osais y prétendre.

Jamais garçon ne fut moins habile à se débrouiller dans les difficultés de la vie. Il eût fallu, d'abord, savoir vaincre l'extrême répugnance que j'ai toujours eue à voir les gens en place. Bon nombre de mes amis y sont venus, me laissant en arrière sur le terrain des idées. Eh bien! à moins qu'il n'y eût à rendre service à quelqu'un, j'attendais toujours, pour reprendre nos relations d'amitié, qu'ils fussent tombés du pouvoir.

L'obligation de faire longuement antichambre sous le regard d'un personnel de domestiques arrogants ou protecteurs, ce qui est pis; le sentiment d'être jugé un pauvre hère, ou un solliciteur de secours, si le ministre vous fait passer le dernier ou même ne vous reçoit pas; cela déjà, pour une nature fière, semble bien dur à supporter. Ajoutez, qu'à ces audiences on se diminue toujours en quelque chose. On vient demander,

il faut donc savoir plaire, flatter un peu, tout au moins observer la hiérarchie, traiter en homme supérieur, le camarade d'hier qui vous a donné audience par lettre imprimée, comme au premier venu.

Le plus souvent, vous le dépassez en mérite. N'importe, on se plie à maintes servilités hypocrites, dont on se dédommage dans la rue, citant telle parole de fière indépendance qu'assurément on n'a point dite.

Je crois, que c'est ma grande réserve qui m'a valu de n'avoir la faveur d'aucun régime.

Quelques lettres, qu'on pourra trouver de moi me coûtaient moins que les visites. Là, j'étais maître de la forme pour exposer et faire valoir des droits indéniables, qu'on oubliait volontairement ou qu'on méconnaissait (1).

Ceci se rapporte à une autre époque de ma vie. A vingt ans, la page de mes titres était encore

(1) J'aurai, plus tard, l'occasion de donner quelques-unes de ces lettres auxquelles M. Michelet fait allusion. Elles sont, en effet, d'une âme fière et droite qui ne demande aucun privilège, mais base sa requête sur la valeur des services rendus.

(Mme J. M.)

toute blanche. Mon mince bagage de bachelier m'octroyait, tout au plus, le droit de donner quelques leçons pendant que je préparais ma licence. En cela, mes anciens professeurs auraient pu me servir. Je dois reconnaître qu'ils ne m'avaient point oublié. Leur bienveillance m'encourageait à les aller voir; ils me soutenaient de leurs bons conseils.

M. Villemain prenait déjà plaisir à me faire la lecture de ses travaux. Avec MM. Létendard et Leclerc, nous dissertions, à perte de vue, sur les auteurs grecs et latins. A ces moments, j'avais une aussi grande liberté d'esprit que si nous eussions nagé dans l'or. Puis, tout à coup, je me rappelais les recommandations que mon père m'avait faites au départ; et, je restais tout interdit, changeant de couleur, balbutiant, comme au collège, quand j'avais à réciter ma leçon devant mes ennemis. C'était la même gêne, et presque la même honte.

Comment, des hauteurs où nous étions montés, retomber durement sur terre et faire l'aveu de mes inquiétudes ! Les mots ne venaient pas. Je prenais congé, en me promettant, intérieurement, d'être plus hardi à la prochaine visite. Elle ne m'avançait pas davantage. Ces timidités invin-

cibles désolaient mon entourage. Il fallut bien voir, à la longue, que je serais toujours incapable de rien obtenir par moi-même. Mon pauvre père se mit donc en campagne à ma place. J'en étais bien touché, mais je n'espérais guère.

Et pourtant, il eut le bonheur de réussir. Ma surprise fut aussi grande que ma joie, lorsqu'un soir, en rentrant de ses courses, il m'annonça que j'allais être appelé à remplir les fonctions de répétiteur dans un pensionnat très en vogue. Je ne connaissais pas l'homme qui désirait m'employer; mais lui, savait mon nom et mes succès, ayant été professeur à Charlemagne pendant que j'y faisais mes études. Il avait quitté la modeste place du lycée pour se faire chef d'institution.

Le surlendemain, en effet, je reçus de M. Briand un billet par lequel il m'assignait un rendez-vous, rue Culture-Sainte-Catherine, où il avait sa pension. J'y cours, nous tombons d'accord sur le nombre d'heures à donner : deux le matin et deux le soir; — sur les sujets à traiter, — la philosophie et l'histoire. Quand vint le tour de la question des honoraires, je n'osais jamais la débattre. J'acceptai ce qu'il voulut bien me donner : soixante francs par mois.

C'était me payer un prix dérisoire la peine que

j'allais prendre. J'avoue, que je ne le sentis pas d'abord. Le premier argent que l'on gagne fait tant de plaisir ! Je me souviens que ces misérables soixante francs s'étalaient, d'avance devant mes yeux, comme une mine d'or inépuisable.

En été, tout fut facile. Ces longues courses à faire, deux fois par jour, me semblaient plutôt une promenade. Mais, quand vint l'hiver, les brouillards morfondants, la neige, la gelée, le verglas, et que je me vis tenu d'arriver, quelque temps qu'il fît, à six heures du matin, — ce qui m'obligeait à quitter la maison dès cinq heures, — la promenade se changea en corvée.

A défaut d'autre vertu, j'avais celle de l'exactitude. Si dormeur que j'aie toujours été, la crainte d'arriver en retard me servait de réveil-matin. Je me levais résolument et sans feu, bien entendu, n'ayant d'autres ressources, pour dégourdir mes doigts tout crevés d'engelures, que de souffler dessus. Mais, cette humidité tiède que je promenais sur mes blessures, ne les rendait que plus

sensibles à l'air extérieur. Là, ne se bornait pas ma misère. Il faisait nuit noire quand je partais, une nuit souvent redoublée par le brouillard que les réverbères, à l'huile, ne parvenaient pas à percer. Si la neige était tombée la veille et que le froid eût repris vers le matin, c'était pis encore. Les rues s'étaient changées en miroirs glissants. Je me souviens des difficultés que j'avais à remonter la pente raide de la rue Saint-Gilles, où M. Briand avait transféré son institution.

Un matin, n'y pouvant parvenir avec mes souliers tous constellés, à la semelle, de clous plats, selon la mode du temps; je fus obligé de les retirer et faire toute la longueur de la rue à peu près pieds nus.

Et néanmoins, j'étais exact. Le coup de marteau du répétiteur résonnait avant même que les quinquets ne fussent allumés.

J'ai su, depuis, de mes élèves, qui pourtant m'aimaient beaucoup, que mon exactitude les désolait. « C'était si dur, me disaient-ils, de quitter un bon lit bien chaud, pour descendre dans une salle d'étude glacée. » Ils espéraient toujours, dans ces matinées sibériennes, qu'on allait venir leur dire : « Dormez une heure de plus, M. Michelet n'est pas venu. » Ils ne se doutaient pas

alors, que cette petite fête de paresse qu'ils convoitaient pour eux, m'eût été aussi bien douce.

C'est, je crois, le seul moment de ma vie où j'ai désiré voir les jours s'allonger. Ces nuits profondes du grand hiver, où je me plonge, aujourd'hui, avec délices, allumant ma lampe dès quatre heures du matin; travaillant double, pendant que tous les miens dorment autour de moi, et que la grande vie de Paris sommeille encore; ces ténèbres du dehors, qui m'aident à mieux recueillir ma pensée, alors, me semblaient l'ennemi. Avec quelle jouissance intime je voyais revenir le printemps, la lumière! Dès que je pouvais partir avec le jour, je ne manquais pas de mettre mes courses à profit. J'emportais, chaque matin, sous mon bras, un de mes auteurs, et, tout en marchant de ce petit pas pressé qui m'est habituel, je traversais toute la longueur de Paris comme si j'eusse été en plein désert, sans rien voir ni rien entendre, autour de moi, que le bruit de ma pensée. J'avais tant à apprendre encore, pour être en état d'enseigner aux autres! C'est ainsi, que j'ai repassé tous mes auteurs grecs et

latins. J'en étais venu à les posséder si sûrement, que, quelle que fût l'écriture de l'élève, souvent des plus difficiles à lire, ou même parfois indéchiffrable, il me suffisait d'en saisir un mot pour me faire retrouver le texte tout entier dans ma mémoire. Je pouvais corriger les devoirs, quels qu'ils fussent, sans avoir mes auteurs sous les yeux (1).

L'institution Briand comptait une vingtaine d'internes, appartenant, à peu près tous, à des familles de vieille bourgeoisie. Il venait aussi des élèves du dehors, des étrangers, surtout des Russes, ce qui s'expliquait par le séjour que M. Briand avait fait en Russie au temps de l'émigration. Il était parti avec une grande famille, comme précepteur ou comme aumônier, car il était prêtre. Il avait connu à Odessa le duc de Richelieu et d'autres nobles émigrés. Cela lui

(1) Deux élèves de M. Michelet, des plus distingués, MM. Bocher, qui suivaient ses cours, dès cette époque, m'ont toujours témoigné leur vive admiration pour une si grande sûreté de mémoire unie à une érudition prodigieuse chez un homme si jeune.

(Mme J. M.)

profitait maintenant. Rentré en France, sans bruit, avant la première Restauration, il avait pris ce qui s'offrait, une classe de sixième à Charlemagne. Je ne crois pas qu'il fût en état de monter plus haut. Ses capacités étaient plutôt administratives. Il s'entendait mieux à conduire un pensionnat qu'à donner des leçons. Sa maison semblait être en pleine prospérité quand j'y entrai.

M. Briand ne semblait pas tenir à ce qu'on sût qu'il avait été prêtre. Je l'ai longtemps ignoré. Il ne portait plus l'habit ecclésiastique. Seulement, les dimanches, il allait, comme à la dérobée, dire sa messe dans un couvent du voisinage. La longue fréquentation des grands l'avait façonné aux bonnes manières. C'était, d'ailleurs, un assez joli homme. Il y avait en lui du diplomate qui sait, à propos, parler ou se taire. Des lunettes à branches d'or, qu'il ne quittait jamais, dérobaient l'expression de son regard. Pour achever une phrase ou exprimer certains mouvements intérieurs, il usait volontiers d'un sourire singulier : sourire de sphinx, à moitié énigmatique,

auquel il fallait être habitué pour en bien saisir le sens.

En homme d'Église, arrivé à la maturité de l'âge, il aimait la bonne chère, mangeait beaucoup, mais en fin connaisseur. Sa table était approvisionnée, à peu près toutes les semaines, par de belles bourriches de gibier qui venaient du château de Chantilly. Les après-midi de ces jours de fête, on sentait circuler, partout, dans les corridors, le pénétrant fumet des cuissots de chevreuil ou des râbles de lièvres, richement marinés, qui étaient en train de cuire, doucement, pour le dîner de l'abbé. Ces délicieux arômes arrivaient jusqu'à notre classe ; ils donnaient de grandes distractions à mes élèves, et, mettaient l'eau à la bouche de ces pauvres diables dont le souper allait paraître d'autant plus maigre.

Les bons repas favorisaient le sommeil du saint homme. Il dormait fort et bruyamment, ce qui rendait envieux ceux de mes élèves qui avaient à traverser sa chambre, pour descendre à l'étude. Il était enfoncé dans ses couvertures, et il ne devait pas faire jour de sitôt chez lui. Il ronflait délicieusement.

Je le voyais une fois, à peu près, par semaine.

pour lui remettre mes notes, qu'il examinait avec un soin attentif, les comparant à celles des divers lycées que fréquentaient ses élèves. Très désireux de plaire aux familles, il ne négligeait personne. Chaque élève était appelé à son tour, dans son cabinet, pour recevoir l'éloge ou le blâme.

Dans l'exercice de ses fonctions, je l'ai toujours vu pratiquer une justice, pour tous, impartiale. Cependant, il avait une préférence. Elle était pour un jeune adolescent de tournure et d'accent britanniques, avec quelque chose, aussi, de la raideur puritaine. On l'appelait Dawes. Il était, beaucoup moins que les autres élèves, astreint à la règle. Quand l'abbé le mandait chez lui, ce n'était ni pour examiner son thème, ni pour lui infliger une réprimande; mais uniquement, pour lui faire partager les douceurs de son feu et de sa table.

Ces privautés, ces gâteries habituelles dont Dawes était l'objet de la part de l'abbé, avertissaient, suffisamment, que, pour une cause quelconque, il était, dans son esprit ou dans son cœur, au-dessus de ses camarades. A vrai dire, c'était autant pour lui que pour M. Briand qu'arrivaient, de Chantilly, les bourriches de gibier. Une grande dame venait assez souvent le voir en grand équipage. Certains bruits couraient sur

elle dans la maison. La curiosité en était d'autant plus excitée. Elle s'enfermait avec l'abbé qui passait pour son confesseur, et s'entretenait de longues heures avec lui des affaires de sa conscience ?...

Un jour d'été que, j'entrai chez M. Briand pour lui remettre mes notes, je les vis se promenant ensemble dans le jardin. Ils conféraient avec beaucoup d'animation. La fenêtre étant entr'ouverte, je pus un moment les observer. La dame, quoique très jeune, avait les allures impérieuses et la parole brève du commandement. Elle était fort belle, autant qu'il m'en souvient, mais d'une beauté étrange, mêlée de sauvagerie, de dureté, et même quelque peu diabolique, sous l'ombre verte des grands arbres. C'était Mme de Feuchères (1).

Après ses visites, l'abbé me recommandait Dawes plus chaudement. Bien que son âge se

(1) Dawes était son neveu. Il fut anobli par le roi Louis-Philippe, et s'appela : Comte de Flassan. M. Briand était bien le confesseur de Mme de Feuchères. Il quitta sa maison de la rue Saint-Gilles pour devenir son chapelain. Il en remplissait les fonctions à Chantilly; il y était avec elle, au moment de la mort du prince de Condé.

(Mme J. M.)

rapprochât du mien, il me témoignait beaucoup de déférence. Mais c'était tout ce que j'avais de lui. Son indolence invincible lui faisait trouver au-dessus de la mesure de ses forces, tout travail soutenu.

Malgré son apathie, c'était un grand marcheur. Il allait assez régulièrement à Chantilly et faisait, le plus souvent, une partie du chemin à pied. En cela, nous nous ressemblions. J'ai toujours aimé la marche comme un stimulant de la pensée. Je partis donc un jour de fête avec lui. Le but de sa course amenait tout naturellement le sujet de notre entretien. Me voilà donc faisant, sur la route, une sorte de conférence sur les Condé. La vie de ces héros de tant d'aventures, rivaux presque légitimes des rois, et tous, l'un après l'autre, de père en fils, assassinés, empoisonnés, exilés, embastillés, fusillés pendant trois siècles; rien qu'à la pensée, m'électrisait. J'en savais mal l'histoire, et d'autant mieux j'en parlais peut-être; rien ne gênait mes juvéniles admirations.

J'avais six ans, lorsque, Enghien, pris en trahison par la bête fauve, tomba, de nuit, frappé au cœur, dans les fossés de Vincennes. Mon enfance avait été nourrie de cette tragique légende. A défaut d'autres griefs, elle eût alimenté ma haine du Corse.

En marchant, il m'arrive toujours de m'animer. J'en vins, par degrés, à mettre tant de feu dans mon récit, que Dawes, sortant tout à coup de sa froideur habituelle, entra dans un véritable transport. En sa qualité d'étranger, et son instruction ayant été, d'ailleurs, fort négligée, il savait infiniment peu de notre histoire. Présentée ainsi par son côté dramatique, elle excita son enthousiasme. Il me déclara vouloir désormais se donner tout entier à son étude. Si je n'avais résisté, il m'entraînait à Chantilly, pour me faire répéter mon récit devant le prince de Condé. Une si belle occasion de saluer un descendant de mes héros, à vingt ans, et dans la disposition d'esprit où je me trouvais, à l'heure même, ne pouvait que me tenter fortement. Mais, il aurait fallu voir, aussi, Mme de Feuchères, et je n'avais pas oublié le regard qu'elle promenait, par moments, sur l'abbé, dans le jardin de la rue Saint-Gilles; regard si dur, si impérieux, si sombre! Il m'eût entièrement paralysé.

Le lendemain, Dawes fidèle à sa promesse, fut exact à l'étude et très attentif à la leçon. Son

zèle dura quelques semaines; mais, l'obligation de se lever tous les matins dès six heures, peu à peu ralentit son ardeur. Il trouva plus doux de retomber dans son état normal de mélancolie et de paresse.

XI

RETOUR DE POINSOT.—PAUL ET VIRGINIE

Mes tristesses renaissantes. — Dieu me prit en pitié. — Ce que fut la société de Poinsot. — Sa douceur et sa force. — Ses goûts étaient plus délicats que les miens. — Il préfère *Paul et Virginie* à la *Nouvelle Héloïse*. — Ce qu'il y avait eu de regrettable dans l'enfance de Poinsot. — Sa découverte du véritable amour. — Ce fut une rénovation. — L'attrait tout-puissant qu'exerça sur lui la nature tropicale.

L'enseignement a toujours fait ma force et ma consolation. Avoir à former des âmes est une excitation bien forte à tenir haut son propre cœur, à se défendre des défaillances, lorsqu'une fois on a pris son vol. Et pourtant, il est des états intérieurs où le sentiment du devoir et du bien qu'on peut faire, ne suffit pas pour empêcher les chutes désolantes qu'on pleure au matin... trop tard : on a déjà *mouillé ses ailes*.

Ah ! les soirées solitaires, lorsqu'on souffre !... C'est là qu'est le péril. Dès que les ombres de la nuit s'allongent et s'approfondissent autour de

toi, pauvre âme malade, je m'inquiète et je me dis : « Comment vas-tu te défendre ? Si, du moins, la Providence maternelle veillait, de là-haut, sur toi ! »

La mienne, dans ces temps de trop fréquentes détresses, ne m'abandonna pas tout à fait. Dieu, je crois, me prit en pitié, le jour où il me renvoya celui qui, seul, pouvait m'adoucir toute peine : mon cher ami, Poinsot. Après une si longue absence, il m'était enfin rendu, et pour toujours ! Il revenait à Paris préparer son établissement définitif par de plus fortes études. Sa famille, sans le consulter, — je l'ai dit, — avait décidé qu'il serait pharmacien.

Lorsqu'on m'apprit, un matin, à mon retour de la rue Saint-Gilles, qu'il n'était plus qu'à une demi-lieue de moi, rue des Anglais (1), je m'écriai,

(1) Elle existe encore cette triste petite rue du quartier Saint-Séverin, large à peine à la mesure de deux passants. La percée du boulevard Saint-Germain lui a donné un peu d'air et de lumière ; mais que les intérieurs sont restés sombres ! En 1817, lorsque la rue des Noyers et la rue Galande la fermaient aux deux extrémités, il devait y faire nuit en plein midi. Très mauvais séjour pour une santé déjà faiblissante. L'air stagnant de ces

dans le transport de ma joie : « Rien ne pourra donc plus nous séparer jamais ! » Hélas ! qui m'eût dit que je le perdrais sitôt !...

Ce fut à ce retour de Melun que se resserrèrent, vraiment, les liens de notre amitié. Jusque-là, si douce qu'elle eût été, ce n'était qu'une liaison d'enfants. A vingt ans, ce fut tout autre chose. Nous nous retrouvions au milieu des enthousiasmes de la jeunesse. C'était, — je me le rappelle bien mieux que de mes pensées d'hier; — c'était un désir immense, insatiable de communications, de confidences, de révélations mutuelles. Ni la parole, ni le papier n'y suffisaient. Après d'immenses promenades, nous nous conduisions et nous reconduisions. Quelle joie, lorsque revenait le jour, d'avoir tant à se dire ! Je partais, — comme au temps où nous allions ensemble à l'école, — de bonne heure, dans ma force et ma liberté, impatient de parler, de reprendre l'entretien, de confier tant de choses...

Que de fois, je me trompais d'heure ! A quatre, cinq heures du matin, j'allais, je frappais, je me faisais ouvrir les portes, je réveillais mon ami.

ruelles du vieux Paris qui, exhalent une fade odeur de malaria, dut développer le germe de la maladie qui emporta le pauvre Poinsot, prématurément.

(Mme J. M.)

Comment peindre avec des paroles, les vives et légères lueurs sous lesquelles, dans ces matinées, brillaient, voltigeaient toutes choses ? Mon existence était ailée, j'en ai encore l'impression mêlée au matin, au printemps ; je sentais, je vivais dans l'aurore.

Bientôt, il nous fallut davantage. Poinsot souffrait des tiraillements qu'il avait retrouvés dans sa famille. Sa nature délicate avait besoin de paix. Elle est, aussi, une condition indispensable pour le travailleur.

Je l'engageai donc, vivement, à venir vivre avec nous. Pour le tenter, je lui racontais les mille idées qui me roulaient dans la tête. Dès ma sortie du collège, je m'étais mis à ruminer je ne sais combien de projets de livres auxquels j'eusse aimé à l'associer ainsi que Poret. J'avais tiré des remarques de Salluste, Tite-Live, Machiavel pour un ouvrage sur les *historiens latins*.

Nous n'y pourrions donner nos journées. Les miennes étaient remplies par les deux classes à faire et la préparation de ma licence que je serrais de près. Poinsot avait ses cours à suivre. Mais,

nous aurions, pour y travailler, le dimanche, et quelquefois même la soirée.

Pour achever de le séduire, je lui offrais aussi, l'attrait de mon Jardin des Plantes, sa belle allée de tilleuls où nous irions nous asseoir, dans la fraîcheur vivifiante du matin. C'est là que, dans mes jours de liberté, j'allais lire dès que les gardiens ouvraient les grilles.

Sous nos fenêtres même, un banc qu'on eût dit placé tout exprès pour nous, semblait, à toute heure, nous inviter et nous attendre.

Il n'y aurait pas d'indiscrétion à accepter mes offres ; ma position de fortune allait chaque jour s'améliorant. Des leçons particulières, assez bien payées, commençaient à s'ajouter à mes honoraires de répétiteur. Il me semblait même, que je devenais riche...

Quel bonheur de sentir Poinsot tout près, le soir, dans la petite chambre où je me réfugiais, quelquefois, pour travailler ! De celle de mon père, où j'ai toujours couché jusqu'à mon mariage, nous pourrions continuer, — la porte restant ouverte, — ces bonnes causeries, à demi-voix, qui acheminent si doucement au sommeil.

J'avais bien raison de désirer vivre, le plus

possible, avec mon ami. Plus nerveux que lui,— je sentais en moi le tendu de l'acier,—plus ardent, je n'avais, à l'ordinaire, que la flamme sèche qui consume. Cela ne tenait pas, seulement, à la continuité de mes épreuves; c'était aussi, que j'étais resté longtemps séparé du reste du monde et dans l'isolement de la famille. Ma sècheresse tenait encore au mal du collège, que l'on garde tard: la tendance aux choses fortes et forcées, la préférence, après Rousseau, pour Tacite et Montesquieu. J'avais l'esprit plein de nœuds; j'éprouvais des difficultés infinies lorsque je voulais écrire, et je crus d'abord, que je n'écrirais jamais. Très pauvre de substance, je ne me croyais propre qu'aux travaux de compilation. Les libraires, informés de mes succès d'écolier, venaient déjà me faire des offres.

Poinsot, moins fort que moi sur le latin et le grec, moins exercé, peut-être, à donner la forme littéraire à ses idées, avait, en revanche, ce qui m'a toujours manqué, une âme de simple et presque d'enfant, pour saisir d'instinct et bien entendre mille choses de la Nature auxquelles la mienne restait fermée. S'il eût vécu, je lui devrais d'être entré de bonne heure dans l'étude des sciences naturelles, si profitables à l'histoire de l'humanité. J'y suis venu, mais quand ma

tâche était à moitié faite, c'est-à-dire, tard, péniblement, avec effort.

Dans la société de Poinsot, tout m'eût été facile, même de redevenir bon. Celui qui n'a pas souffert, dès le début de la vie, de la méchanceté des hommes, est tout naturellement garanti du mal desséchant des rancunes précoces.

Encore moins, mon ami savait-il, — et je n'osais le lui montrer, — ce qu'une âme encore malade de leurs mépris peut éprouver, par moment, de volupté à savourer le fruit amer de la haine. Le milieu où il vivait, depuis son adolescence, en lui donnant de nombreuses occasions de voir de près les misères des autres, avait, au contraire, disposé son cœur à tous les sentiments généreux.

Le pharmacien, lorsqu'il est instruit, est d'un grand secours pour le pauvre, qui ne fait guère appel au médecin dans ses maladies. A Melun,

Poinsot n'était qu'*aide*, et par conséquent aux ordres de son maître. Celui-ci l'envoyait, toutes les semaines, herboriser, dans la campagne, au profit de son laboratoire. Dans ces longues courses faites en tous sens, à travers les prairies, les champs et les bois, Poinsot s'était bientôt fait connaître de tous les environs. Le paysan, qui, de sa porte ou du sillon, le voyait examiner avec grand soin chaque plante avant de la loger dans sa boîte, le jugeait un *savant*, et le priait d'entrer s'il avait chez lui un malade. Mon ami le faisait avec grande complaisance, et, par quelques conseils ou un remède à portée, il aidait le patient à guérir. On pouvait le croire, lorsqu'il disait que ses joies les plus vives et les plus profondes, — pendant son long exil, — avaient été de sauver quelques vies précieuses, celle d'un père soutien d'une nombreuse famille, ou d'un fils, unique consolation d'une pauvre veuve.

Lorsqu'il faisait le récit de ces bonnes rencontres offertes à sa charité sa voix, à l'ordinaire si chaudement timbrée, bientôt s'assourdissait de larmes, comme s'il eût réveillé dans son cœur l'émotion du plus troublant souvenir d'amour.

A cette bonté d'âme, que des esprits légers

auraient trouvée un peu trop féminine, s'unissait une volonté très ferme et très virile, s'affirmant, dans les moments décisifs, par de vifs éclairs. C'était, chaque fois, une révélation inattendue. Il y avait surprise et ravissement. Il apparaissait toujours plus noble, plus haut dans ses secrètes aspirations. Cela même, aurait dû m'avertir, me faire craindre. On ne tient, ainsi, ses ailes libres des pesantes entraves d'ici-bas que, pour céder, sans résistance, au premier appel qui nous vient des mondes supérieurs (1).

Je voyais bien aussi, à ses lectures, que ses goûts étaient plus délicats que les nôtres. Poret avait assez les miens. Une même discipline d'es-

(1) Le jour où paraîtra ce livre, j'aurai placé dans mon cabinet de travail, non seulement la miniature de la pauvre Marianne, mais aussi les portraits de Poinsot et de sa sœur Virginie qu'un heureux hasard a mis en ma possession. Un jour, dans un salon où j'étais en visite, je vois entrer une femme jeune encore, de tournure élégante, et parée de deux grands yeux noirs à la fois doux et chauds. En me retirant, je demande son nom à la maîtresse de la maison; elle me nomme Mlle Poinsot. C'était la nièce de Paul! Son frère, celui qui le protégeait contre les gamins du chantier, vivait aussi. Il habite Enghien où il est maire de sa commune. Je n'eus, dès lors, qu'un désir, et bien vif :

prit nous inclinait aux choses fortes, fussent-elles déclamatoires. Le jour où il nous arriva d'ouvrir la *Nouvelle Héloïse*, ce fut pour en vivre des semaines et des mois dans un tel enthousiasme, je devrais dire plutôt un tel délire, que notre jugement en fut quelque peu faussé. Ce n'était pas le côté sentimental qui nous troublait : ce livre n'attendrit pas. Notre exaltation était toute cérébrale. Par la *Nouvelle Héloïse* et l'*Émile*, deux livres qui n'en devraient faire qu'un, Rousseau nous apparaissait un sauveur venu pour

revoir la nièce, faire la connaissance du frère, et savoir s'ils n'auraient pas des papiers, un portrait. Les papiers, hélas ! se sont envolés. Il y a si longtemps !... Mais les portraits du frère et de la sœur existaient encore. La famille me les porta obligeamment. En voyant entrer, chez moi, ces chères reliques, je sentis mon cœur me manquer. Je fus un moment sans pouvoir les regarder. Que serait le portrait de l'homme tant aimé de mon mari ? répondrait-il à mon attente ? Je craignais tant une déception... Je vis une figure fine, pâle, un peu froide, peut-être, même un peu hautaine, portant, déjà visibles, les signes de la maladie de poitrine. Le regard et la bouche exprimaient une volonté calme, et tout l'ensemble de la physionomie, une grande valeur morale. Je remerciai Dieu.

La sœur est superbe dans sa pâleur mate, avec ses deux grands yeux noirs à tenir un monde. Quelque chose de cette beauté étrange a passé à sa nièce. Celle-ci, ayant reçu, en outre, le don d'une voix merveilleuse, a été, une dizaine d'années, en possession des premiers rôles au Grand Opéra : *Robert le Diable*, *les Huguenots*, *Freyschutz*, *Moïse*, etc. Je lui serai toujours reconnaissante de m'avoir obtenu de son père ces deux portraits. Ils me rendent une portion du passé qui m'est devenue si chère et presque, mon mari lui-même.

(Mme J. M.)

régénérer la famille, la société, fonder la patrie... Nous avions, dès lors, pour devoir de nous faire ses disciples ou plutôt ses apôtres, de propager ses doctrines, de lui conquérir les femmes pour en faire des mères. Que sais-je encore?

Poinsot, dès la trentième page, nous avait laissés à nos divagations. Il avait pris, dans ma petite bibliothèque, le cinquième volume des *Études de la Nature* (1), où est l'épisode de Paul et Virginie, qu'il n'avait pas encore lu, et s'était retiré à l'écart de nos transports bruyants, pour mieux savourer la *véridique* histoire de ces deux enfants qui s'aimèrent au désert et moururent de la mort l'un de l'autre.

Douce idylle à son point de départ, née du sourire attendri de la nature pour finir, en douleurs, dans son orage. Cette mère caressante dans ses jours de paix, aveugle en ses colères, défait ici, elle-même, son œuvre d'amour.

Il n'en restera pour tout souvenir, qu'une touffe de roseaux ombrageant, au cimetière des Pamplemousses, une double tombe, et peut-être, le soir, descendant de la montagne, mêlé à la brise, un

(1) C'est une édition belge de 1742 que j'ai encore.

(Mme J. M.)

faible écho de la voix triste de Paul appelant Virginie.

Le monde entier pleura à l'apparition de ce livre. Il en pleurera éternellement.

Que Poinsot ait été, comme nous tous, profondément remué par cette lecture, cela ne surprendra personne. On comprendrait moins qu'elle ait fait de lui un homme tout nouveau, si je n'éclairais un côté de sa vie, qu'à dessein, j'ai laissé jusqu'ici dans l'ombre.

En parlant de son enfance, j'ai dit, qu'à onze ans, il avait été placé, par ses parents, dans une étude de notaire où il devait d'abord faire les courses. Ce fut pour son malheur. Il s'y trouva quotidiennement en société de jeunes gens *arrivés*, d'hommes d'âge mûr et de fâcheuse expérience qui parlaient devant lui, fort librement, de leurs vilaines intrigues. La science du mal lui était donc venue, par l'esprit, avant l'éveil des sens, dont le vertige, en nous empêchant d'analyser les côtés obscurs de la passion, — sert, dans une certaine mesure, quoi qu'on ait dit,

— à les transfigurer. Au contact de la flamme, tout s'épure et se sanctifie.

Mais le pauvre Poinsot était encore bien loin de cette heure. A son premier regard arrêté trop tôt sur ce que ces impies osaient appeler l'Amour, il l'avait vu, sans tout comprendre, comme une chose en elle-même laide et brutale; bien plus, une chose vénale qui s'achète, ruine l'un, enrichit l'autre, et tous deux, les avilit. Un enfant mal né, enclin au vice, à cette dangereuse école se fût gâté pour toujours.

Chez lui, l'effet fut tout contraire. Il y a des âmes qui ne peuvent descendre. Instruit, et beaucoup plus qu'on ne l'est à vingt ans; mal instruit, il avait été pourtant gardé de toute corruption. Ce qui surprendra même, après ce que je viens de dire, c'est que de nous deux il était peut-être resté le plus pur. N'ayant plus les curiosités inquiètes de l'ignorance, l'amour ayant perdu pour lui son mystère, — du moins il le croyait, — avant qu'il n'en eût ressenti les premiers tressaillements; — le voyant toujours tel que de vils libertins l'avaient présenté à son imagination, une source de plaisirs vulgaires auxquels le cœur ni l'âme n'avaient de part; — maintenant que l'âge des légitimes tentations était venu, bien loin d'y céder, il les fuyait; il s'éloignait de plus en plus

de la société des femmes, malgré sa nature aimante et tendre.

A Melun, dans ses jours de grandes mélancolies, lorsque l'étude des sciences naturelles ne suffisait pas à le soutenir, il partait, s'en allait chercher un alibi à ses tristesses dans l'exercice de la charité. Quelque lecture élevée qu'il faisait sur la route le consolait, aussi, de son isolement et l'acheminait vers l'idéal, à moitié chemin du ciel.

Lorsque notre bonne fortune nous eut réunis, il essaya, mainte fois, de m'y entraîner avec lui; je faisais un vertueux effort pour le suivre, mais c'était toujours d'une aile plus pesante.

Le jour où, le voile trompeur tombant de ses yeux, il fit, avec *Paul et Virginie*, la découverte du véritable amour, ce fut lui qui me ramena du ciel sur terre.

Il ne quittait plus le livre, et, si je l'avais laissé à son entraînement, nous serions restés des heures entières, devant la vitrine des marchands d'estampes, en contemplation des admirables gra-

vures dont notre grand peintre Prud'hon a illustré les principales scènes de cette douce et triste histoire. Ce sont de vrais Corrège : l'exquis de la vie nerveuse saisie dans le frémissement du sourire. Mais pourquoi va-t-il, ici, se noyer sitôt dans les larmes ?...

Qui n'a lu, relu, le cœur suffocant d'angoisse, le funèbre récit du naufrage et de la mort de Virginie? Le nombre est moins grand de ceux qui connaissent l'émouvante gravure où l'artiste a mis en scène, la lutte suprême engagée entre le *Saint-Géran* et la plus horrible des tempêtes: une mer effrénée, diabolique, accumulant, entassant, exhaussant ses vagues en montagnes, pour accabler, sous leurs masses titaniques, le malheureux vaisseau, l'abîmer tout entier dans les flots. Il leur résiste encore, il se dresse, il se cabre comme un coursier sous l'épouvante ; mais on voit qu'il n'en peut plus ; qu'elles vont l'éventrer, ces monstrueuses vagues, s'engouffrer dans ses

flancs et l'enfoncer de tout leur poids, l'engloutir au fond de leur noir enfer.

Au milieu de cette orgie de fureur, dans un navrant contraste de résignation, une femme, presque une enfant encore, seule, debout sur le pont du navire en détresse, regarde venir la mort. Aucun moyen de lui échapper; il n'y a plus de salut possible, elle appelle, elle attend. A travers les aboiements forcenés de la tempête, l'oreille entend sonner un glas funèbre. Virginie sait que c'est sa mort qu'il tinte, puisque l'équipage a pu se sauver. Elle est là, immobile, toute préparée au départ.

Rien de faux ni de théâtral dans la pose. D'un mouvement plein de naturel et de naïve décence, elle ramène, de sa main droite, sa blanche robe que lui dispute la raffale tourbillonnante; tandis que, sa main gauche, appuie et scelle sur son cœur un objet qu'on devine; une image trop chère qu'elle défend à la mort de lui arracher. Ce sera, contre elle, sa seule résistance. On voit bien, à son attitude, qu'à tout le reste, elle est résignée.

Aussi, pour détacher et enlever de terre ce pauvre petit corps qui, d'ailleurs, sous ses voiles ne pèse guère, l'artiste s'est bien gardé de lui donner des ailes. Le souffle frémissant de l'aspira-

tion qui a remplacé, sur les lèvres, le sourire et fait la bouche bien autrement éloquente, va suffire à le porter droit au ciel.

Selon les dispositions de notre âme, les mêmes pages d'un livre, la vue du même tableau, peuvent nous donner des impressions toutes différentes. La mienne cependant, ici, ne variait guère. C'était toujours, avant l'arrivée de Poinsot, un sentiment de pitié profonde mêlée à de la haine contre cette mer infernale en son acharnement. Et comment ne pas en vouloir, aussi, à l'auteur de lui avoir laissé consommer, sur ce pauvre corps, son œuvre de colère ! Quelle barbarie, d'avoir emmené l'infortunée de si loin, pour la faire mourir si près du rivage; et, chose plus terrible encore, sous les yeux de l'ami, de « l'amant intrépide » qu'elle voit s'élancer, en vain, à son secours, meurtri, déchiré, sanglant !

Ici, la mesure de douleur est comble. Elle déborde.

A ma première lecture, aussi désespéré que la foule assistant à cette scène d'épouvante et de

deuil, je criais au bon matelot qui expose sa vie pour sauver celle de Virginie, qui la prie, supplie, à genoux, d'ôter ses habits pour s'élancer plus facilement avec lui à la mer; du fond du cœur, je lui criais : « Sauvez-la, sauvez-la, ne la quittez pas. »

L'émotion de Poinsot, peut-être encore plus grande que la mienne, fut d'une tout autre nature. Moins prenable par l'imagination, il s'occupa beaucoup moins que moi des côtés descriptifs de la scène. Il n'accusa, non plus, ni la mer, ni l'auteur, de la mort de Virginie. Tous deux lui paraissaient également irresponsables, puisqu'il y avait eu un moment où elle eût pu échapper. Pour lui, la tempête n'avait été qu'une cause indirecte du fatal dénouement. Ailleurs, était le nœud du drame et son émouvante grandeur. Il le sentit d'instinct du premier jour. Et, comme un homme lancé dans un champ de découvertes imprévues, je le vis s'absorber silencieux et solitaire dans son rêve intérieur. J'ai tort de dire rêve; c'était plutôt le combat de pensées contradictoires. Il revenait, constamment, de la préface

où Bernardin de Saint-Pierre affirme l'absolue vérité de son récit et des pages charmantes qui racontent l'enfance de Virginie, au tragique dénouement où elle apparaît, préférant la mort, à l'obligation de quitter ses vêtements et d'exposer, son pauvre corps de vierge, aux regards de la foule.

Si troublé que fût Poinsot par cette vision où le ciel et l'enfer mêlent leurs rayonnements et leurs ténèbres, les lamentables confidences qu'il avait entendues, enfant, s'échanger autour de lui, sur le peu de valeur de la vertu des femmes, ne le préparaient guère à croire, sans réclamations, à un si grand scrupule. Cette sainte révolte de la pudeur, plus touchante que le courage de la victime, qui la mène à la mort toute parée de sa grâce attendrissante, lui, — si pur au fond,— ne devait, ne pouvait, d'abord, la comprendre. Ce n'était pas qu'il mît en doute l'innocence de Virginie; mais, n'avait-elle pas été élevée sous le climat brûlant des tropiques, où, l'air et la terre toujours en feu, ne permettent aux créoles que les étoffes légères et transparentes?... Pour les enfants, c'est la coutume du pays de les laisser aller longtemps, pour plus de liberté, complètement nus. Virginie s'était donc habituée à voir les regards se porter sur elle sans en éprouver aucun trouble.

D'où lui venait, maintenant, cette pudeur effarouchée, lorsqu'elle était rendue déjà à ses habitudes d'enfance, et, pour ainsi dire, au milieu des siens ?...

Poinsot était incapable de toute curiosité mauvaise. Dans ce dialogue muet de lui à elle, je le voyais, parfois, fermer subitement le livre, comme on s'arrête, avec un peu de honte, de regarder trop longtemps dans une âme neuve qu'on pourrait offenser par de trop pressantes interrogations.

Mais, c'était pour y revenir le lendemain. Un travail mystérieux avait commencé en lui, qui ne devait plus s'arrêter. Il essaya, d'abord, de me le cacher. Nos pensées naissantes sont comme les plantes en germination, elles aiment à s'envelopper d'ombre et de silence. Il me les voilait d'autant plus, que ce n'était pas dans son esprit seulement qu'elles fermentaient. Au trouble de sa physionomie, toujours si expressive, on pouvait surprendre que son cœur aussi battait plus fort sous l'émotion.

Ce sceptique, en amour, n'échappait pas à la loi commune. La plupart des hommes ignorent par eux-mêmes le sentiment de la pudeur. C'est

une vertu toute féminine. Mais, lorsque le moins chaste, la rencontre chez la femme, le plus souvent, il s'arrête, s'émeut, se relève, se sent devenir meilleur et respectueux, lui qui s'en allait si léger au plaisir. Pourquoi?... C'est que son expérience lui fait deviner, bien vite, ce que cache un trouble si subitement éveillé dans la jeune âme. Il sait, que cette poésie touchante de la femme-enfant, sa grâce à elle qui lui est propre, qui fait son charme et son tout-puissant attrait, ne lui vient guère, avant que son cœur n'ait frémi de pressentiments obscurs. Il y voit, la plus aimable des révélations qui parle pour elle, dans son muet langage, et dit, ce qu'elle n'oserait, si même elle savait lire clairement en son propre mystère.

Nous le dirons, aussi, à sa place. Le premier frisson qui fait pâlir la vierge, n'est pas, comme on le croit, le frisson de la volupté; il lui vient d'une émotion plus haute et plus saine, de son appréhension craintive du premier regard que va laisser tomber sur elle, celui qui l'aime ou la désire.

Rien n'est plus certain : l'amour et la pudeur, chez la jeune fille, vont ensemble inséparables. Ce frère et cette sœur, sont nés le même jour, à la même heure.

Éteignez l'amour au cœur de Virginie, et vous la verrez, froide et indifférente, accepter, sans révolte, le moyen de salut qui lui est offert.

Poinsot, malgré sa triste et précoce expérience faite, grâce à Dieu, d'emprunt, était en réalité bien trop novice pour entendre si vite. Mais, une fois qu'il fut entré dans la voie des découvertes, sa nature fine, délicate et tendre, l'amena à pénétrer, mieux qu'un autre, les côtés touchants d'un refus qui lui avait semblé, d'abord, si peu croyable.

Il avait beau protester intérieurement contre son émotion, la grandeur idéale de cette mort le subjuguait.

J'eus, enfin, le bonheur de le voir sortir de la lutte pénible où son esprit était engagé. Le mauvais songe évanoui, ce muet recouvra la parole. Un soir, en rentrant de donner une leçon, je le

trouvai dans ma chambre, qu'il arpentait à grands pas. « Je t'attendais, me dit-il, sans préambule ; sortons, allons nous promener; j'ai à te raconter comment j'ai appris, la nuit dernière, le secret de la mort de Virginie. »

Nous voilà donc cheminant tous deux, le long de la rivière où les étoiles se miraient en longues traînées lumineuses. Oh! la belle soirée, si bien en harmonie avec un pareil entretien!

Il avait passé son bras sous le mien, vivement, et tout de suite : « J'avais bien senti, dès ma première lecture, que l'innocence de Virginie et sa pureté n'eussent pas suffi pour l'amener au sacrifice héroïque du bonheur et de la vie même. J'entrevoyais déjà, confusément, qu'il y avait fallu une vertu plus haute, dominant tout le reste. Un jour, devinant la lutte où je me débattais, tu laissas tomber ce mot : « Peut-être l'amour... » Mais, j'étais, à ce moment, un sophiste raisonnant d'après une expérience qui n'était pas la mienne et m'obscurcissait la lumière. La triste croyance qu'on m'avait donnée, toute faite, m'empêchait de t'entendre. L'amour n'était à mes yeux qu'une occasion de flétrissure, ou tout au moins de défaillance; il ne pouvait conseiller un tel sacrifice. Comment monter, d'ailleurs, si d'avance on a cassé ses ailes?... Et pourtant, de plus en plus

troublé par la grandeur morale de ce dénouement, je m'efforçais de dépouiller le vieil homme, d'oublier les tristes enseignements du passé, de me faire une âme toute neuve où pût entrer, sans obstacle, ce que je cherchais avidement, le secret de la vérité. Mais, je ne la rencontrais pas davantage; sans doute parce que je ne le méritais pas. J'étais, en effet, trop subtil. Si, avec toi, j'admettais l'amour pour tout expliquer; brutalement, il me répondait : « Lorsqu'on aime, on tient » à rester sur terre. »

» Voilà où j'en étais hier soir encore, quand je me suis endormi sur ces pensées.

» Dans mon sommeil, Virginie m'est apparue, ce qui, d'ailleurs, arrive souvent. Nos préoccupations de la veille font les rêves de la nuit. Mais, cette fois, elle était plus belle encore que sur le pont du *Saint-Géran*, et déjà, bien loin, bien haut, tout près du ciel. Elle montait, non plus dans l'orage, mais dans un doux crépuscule éclairé, en partie, des blanches lueurs de sa robe qui traînait dans l'air, derrière elle, et traçait, comme l'étoile filante, un sillage lumineux. La bouche avait repris le sourire des temps heureux de son enfance. Tout son visage rayonnait. Elle montait en pleine espérance, et déjà dans l'harmonie de Dieu.

» Pendant que je regardais d'en bas, dans une sorte d'extase religieuse, s'accomplir le mystérieux passage entre les deux mondes, — au milieu d'un silence dont la profondeur infinie me saisissait l'âme, — mon oreille entendait une voix de femme, douce et grave, répéter, toujours, la même parole, comme si Virginie l'eût laissée tomber plusieurs fois dans l'espace, entre la terre et le ciel.

» Cette voix qui semblait me parler, ne disait et redisait que ces seuls mots : « L'amour porte » en lui son obstacle. »

» Était-ce une énigme à résoudre ? Très ému, je m'efforçais de comprendre. Je me suis éveillé et je pleurais. Il faisait, déjà, grand jour. Ces beaux rêves ne peuvent, en effet, nous venir que dans la pure lumière du matin. Je m'écoutais vivre, et je sentais que j'étais un autre homme, comme si une révolution singulière et profonde se fût opérée en moi, pendant mon sommeil. Les larmes qui remplissaient mes yeux avaient fondu mon aridité. Je m'étais couché douteur, en ignorant tout, sceptique même, et je me levais *un croyant*. Mille choses nouvelles, confusément entrevues, me remplissaient le cœur de joie.

» Il m'a été impossible d'aller aujourd'hui à mon laboratoire ; j'ai erré tout le jour dans le bois de Vincennes, lisant, relisant avec des yeux tout

nouveaux, et mêlant le ciel, la terre, toute la nature, à mon émotion. J'éprouvais, surtout, un immense besoin d'aimer.

» Te souviens-tu des pleurs que nous répandions, enfants, sur le triste sort d'Iphigénie? Eh bien! son histoire me paraît, maintenant, bien moins touchante que celle de sa pauvre sœur.

» Le sacrifice d'Iphigénie n'est pas volontaire. Elle meurt, victime de la colère des dieux, trop puissante pour être conjurée. Virginie périt dans la tempête, mais, en réalité, ce ne sont pas les éléments qui la frappent.

» Le dieu qui ordonne, ici, le sacrifice, n'est ni si loin, ni si haut que les dieux de la Grèce. Il est tout près de nous ; c'est un dieu tout humain ; il vit même en nous, n'ayant, ici-bas, d'autre demeure que le cœur de l'homme. Tu avais raison, contre moi, en me nommant celui que me cachaient mes sophismes. L'amour est bien, ici, le principal acteur du drame ; il ajoute, à la grandeur touchante et naïve du dénouement, le sublime. Fort contre lui-même, il s'immole en immolant ; s'il

est le sacrificateur, il est aussi la victime, le martyre de la crainte pudique d'une enfant. Voilà le vrai sens de l'énigme qui m'était posée cette nuit. L'obstacle, dans le cœur de Virginie a été d'autant plus invincible, que l'amour était plus profond. On sent bien que ce n'est pas la foule frémissante de douleur et de pitié qui l'a empêchée de céder à la prière du matelot. Elle n'a peur que d'une chose, du regard de celui dont sa pauvre âme est, à ce moment, si troublée.

» Qu'on déplace la scène, qu'on la mette en plein océan, loin de l'objet aimé, et il est à peu près certain que, dans le calme relatif du cœur, l'instinct de la conservation prévaudra. Il y aura l'effroi d'une mort violente, l'appréhension de ce qui pourra suivre, quand le pauvre corps tombera dans le gouffre des vagues béantes, pour y rouler à jamais, sans repos, sans sépulture. Une telle vision livrera une femme si jeune, si timide, — comme l'enfant malade, affaibli, — à la volonté du plus fort. La terreur, chez Virginie, annulera la honte, et le matelot la sauvera.

» Elle touche au rivage, au bonheur même... ; elle voit Paul ! son amour se réveille..., et tout est changé. L'effroi de la mort est secondaire. Les bras de son ami se tendent vers elle ; ils prient, supplient ; ils lui disent dans leur détresse : « Et

qu'importe, pourvu que tu vives ! » Elle n'ose.... Elle ne peut... Appliquant l'image aimée, sur son cœur, elle lui montre les cieux où elle va l'attendre dans ses chastes voiles, pure de tout regard, de tout contact humain. »

C'étaient mes propres pensées qu'il exprimait, à son insu, avec tant d'éloquence. Mais je me serais bien gardé de l'interrompre, de rien dire qui lui diminuât le plaisir de croire avoir fait seul, avant tous, ces découvertes dans le cœur de Virginie.

« A quelle profondeur, me disait-il encore, je sens tout cela depuis quelques heures ! Et quel profit pour moi, dans l'avenir, d'avoir appris à ne plus confondre l'amour avec les passions ! Ce sont elles que j'ai vues, enfant, se réfléchir dans un miroir impur. Elles seules, je le comprends, aujourd'hui, abaissent le niveau de l'âme et la flétrissent. Le véritable amour a la flamme chaste et haute; seul, il porte à l'héroïsme. Virginie en est la preuve. Si elle eût connu autre chose que l'amour pur, elle n'aurait jamais eu assez de courage pour faire le sacrifice de la vie. Mais elle n'avait rien effleuré du bout de ses ailes d'ange, pas même, la douceur amère du baiser de l'adieu. Dans son âme innocente, l'amour n'avait pas de lui-même trahi son mystère. Laissés complètement libres dans la solitude, mais y vivant seuls,

ces deux enfants n'avaient rien appris, sinon qu'ils s'aimaient.

» Amants déjà, ils se sont quittés,— quand Virginie est partie pour la France, — aussi chastement qu'une sœur quitte un frère.

» La société des hommes, sans respect pour l'enfance est, le plus souvent, la cause de notre corruption précoce. Je n'ai usé de rien, et j'ai éprouvé, à les entendre parler des passions, tous les désenchantements qui viennent de l'abus des plaisirs.

» Ce sera mon éternel regret, de n'avoir pas lu ce livre avant douze ans. Quel contre-poison salutaire, et quel beau démenti j'aurais pu donner à leurs pernicieux enseignements ! »

En réalité, cette lecture, bien que tardive, fut pour Poinsot le bain purificateur où il se plongea, tout entier, avec délices, laissant au fond, non certes, des souillures,—il n'avait jamais péché,— mais l'irrémédiable mélancolie qu'entretiennent dans une âme, de tristes et illégitimes désillusions.

Ce livre lui fut, en plusieurs sens, profitable.

Les descriptions de la nature tropicale, dont il est rempli, exercèrent sur son esprit leur fascination. Il y avait, en Poinsot, l'étoffe d'un grand naturaliste. Un moment, je le vis prêt à laisser derrière lui le vieux monde refroidi, duquel il n'attendait plus rien, pour s'élancer au sein des forêts vierges de ce monde jeune et puissant. « Avec les connaissances que j'ai en botanique, me disait-il, je découvrirai, certainement, là-bas, dans cette riche nature où le soleil cuit la sève au point d'en faire un véritable sang végétal, je découvrirai des plantes qui servent de remède à nos maladies européennes, réputées jusqu'ici incurables. Je serai le grand guérisseur de ce siècle. »

On eût dit, aussi, qu'un instinct secret le poussait vers les climats réparateurs, loin de nos froids brouillards du Nord qui devaient sitôt le tuer.

Il n'eût certes pas été inférieur au jeune créole dont il portait le nom, dont il avait l'élégante noblesse et les délicieuses indolences. Avec sa faible santé, il eût été moins utile que Paul à la famille de la Tour, mais il eût aussi chastement, aussi ardemment aimé Virginie.

XII

Mlle ROUSSEAU. — NOTRE DÉPART DE LA RUE DE BUFFON

Arrivée de Mlle Rousseau. — Sa mission, son caractère et sa personne. — Prétentions nobiliaires de sa mère. — Son second mariage avec le chanteur Rousseau. — Le 9 thermidor changea tout. — Le veuvage et l'adoration pour le fils du premier mariage. — Portrait de M. de Navailles. — Ses défauts et ses qualités. — Intérêt qu'inspire Mlle Rousseau. — Le docteur Duchemin cède sa maison. — Nos difficultés pour trouver un appartement assez vaste. — Nous ne partions pas seuls. — La maison de la rue de la Roquette où j'ai vécu dix ans. — Ce qu'elle fut pour moi.

Je travaillais, depuis un an, très raffermi, sinon heureux, entre mon père et Poinsot qui s'était décidé à venir vivre près de nous. Ce n'était pas faire une infidélité à ma marraine. De son côté, elle avait pris beaucoup de goût pour une jeune femme dont l'arrivée dans la maison avait coïncidé avec celle de mon ami.

Sa principale fonction était d'assister, à titre de demoiselle de compagnie, une vieille marquise qu'une famille de la province avait confiée aux

soins du docteur; surveillance d'autant plus nécessaire, que la dame était à peu près idiote.

Ma marraine avait une mission analogue à remplir auprès d'une autre infirme, appartenant aussi à la noblesse. Les rapports quotidiens qui s'établirent entre ces deux dames, rapprochèrent tout naturellement leurs gardiennes. Une sympathie mutuelle fit le reste. Il y avait, entre elles, échange de bons procédés. Ma marraine se chargeait, volontiers, de la surveillance, pendant que Mlle Rousseau, — c'était le nom de sa compagne, — donnait quelques leçons de musique. Mais, très tenue dans la maison par son service, elle lui remettait, en retour, sa pensionnaire à l'heure de la promenade.

Je rencontrais fréquemment le trio dans les allés du jardin, Mlle Rousseau, traînant à sa suite les deux invalides et faisant, pour se désennuyer, un peu de botanique.

Notre entrée en relations s'était faite tout simplement, sans embarras de sa part ni de la mienne. Elle était jeune, mais cependant mon aînée de sept ans, ce qui compte double lorsqu'on n'en a soi-même que vingt. Aussi, aucune idée de galanterie ne s'était éveillée. Quand je commençai à avoir des attentions pour elle, ce fut avec le sentiment de ce qu'un frère doit à une

sœur plus âgée, et, sans me douter, le moins du monde, qu'un jour je lui donnerai mon nom. Sa position inspirait à tout le monde de l'intérêt. Elle était venue d'un couvent de Meaux où elle avait passé les deux tiers de son existence, dans la société, peu récréative, d'une sourde-muette qu'on lui avait donnée pour compagne de chambre et qui l'aimait passionnément. Mlle Rousseau, tout en lui rendant une partie de son amitié, ne savait trop comment tromper l'ennui de sa réclusion et de ce perpétuel mutisme. Aussi, lorsqu'une occasion s'offrit d'y échapper, de revenir à Paris où elle était née, où elle avait sa famille, son frère et même sa mère, elle se garda bien de refuser. Cette mère, pourtant, ne l'aimait guère. C'était elle qui l'avait éloignée pour se donner tout entière à un fils qu'elle avait eu d'un premier mariage.

Sa fille méritait, cependant, d'être aimée. Elle était bonne et douce, malgré quelques échappées de colère à l'espagnole. Rien n'était plus touchant que sa pitié pour les faibles, pour les animaux, qui sont aussi des faibles à la merci de la brutalité des hommes.

Elle avait encore d'autres bonnes qualités : une humeur sereine, qui est le signe de la bonne santé de l'âme. Malgré les cruelles épreuves de

son enfance, elle gardait une disposition naturelle à la gaieté la plus aimable. On sentait qu'il eût fallu bien peu de chose pour lui donner le bonheur. Elle était parfois espiègle comme une enfant, mais sans y mettre de la malice.

Ni jolie, ni fraîche de carnation, elle avait trop souffert, trop pâti, pour conserver à vingt-sept ans cette fleur de jeunesse; cependant elle plaisait. Sa vivacité, pleine d'imprévus charmants, était une séduction; on se trouvait ensuite retenu par son bon cœur.

Avec de tels dons de nature, comment n'était-elle pas aimée de sa mère?... Ce n'était ni l'antipathie de caractère, ni même l'opposition de race qui avait creusé, entre ces deux femmes, un abîme infranchissable. Non; c'était tout simplement, du côté de la mère, une sotte prétention nobiliaire. Mme Rousseau idolâtrait son fils parce qu'il lui était né d'un père appartenant à la noblesse. Elle détestait sa fille parce qu'elle l'avait eue d'un homme que la gloire seule avait ennobli. M. Rousseau remplissait les rôles de premier chanteur au Grand Opéra.

La prétention de sa femme était d'autant plus ridicule, qu'elle appartenait, elle-même, à la bourgeoisie; son père occupait un emploi à la chambre des comptes.

Mais, sa beauté éveillée de Lorraine l'avait fait remarquer de bonne heure d'un grand seigneur. Il s'en éprit follement. Trop vieux pour lui donner son nom, — il avait quatre-vingts ans, — il la dota et la maria au baron de Navailles.

Très froide union, contractée sans amour de part ni d'autre, mais de laquelle, pourtant, naquit un fils. Quand la Révolution éclata, les deux époux vivaient à peu près séparés. M. de Navailles fut en péril. Sa femme eut alors un bon mouvement; elle s'alarma même, voulut le sauver. M. Rousseau fut précisément l'homme qu'elle choisit pour l'y aider. Connaissait-il le mari? Je l'ignore. Mais son intervention pouvait être utile. Ses relations étaient de plusieurs sortes. Admis dès l'âge de neuf ans à la maîtrise de la cathédrale de Soissons, il fut enlevé pour la chapelle du roi. Ainsi, il avait passé par l'Église pour aller au théâtre. En 1790, il était en possession de ses plus grands succès. Une admirable voix de ténor lui valait, chaque soir, les applaudissements d'un auditoire enthousiaste. Il usa de son crédit et fut assez heureux pour réussir. De là, une grande reconnaissance de la part de la dame.

M. de Navailles meurt, la reconnaissance se change en amour. Les églises étaient fermées,

les deux époux signèrent leur contrat sur l'autel de la patrie.

Dans un joli portrait au pastel que j'ai eu, longtemps, sous les yeux, M. Rousseau est en habit de velours bleu pâle, avec le jabot de dentelle et la poudre, ce qui fait valoir son visage fin, délicat, distingué, déjà pâli. L'homme est en tout charmant, mais à demi-poitrinaire. Je crois, cependant, que le physique agréable et les grands succès de l'acteur séduisirent moins la veuve que l'idée de se ménager l'abri d'une bonne protection tant que durerait la tourmente révolutionnaire.

Deux enfants naquirent de ce mariage : un garçon qui mourut jeune, une fille qui vécut pour souffrir cruellement des préjugés de sa mère.

Le 9 thermidor vint et changea tout. La réaction fit croire qu'on était sauvé. Mme Rousseau se mit à la recherche de ses anciens protecteurs, mais tous ceux qui auraient pu la servir étaient morts ou dispersés. Ces démarches très ostensibles et les regrets cuisants qu'elle laissait trop voir, d'un passé que son mari ne pouvait lui

rendre, le refroidirent et l'éloignèrent. La mort acheva la séparation (1).

Mme Rousseau, restée une seconde fois veuve, à trente-trois ans, presque ruinée, n'eut qu'une idée en tête : se lancer tout entière dans la réaction. Les églises avaient été rouvertes; elle voulut être dévote et n'y parvint pas. Elle se reprit ardemment à une autre dévotion, celle des préjugés nobiliaires, regretta amèrement ce qu'elle appelait sa mésalliance, haït sa fille qui en était le vivant souvenir. Elle eût voulu supprimer son acte civil. Elle l'éloigna; la mit d'abord en pension à Passy. La trouvant encore trop près, elle l'exila à Meaux.

En revanche, elle adora son fils. Une miniature d'Isabey le donne tout enfant, blond, une vraie fleur de vie luxurieuse, une peau admirable et la

(1) M. Rousseau était né à Soissons en 1761. Il mourut à Paris en 1800, à l'âge de trente-neuf ans. Son début au Grand Opéra date de 1779. Il y tint la scène pendant vingt ans, et remporta ses succès les plus vifs, vers le milieu de sa carrière, dans *La Caravane du Caire* de Gluk; dans *Tarare* de Beaumarchais et Salieri; dans *Orphée*, dans *Renaud* de l'*Armide* de Gluk. J'ai retrouvé son portrait dans le costume de ce dernier rôle : Il entre dans les jardins d'Armide et s'extasie de leur beauté : *Plus j'observe ces lieux, et plus je les admire.* Il se ménageait fort peu ; il s'éteignit dans une maladie de langueur. (Chouquet, *Histoire de la musique dramatique en France.* Fétis, *Géographie universelle des musiciens.*)

(Mme J. M.)

lèvre sensuelle de sa mère. Plus tard, cet enfant fut un beau jeune homme, très grand, très robuste, tel, je l'ai connu vers 1820, gai, aimable, gourmand, sensuel, capricieux, colère, mais bon, charitable, généreux. Il le fut pour sa pauvre petite sœur, n'épousant nullement, contre elle, les préventions de sa mère, bien qu'il fût naïvement aristocrate. Pour son bon cœur, je l'ai beaucoup aimé.

Il était encore musard, de peu de cervelle, mais tendre à l'excès,—comme sa sœur,—pour les bêtes. Il avait toujours des querelles avec les charretiers qu'il voyait battre leurs chevaux. Ce fut, même, une de ces disputes, à la montée de Charonne, qui hâta sa mort. Il était fort sanguin; une attaque d'apoplexie l'emporta quelques jours après.

Il eût pu avoir de bien plus grands défauts avec une mère toujours en admiration devant lui, quoi qu'il pût faire. Il ne travailla pas, n'entra dans aucune carrière. Il resta un grand enfant; on l'appela, jusqu'à cinquante ans, *monsieur Lolo*, comme s'il fût resté toujours tout petit.

On pourrait noter les degrés de la faiblesse maternelle pour ce privilégié, ce fils de la grâce. Enfant, lorsqu'il ne voulait pas aller à l'école: « Tant mieux, disait-elle, cela le gardera des

camarades suspects et mal surveillés. » Elle faisait venir, alors, les enfants du voisinage et supportait des journées entières, sans se plaindre, leurs jeux bruyants, à l'excès, et le désordre qu'ils mettaient dans sa maison pour jouer des comédies.

Elle lui donna des maîtres, essaya de travailler avec lui; mais son tempérament sanguin était un obstacle. La tête s'injectait, il s'ébouissait, n'étudiait. « Tant mieux, pourvu qu'il vive. » Il vécut, en effet, mais n'eut aucune activité d'esprit. Il ne se maria pas, n'eut pas de famille, et cependant, ne put être d'aucune utilité à sa sœur, tout en l'aimant beaucoup. Sa mère l'absorba tout entier.

Dans l'abandon où elle était laissée, Mlle Rousseau excita d'autant plus l'intérêt des étrangers. A Meaux, ses qualités aimables lui firent des amis et des protecteurs sérieux, entre autres, le curé de la cathédrale et l'abbé de Rouhault dont j'ai déjà parlé. Celui-ci fut pour elle une sorte de père adoptif. Il confia à ses soins, autant qu'à ceux du docteur, la marquise de Rouhault, sa

belle-sœur, sachant qu'elle serait en bonnes mains. Il ne se trompait pas. Quoique cette vieille dame fût souvent bien gênante par ses infirmités, Mlle Rousseau ne se départit jamais, avec elle, de la plus grande indulgence.

Cette bonté, et les persécutions de sa mère, la rendaient fort touchante. Son amitié était sûre et fidèle. Liée d'affection avec quelques gouvernantes de grandes familles, entre autres, celle des Rostopchine, elle était la confidente de leurs peines et s'employait avec beaucoup de cœur à les consoler.

L'attachement que lui témoignait ma marraine était, on le voit, bien mérité ; il entraîna celui de mon père, et le mien par la suite. Poinsot en était bien un peu jaloux, mais il s'efforçait de n'en rien laisser voir.

Notre vie s'écoulait donc paisible, entre le travail et les longues causeries du soir, lorsque, brusquement, et sans aucune préparation, le docteur donna la nouvelle de sa retraite. Trouvant trop lourde la charge de deux établissements, il

cédait celui de la rue de Buffon, pour ne plus s'occuper que de la maison d'accouchement qu'il avait fondée, rue de la Monnaie.

Le nouvel acquéreur ou preneur à bail, je ne sais plus trop lequel des deux, emmenait avec lui tout son personnel. Les anciens employés de la maison n'avaient donc plus qu'une chose à faire: donner leur démission et se pourvoir d'un gîte.

Ce changement nous atteignit comme un coup de foudre.

C'était, encore une fois, le retour à la pauvreté. Nous fûmes, pourtant, beaucoup moins sensibles à ce revirement de fortune, qu'à l'obligation de quitter le délicieux jardin dont la vue; je dirais presque, la possession, m'encourageait si bien au travail.

Mon père, en philosophe qui a fait pacte avec les revers, se mit, dès le lendemain, en quête de notre demeure. Il n'y avait point d'urgence; mais il avait hâte d'apaiser la fièvre d'impatience où il me voyait. J'étais bien sûr de trouver tout laid et mesquin, après avoir eu trois ans sous les yeux ce beau, ce noble horizon. N'importe, j'aurais voulu savoir, tout de suite, ce qui nous était réservé. J'exigeais au moins l'espace. Je crois, aujourd'hui encore, que si l'on m'eût condammé à rentrer dans l'intérieur d'une rue de Paris, à ne plus

voir le lever ou le coucher du soleil, j'en serais mort de mélancolie.

Il y avait encore une autre difficulté : nous ne partions pas seuls, Poinsot venait avec nous. Il m'était aussi indispensable que l'air et la lumière. Ma marraine, non plus, ne nous quittait pas. Ne voulant imposer à la communauté aucune charge, elle emmènerait avec elle sa vieille pensionnaire, Mme de Girac. Le point délicat, était de savoir si l'on prendrait aussi Mme de Rouhault. Ces deux vieilles vivaient l'une de l'autre. Elles étaient, à la fois, risibles et touchantes dans leurs assauts de tendresse enfantine, où elles mêlaient les rires et les larmes, les dernières lueurs d'une intelligence tout près de s'éteindre. Pauvre humanité !...

Il eût été dur aussi de laisser Mlle Rousseau seule, dans une maison qui allait se peupler d'inconnus. Le bon cœur de ma marraine réclama pour elle. « Nous sommes devenus sa famille, disait-elle, il faut lui faire aussi sa place. »

Mon père était l'homme du monde le plus accommodant. Le mot qui lui était familier, à l'époque de nos malheurs : « Oh ! tout s'arrangera, » lui revenait, cette fois encore, pour résoudre la question dans le sens affirmatif.

Consulté à mon tour, je laissai faire, mais en

imposant toutefois des statuts à notre association. Ainsi, en dehors de l'heure des repas, nous vivrions complètement séparés de la colonie féminine. A elle, reviendraient les soins du ménage; à mon père, le gouvernement des affaires extérieures; et moi, s'il le fallait, je travaillerais double pour apporter à la communauté des ressources suffisantes.

En esprit, tout s'arrangeait à merveille; mais en réalité, comment trouver, à un prix raisonnable, un appartement assez vaste pour garder à chacun de nous une complète liberté?... Mon père avait déjà cherché, vainement, dans l'entourage de la rue Saint-Gilles, où j'allais, deux fois par jour, donner des leçons. Rien, non plus, à l'entrée du faubourg Saint-Antoine. Le découragement commençait à le gagner, lorsqu'un matin, il découvrit vers le milieu de la rue de la Roquette, — aujourd'hui le n° 49, — une délicieuse maison ou plutôt, un petit hôtel, entre cour et jardin, dont le premier étage était à louer pour la modique somme de sept cents francs. Il y avait deux ailes parfaitement indépendantes l'une de l'autre; nous étions sauvés!

Ce fut, le 17 juin 1818, que je m'enfermai dans

cette solitude où je devais passer dix années de ma vie, les plus belles, si, comme je le crois, le travail doit compter comme le premier des bonheurs. Ce temps m'a laissé d'inoubliables souvenirs. Si je me décide, tôt ou tard, à résumer les impressions de mon existence *individuelle* de l'époque de ma vie où je ne vivais pas encore de la vie *générale*, je prendrai pour centre, pour texte, pour théâtre, le Père-Lachaise. Toute cette période de ma vie, — 1815-1827, — depuis la mort de ma mère jusqu'à mon mariage, jusqu'à mes études sur Vico, jusqu'au discours sur l'unité de la science, — toute cette période, dis-je, a roulé dans un rayon étroit, entre le Marais, le Jardin des Plantes, Bicêtre, Vincennes, le Père-Lachaise. Là mes amours, mes promenades avec mes amis, mes pertes, mes regrets. Là, les longues lectures, la lente et féconde accumulation qui me préparait l'avenir.

FIN.

APPENDICE

LA

MAISON DE SÉDAINE

ET DE MICHELET

SES ORIGINES. — SES BELLES ANNÉES SA DÉCADENCE

I

Il y a de cela soixante ans, le quartier de la Roquette ne ressemblait guère à ce qu'il est devenu depuis, un centre d'industrie populeux et bruyant. L'étroite et tortueuse rue qui monte au Père-Lachaise, telle que nous la voyons aujourd'hui, bâtie sans ordonnance, percée latéralement de passages étroits, de ruelles, pour faire circuler un peu d'air et de lumière dans cette ruche humaine, serpentait, en 1818, à travers les jardins au milieu desquels s'espaçaient de fort jolies maisons bourgeoises. Nulle part les enclos ne lais-

saient voir leurs clôtures. Elles disparaissaient sous le lierre et les retombées capricieuses de la clématite unie à la vigne vierge, en sorte que, tous les murs semblaient autant de haies vives. Et, détail charmant, par-dessus ces invisibles barrières, de grands arbres poussaient leurs branches les unes au-devant des autres pour faire entre elles amitié.

Le plus modeste jardin ainsi perdu dans un océan de verdure donnait, à son possesseur, l'illusion d'un parc sans limites.

Au delà des jardins ombreux, s'étendait, sous le soleil, le marais Popincourt que de paisibles maraîchers cultivaient pour l'approvisionnement de Paris. Plus loin encore, sur des terrains vagues et incultes, fleurissaient des champs entiers de *roquette*, dont les petites fleurs jaunes ont été les marraines de la rue, l'ont baptisée de leur nom « avec le peuple pour compère (1) ».

Tel était à cette date, 1818, le poétique encadrement du petit hôtel bâti par un honnête bourgeois de Paris, dans la seconde moitié du XVIIe siècle.

(1) La *roquette* est une crucifère qui se plaît dans les lieux abandonnés où elle croît en associations. C'est le *sisimbrium tenuifolium* dont on mange en salade les jeunes feuilles très amères et qui passent pour être antiscorbutiques.

Bien assis sur un beau perron en pierre de taille, — de ses étages supérieurs et de ses terrasses,— il découvrait, sans obstacles, toute la ceinture des collines qui entourent Paris. A l'est, c'étaient les buttes Montmartre et la silhouette toujours mouvante de ses moulins à vent; au midi, les buttes Chaumont, Ménilmontant, Belleville, et tout près, le Père-Lachaise, dont le cimetière, ouvert, depuis quinze ans à peine, — 1804, — était déjà un fourré de verdure où les rossignols chantaient, nichaient très bas, presque sous les tombes, parmi les roses.

Enfin, à l'ouest, plus à distance, les horizons de Charonne, Bicêtre et Vincennes. Ce côté de la maison qui s'ouvre sur la rue en était alors séparé par une cour ou plutôt un petit verger planté d'arbres fruitiers, de vignes festonnant, le long des murs, de fraîches arcades. A la porte même de l'hôtel, un énorme mûrier étendait sur lui, dans les longs jours d'été, son ombre paternelle. Au levant, à l'opposé de la cour, sous le couvert des ormes et des sycomores, le véritable jardin, « long, bas, humide, plein de roses. »

La nature ne s'était pas seule mise en frais pour parer et ennoblir ce beau lieu. La maison que nous voyons aujourd'hui si tristement déchue, et comme honteuse de sa misère actuelle, ne garde

pas moins son blason. Ses titres de noblesse ne sont pas seulement d'avoir été pendant de longues années le rendez-vous de la grande société du XVIIIe siècle; si nous remontons plus haut dans le passé, jusqu'à ses origines mêmes, nous nous trouvons être sur une terre seigneuriale, l'ancien fief de la Roquette.

Quoiqu'au XVIe siècle le Paris de Philippe-Auguste se fût considérablement agrandi, il ne dépassait pas au nord-est, — d'après un plan que j'ai sous les yeux, — la forteresse de la Bastille. Immédiatement au delà, se dressaient les murailles encore hérissées, à cette époque, d'innombrables tours du guet pour la surveillance de la banlieue.

Pourtant, toute cette zone appartenait, ce me semble, à la royauté.

Si l'on excepte l'hôpital Saint-Antoine, tenu hors des murs pour raison de salubrité, ce n'étaient qu'hôtels marqués, pour ainsi dire, aux armes du roi : ainsi, l'hôtel de Bellesbat, tout près duquel Henri III faillit, un soir, être enlevé par une ronde de Ligueurs, et celui du fief de la Roquette, appelé l'hôtel de l'Arquebuse, parce que les chevaliers de la compagnie royale allaient s'y exercer au tir de l'arbelète et de l'arquebuse.

Ainsi, aucun *vilain* n'avait droit de bâtir sur ces grands espaces.

Dès Henri II, des règlements fort sévères avaient interdit ce genre de liberté, précisément sur cette zone représentée, aujourd'hui, par les faubourgs de Paris. Malheur au téméraire qui se fût avisé de ne point tenir compte des ordonnances royales. L'impitoyable marteau du fisc, sans appel ni pitié, bouleversait, renversait tout : maison, jardin et clôtures.

Le roi entendait rendre, ainsi, plus facile la surveillance de ses remuants sujets. La question des impôts n'était pas, non plus, étrangère à ces mesures restrictives. En tenant le peuple de Paris enfermé dans son enceinte, on pouvait lui faire rendre davantage.

Sous Henri IV, ces prohibitions étaient tombées en désuétude. Le *père du peuple* se montrait en tout tolérant. Les plus hardis en profitèrent, — et mal leur en prit ; — ils devaient le payer chèrement. Henri IV mort, son fils, Louis XIII, d'un tout autre tempérament, rappela les anciens édits et fit exécuter les délinquants (31 août 1627 et 20 mars 1633). Pour empêcher, désormais, toutes contestations entre le fisc et les contrevenants, il ordonna qu'une ceinture de bornes serait plantée autour de Paris, précisant à chacun la limite du droit et celle de la défense.

Louis XIV, à sa majorité, vit les choses au-

trement que son père. Les troubles de la Fronde étaient déjà loin, la surveillance des agents du fisc s'était de nouveau ralentie. Il songea bien moins à inquiéter la liberté des Parisiens, qu'à tirer parti de leur désobéissance ; à s'en faire des revenus pour l'exécution des grands travaux qu'il méditait d'entreprendre : le déplacement de la Halle aux draps, la restauration du Châtelet, des prisons, etc., etc.

Ayant donc renouvelé les édits, le roi promulgua, en même temps, une loi nouvelle qui substituait, fort sagement, au marteau du fisc, dont les rigueurs ne produisaient que des ruines, un autre genre de peine. Tout délinquant aurait à payer une taxe du dixième de la valeur de son immeuble. Cette source d'impôt promettant d'être fructueuse, Louis XIV, pour l'augmenter, décida que les bornes plantées par le feu roi son père seraient reculées tout autour de Paris, afin de permettre à ses habitants d'user, dans une plus large mesure, de la permission qu'il venait de leur octroyer. (Édit du 26 avril 1672.)

Maintenant, revenons à notre fief de la Roquette. Vers le commencement du XVIIe siècle, il appartenait à un très haut et très puissant personnage, le sire Charles-Henri Malon, seigneur de Bercy,

de Charenton, de Conflans, et, de plus, président au premier conseil du roi.

Sur l'emplacement qui nous intéresse, les constructions, alors existantes, ne répondaient guère à de pareils titres. Point d'hôtel seigneurial, ni même de maison bourgeoise. Mais seulement, un humble rez-de-chaussée, qu'on voit encore aujourd'hui sur la rue, composé de deux pièces surmontées, pour me servir de l'expression du temps, d'un *galetas* éclairé par une lucarne.

En vérité, on se fût demandé ce que faisait dans les archives domaniales d'un si puissant seigneur cette pauvre masure si, en arrière, un peu de côté, on n'eût vu monter, solitaire, l'une des suzerainés du fief : la tour carrée, « le donjon. »

Si profondes qu'aient été les modifications faites par la main des hommes, — deux des vieilles murailles de la tour ont été soudées à des constructions récentes ; — si pauvres d'aspect que soient celles qui sont restées libres, noircies, souillées par la fumée des usines; ce pauvre débris du passé, par sa porte basse, son étroit escalier aux balustres épais, certifie encore de ses origines féodales.

L'histoire nous dit que le seigneur Malon était un homme fort avisé, fort habile à conduire ses intérêts, et si avare, malgré son immense fortune,

qu'il a servi à Molière pour rehausser de maints traits plaisants le portrait de son *Harpagon*.

Fastueux dans les choses d'ostentation, faisant de grands dons, bâtissant aux pauvres des hospices et pour lui, le château royal de Bercy qu'ont achevé son fils et son petit-fils ; il se montrait très dur et très serré dans les petites affaires.

Le relâchement dans la sévérité des édits, pendant la minorité de Louis XIV, avait donné aux pauvres la tentation d'aller vivre plus en liberté et moins chèrement, hors des murs de Paris.

M. de Bercy, attentif à tout, se garda bien de laisser échapper l'occasion de tirer parti de son fief. Il résolut de le vendre en détail. La masure y passa la première.

Le 19 août 1654, nous trouvons son représentant en l'étude des sieurs Baudry et Guyon, notaires au Châtelet, passant un acte de vente au profit d'un nommé Marin Gadray, moyennant la somme de *cent livres ;* plus, *quatre chapons de sur cens et rente*. Ceci, peut-être, à titre de redevance du vassal à son suzerain (1).

N'importe, le premier pas dans la liberté est

(1) J'ai dans les mains la copie de cet acte de vente et de tous ceux qui suivront plus tard. Je les dois à l'obligeance du propriétaire actuel de la maison de Sédaine, à notre éminent bibliographe M. de la Morinerie.

fait. L'homme et la terre vont bientôt s'affranchir.

Pendant dix-sept ans, Marin Gadray devait jouir en pleine sécurité de son acquisition. Les affaires de sa petite industrie ayant bien marché, il avait arrondi son domaine d'un peu de terrain, et je crois même, de la *Tour*. Quant à la masure, elle était devenue pour lui une source de bon revenu. Il y logeait une compagnie de Suisses de la garde royale, ce qui la faisait inviolable. Les édits pouvaient être rappelés et le fisc venir chercher querelle ; il n'y avait plus à le craindre. A ceux qui la chicaneraient, la maison, désormais anoblie, fièrement répondrait : « Je suis au roi. »

Cette *inviolabilité* devait tenter, à son tour, un honnête bourgeois de Paris, tourmenté de l'impérieux besoin d'échapper à la boutique basse, obscure, enfumée, et d'aller quelquefois respirer à l'aise l'air libre des champs. Il offrit donc à Gadray de payer son petit domaine à peu près le double de ce qu'il lui avait coûté. Séduisante proposition que notre homme n'eut garde de refuser.

L'affaire fut pour lui doublement profitable : à peine avait-il conclu son marché avec le carrossier Ruelle, que le roi Louis XIV renouvelait les vieilles ordonnances.

Grande déconvenue pour l'acquéreur. Il trouva dur de payer trois cents livres d'impôt d'indemnité pour un domaine qu'au demeurant le roi occupait de moitié avec lui. Il en fit en haut lieu l'humble représentation et finit par obtenir remise du quart de sa taxe.

Mais, au cours de la poursuite de son affaire, une autre idée avait germé dans sa tête. Maintenant elle ne le quittait plus ; il en était obsédé. C'était l'irrésistible envie de se voir le seul maître en son logis. Il savait bien que donner congé à son royal locataire l'exposerait, de la part du fisc, à d'inévitables et justes représailles. Mais la tentation l'emportait toujours sur les sages conseils de la prudence ; si bien, qu'il finit par y céder. Ce qui était prévu advint en effet : les Suisses n'eurent pas plutôt délogé, que Ruelle reçut signification d'avoir à payer, sur-le-champ, la portion de la taxe dont il avait été exonéré.

Mais que lui importait, cette fois, de s'appauvrir de ces soixante-quinze livres pour acheter son indépendance. C'était une perte bien légère, comparée au bonheur d'aller partout librement chez lui ; de pouvoir dire, en toute vérité : *ma* maison, *mon* donjon, *mon* domaine.

Notre bourgeois n'en dormait d'aise. Ce qui lui donnait encore une joie intime, c'était de se trou-

ver, lui modeste industriel, presque anobli par les origines féodales de son fief. Une fois en train de monter, d'autres ambitions s'éveillèrent. Il trouva qu'il serait plus digne d'abandonner l'ancien corps de garde à des locataires de son choix et de se faire bâtir pour lui, entre cour et jardin, un confortable petit hôtel. Et, comme la *Laitière*, allant de rêve en rêve, qui l'empêcherait de donner à son hôtel un certain air seigneurial ?

Ce rêve longtemps couvé n'eut point le malheureux sort du *pot au lait*. L'hôtel, en effet, s'éleva sur un beau perron abrité d'un large péristyle ; il s'entoura de commodes dépendances. A l'exemple de ses voisins titrés, dont il commençait à se sentir jaloux, Ruelle fit border la large allée qui devait conduire de la rue à la porte de son hôtel, d'orangers, de grenadiers, de lauriers-roses ; toutes plantes, en ce temps, rares, précieuses et chères (1). La cour ainsi parée devint charmante.

Alors, ce fut le tour du jardin de s'embellir. Il n'était plus en rapport d'étendue avec la demeure. Le chagrin de Ruelle était de ne pouvoir l'agrandir

(1) Les inventaires annexés aux titres d'achat ou de vente donnent l'aspect des lieux et la physionomie de la cour, du jardin, tels qu'ils étaient aux époques successives dont nous faisons l'histoire.

en largeur afin de mieux encadrer son hôtel. Deux jardiniers complaisants, ses voisins immédiats, lui permirent au moins, comme consolation, de l'allonger à la mesure d'un arpent.

De ce fond délicieux, qui ne changera plus jusqu'à l'arrivée de Michelet, venait la bonne odeur des prairies. Il y avait là, de vieux ormes plusieurs fois centenaires, que les oiseaux, de générations en générations, s'étaient habitués à considérer comme leur domicile. Tous en famille : merles et rouges-gorges, pinsons et fauvettes, même le rossignol craintif, dans ces temps de paix, chantaient, bâtissaient leurs nids, élevaient leurs enfants.

Il ne manquait à ce paradis, pour achever de l'embellir, que des eaux jaillissantes. On en sentait du moins, partout, la fraîcheur. Elle montait en légères vapeurs du sol bas, sous lequel se cache une immense nappe d'eau, et des puits nombreux qu'on avait, en ce temps, l'habitude d'égrener dans les campagnes. On voit encore, aujourd'hui, encastré au pied de la tour, le vieux puits féodal dont la roue, profondément ébréchée, atteste de longs et méritants services.

Le regard plonge curieusement dans la profondeur de ces eaux immobiles et malgré soi l'on écoute, comme si une voix du passé allait en sortir

et révéler quelque mystère enseveli dans leur nuit obscure.

Ainsi, tout réussissait à Ruelle. Jamais mortel ne s'était senti plus heureux.

Pourtant, à la longue, quelques ennuis vinrent troubler sa douce quiétude. La rue de la Roquette, fort mal pavée et mal entretenue en maint endroit, n'était que fondrières où les eaux, mal odorantes et fiévreuses, aimaient à sommeiller. Survenait-il un orage, ces flaques paresseuses, tout à coup remuées et devenues torrents de boue, entraient dans les maisons, claquemuraient les bourgeois pour plusieurs jours chez eux, les pieds dans la fange, tandis que les pauvres maraîchers, que le chômage eût ruinés, ne savaient comment faire pour traverser le marais profond qui les séparait de leurs herbages.

C'était, de la part de tous les riverains, un perpétuel sujet de plaintes. Le conseil du roi ferma d'abord l'oreille à ces doléances. Puis, un jour, lassé de l'obstination des plaignants, il finit par s'engager à faire écouler les eaux insalubres, à la condition que chaque intéressé prendrait à sa charge, selon la vieille coutume, une part pro-

portionnelle de la dépense qu'allait nécessiter la construction d'un aqueduc pour conduire les eaux stagnantes et d'un réservoir pour les contenir.

Ce fut un nouvel impôt pour Ruelle. Il n'y contredisait pas, la chose lui étant, comme aux autres, profitable. Ce qui aigrit son humeur, c'est que, pendant cinq ans, les travaux traînèrent en longueur et furent si mal exécutés qu'il fallut les reprendre sur nouveaux frais.

Au bout de tant d'années, qui se souvenait des anciens prix ?

Les comptes se trouvèrent singulièrement amplifiés. Ruelle disputa, âprement, avec le maître paveur et le maître maçon Trois-Voisin. Bref, il s'entêta à ne point vouloir payer.

Il fallut que le grand voyer, M. Savonnière, s'en mêlat et réglât lui-même le différend. Ruelle résistant encore, il n'y eut d'autre moyen de réduire son opiniâtreté que de lui faire signifier, par huissier, son rôle acquitté d'avance.

L'excédent ayant été justement réduit, il était peu raisonnable de disputer pour des bagatelles, lorsque notre carrossier gagnait à ces travaux, outre l'assainissement de la rue, la douceur de pouvoir arriver désormais jusqu'à la porte de son hôtel, dans son carrosse, sans heurts ni secousses, sur un beau pavé tout neuf.

Hélas ! il allait avoir affaire à une puissance bien autrement intraitable. C'est presque toujours au moment où nous commençons à recueillir le fruit de nos peines, que la mort nous saisit et nous emporte dans sa ronde funèbre.

Ruelle partit pour le grand voyage, sa veuve ne tarda pas à le suivre. Elle laissait deux enfants mariés. Ils se partagèrent le petit domaine. Au frère, échut la plus grande partie du jardin avec les deux pavillons que le défunt avait fait bâtir pour retenir autour de lui sa famille ; à la sœur, revinrent l'hôtel et la large cour. Mais, ni l'un ni l'autre des héritiers, que leur industrie retenait au centre de Paris, n'avait de goût pour la vie demi-rustique. D'un commun accord, l'enclos délaissé, fut loué à bail. Le jardin, dont personne ne s'occupa plus, prit bien vite l'adorable poésie des jardins négligés. Lui seul gagna au changement.

Pour le pauvre petit hôtel, objet, naguère, de tant de sollicitude, son sort fut moins heureux. Laissé aussi à l'abandon par l'incurie de ses locataires, il s'enlaidit et se dégrada rapidement.

Lorsqu'à son tour la fille de Ruelle, Mme Denain, mourut, — 1750, — et qu'il fallut faire un nouveau partage entre les enfants du premier et

du second lit ; car elle avait été mariée deux fois ; la faible estimation que fit l'architecte expert peut donner une idée de l'état de ruine où la pauvre maison de l'aïeul était tombée. Ses calculs faits, il déclara ne pouvoir, en bonne conscience, évaluer l'ensemble de l'immeuble qu'à la somme de 5,000 livres. Même à ce prix dérisoire, la propriété de Mme Denain ne trouva point preneur. Il fallut la vendre, un an plus tard, à l'amiable, sur la faible enchère d'un millier de francs.

Cette fois, l'ombre de Ruelle dut être consolée. Celui qui s'éprit du pauvre petit hôtel délabré, Claude-François-Nicolas Lecomte, conseiller du roi en ses conseils, ancien lieutenant criminel au Châtelet, était un homme d'infiniment de goût et d'esprit. Avec lui, la maison se rouvrit toute grande au soleil, aux amis, à la gaieté ; non seulement elle répara ses dommages, mais encore, coquettement s'embellit.

L'architecte auquel M. Lecomte s'en remit pour présider les travaux de restauration, n'était certes pas le premier venu : il s'appelait Sédaine. Sa place dans la maison du magistrat était, dès cette époque, celle d'un ami ou plutôt d'un fils adoptif.

L'occasion qui lia étroitement le riche au pauvre et l'histoire de cette amitié se rattachant à celle

de la maison de la rue de la Roquette, on me saura gré, j'en suis sûre, de la raconter (1).

II

Sédaine naquit à Paris le 2 juin 1719, dans le quartier Saint-Gervais, rue des Écouffes. Fils et petit-fils d'architectes, il naquit si bien doué, que son grand-oncle maternel, frappé de ses heureuses dispositions, voulut se charger seul du soin de son éducation. L'enfant, envoyé aux écoles, y travaillait avec ardeur, lorsqu'une double catastrophe vint fondre sur lui et changer complètement sa destinée. Son grand-oncle, sans que rien l'eût fait présager, mourut subitement. A la même heure, le père de Sédaine, un dissipateur dit-on, se déclara complètement ruiné! Il laissa

(1) J'ai consulté, pour l'écrire, les *Éloges* de Sédaine par Mme de Salm, qui le connut chez M. Lecomte, et par Ducis son ami le plus intime. La lettre de M. de Vigny adressée au Parlement pour réclamer la prolongation des droits d'auteur en faveur de Mlle Sédaine, pauvre et aveugle, m'a fourni des détails intéressants qu'il tenait d'elle. Quelques-unes des préfaces mises en tête des diverses éditions des œuvres du poète-maçon, sont instructives, aussi bien que la correspondance de Grimm qui aima Sédaine d'une amitié si vive et si tendre. Ce fut lui, sans doute, qui le lia avec Mme d'Épinay.

sa femme à Paris, ainsi que son plus jeune enfant qu'elle allaitait, et s'en alla au fond du Berri cacher sa détresse et peut-être aussi son remords. Sans doute sa famille ou des amis lui donnèrent asile; mais il fallait vivre. Il avait emmené avec lui ses deux fils aînés. Un emploi obscur lui fut offert qu'il dut accepter. Mais cet homme, ardent aux jouissances de la vie, semble avoir été sans courage en présence de l'adversité. Il s'abandonna, tout entier, à son noir chagrin et bientôt il en mourut.

Voilà donc Sédaine chef de famille à treize ans. Sans hésiter, il reprend le chemin de Paris, paie pour son frère, plus jeune que lui, une place à la diligence, et, comme il ne lui reste plus que 18 francs pour suffire aux dépenses de la route, bravement, il prend son parti et décide que pour lui, il ira à pied.

A cette époque, les voitures publiques marchaient avec une extrême lenteur, elles musaient même aux montées, aux relais. Il saurait bien rejoindre le coche. Or, on était en plein janvier, avec un froid intense. Sédaine craignant pour son petit frère immobile sous l'impériale, lui passe sa veste. Les voyageurs, émus de tant de courage et de dévouement de la part d'un enfant si jeune, intercèdent près du conducteur pour qu'il le

prenne, gratuitement, à côté de lui, sur son siège.

Arrivé à Paris, Sédaine vit bien qu'il n'avait autre chose à faire qu'à reprendre l'état de son père par ses commencements. Il s'en alla donc sur un chantier et se fit tailleur de pierres. Il a raconté lui-même, plus tard, en poète, les souffrances de son rude métier :

> Arraché chaque jour à l'humble matelas
> Où souvent le sommeil me fuyait quoique las,
> J'allais, les reins ployés, ébaucher une pierre,
> La tailler, l'aplanir, la retourner d'équerre.
> Souvent le froid m'ôtait l'usage de la voix,
> Et mon ciseau glacé s'échappait de mes doigts.
> Le soleil, dans l'été, frappant sur les murailles,
> Par un double foyer me brûlait les entrailles (1).

Malgré ce supplice quotidien, l'héroïque enfant, quoique faible de santé, persévérait. Aux heures des grandes défaillances, il évoquait le pâle visage de sa mère et de ses frères. Tous attendaient de lui leur pain. Cette pensée suffisait pour le raffermir. Se sentant charge d'âmes, il reprenait le chemin du chantier en homme courageux ou ré-

(1) Je ne puis m'empêcher de noter ici un trait d'humanité qui honore fort le peuple. Dans les saisons extrêmes, lorsque les vieux maçons qui avaient travaillé sous les ordres du père de Sédaine voyaient le fragile enfant prêt à succomber de chaleur ou de froid, ils s'entendaient entre eux pour aller, la nuit, pousser sous l'abri du hangar la pierre qu'il devait tailler.

signé. Le soir, rentré dans sa mansarde, glacière ou fournaise selon la saison, au lieu de céder à la lassitude et de chercher sur « l'humble matelas » un sommeil réparateur pour ses forces épuisées, il prolongeait la veille bien avant dans la nuit, appliqué à l'étude des règles de son métier afin d'y devenir, plus tôt, plus habile.

« En quelque position qu'il se trouve, un homme d'esprit fait tout mieux que les autres, » dit son biographe autorisé Mme de Salm. Sédaine prouva la vérité de cet axiome. Revenu sur le chantier, il travaillait mieux et plus vite que les camarades de son âge.

Buron, l'entrepreneur qui l'avait enrôlé, ne tarda pas à s'en apercevoir. Son intelligence et sa dextérité le frappèrent; il résolut de se l'attacher.

Ce qui l'intéressait encore à ce brave enfant, c'était de le voir chaque jour retrancher quelques moments sur l'heure de ses repas pour lire, sur le chantier même, les auteurs chéris de son enfance, dont il avait été brusquement sevré : Virgile d'abord, puis Horace. Il en faisait ses consolateurs.

Dès que Buron vit son apprenti en état de conduire les travaux du chantier, il l'éleva au grade de maître maçon et lui donna une petite part dans ses bénéfices (1).

(1) Sédaine ne fut point ingrat. Plus tard, lorsqu'il devint à

Sédaine, désormais moins inquiet sur le sort de sa famille, donna plus de temps à l'étude. Il sentait déjà circuler, en lui, la veine du poète. Mieux vêtu, il osa rechercher la société des écrivains, des chansonniers surtout, dont le tour d'esprit répondait au sien. C'est à cette époque qu'il connut Vadé, le poète burlesque surnommé le *Corneille des halles*, et peut-être aussi Collé, s'associant à leur verve de membres du *Caveau*, sans perdre, pour cela, ce qui faisait le fond de sa nature : l'élégance des manières aussi bien que celle du style.

Ce fut sous le patronage de Vadé qu'il se présenta, un peu plus tard, dans quelques salons littéraires de Paris. Très bien accueilli partout ; fort spirituellement il en fait honneur à la bonne coupe de son habit plutôt qu'à son mérite : nous l'avons tous apprise dans notre enfance, — comme un

son tour le favori de la fortune, il reconnut les services que lui avait rendus Buron en sauvant la vie à son petit-fils Louis David, le futur peintre d'histoire de la Révolution et de l'Empire. David était un enfant encore, quand son père fut tué en duel. Il laissait son fils orphelin, sans moyens d'existence et presque sans asile. Effrayé de l'inconnu de la vie, l'enfant fut pris de la tentation d'en sortir par le suicide. Sédaine, à cette époque, habitait déjà chez M. Lecomte. Il obtint pour lui une chambre et le consola comme un père. Lorsqu'il eut conquis par ses succès sa complète indépendance, il fit davantage ; il adopta David pour son fils de prédilection, et s'occupa jusqu'à sa mort de ses intérêts.

modèle de fin humour et de naturel, — sa charmante épître :

> O ! mon habit que je vous remercie !
> C'est vous qui me valez cela...

Le chantier de Sédaine était rue Culture-Sainte-Catherine, tout près de la rue Royale, qu'habitait à cette époque M. Lecomte.

Ce magistrat, fort épris des gens de lettres et des artistes, — lui-même un érudit, — leur ouvrait volontiers sa maison. Mme Lecomte, fille du seigneur de la Poterie, conseiller secrétaire du roi, aidait d'autant mieux son mari à faire les honneurs de son salon, qu'elle partageait tous ses goûts. Imagination vive et même, dit-on, un peu romanesque, elle ne cachait pas son culte tout particulier pour les poètes.

Cette préférence dut contribuer à la fortune de Sédaine. Mme Lecomte, n'ayant point d'enfant, s'intéressa d'autant plus à lui. La triste histoire de son enfance, sa vie méritante et laborieuse, toute dévouée aux siens, l'émurent de compassion. Quoiqu'il eût vaincu les premières difficultés, sa position ne restait pas moins insuffisante. Elle créait encore, par moments, une entrave sérieuse à ses travaux littéraires.

M. Lecomte, en écoutant Sédaine lire ses premières poésies, eut bien vite l'intuition de l'avenir. Sous ces timides essais, il pressentit l'homme de grand talent, peut-être même de génie. Sans hésiter, d'accord en cela avec sa femme, il résolut d'affranchir son protégé de tout souci matériel. Délicatement, plutôt en père qu'en ami, il l'aida généreusement à soutenir sa mère, à élever ses frères qu'il tenait aux écoles.

Sédaine payait tant de bontés en vive reconnaissance, en bonne humeur, en chansons. Il sut si bien se faire aimer, que les deux époux bientôt ne purent plus vivre sans lui. Il dut dire adieu à l'humble mansarde et venir, en fils adoptif, habiter sous les lambris dorés.

Quand le ménage, ayant acheté le petit hôtel de la rue de la Roquette, quitta définitivement le Marais pour l'extrémité du faubourg Saint-Antoine, — à si grande distance du centre de Paris, — l'attraction qu'exerçait déjà Sédaine lui ramena les hôtes de la rue Royale. Il avait alors trente-deux ans. Ses vocations multiples devaient apporter dans ses relations une grande variété. Sa profession d'architecte l'avait d'abord mis tout naturellement en rapport avec les sculpteurs et les statuaires du temps. A l'heure où s'éveilla sa

vocation littéraire, nous l'avons vu se lier avec les poètes et les écrivains en vogue, sans, pour cela, renoncer à ses premières amitiés. Au moment où il abordera le théâtre, et principalement la scène de l'Opéra-Comique, les grands musiciens de l'époque entreront à leur tour dans le cercle de ses relations.

Voilà ce qui l'a surtout ennoblie, la chère petite maison : c'est que les hommes tels qu'Houdon, Pajou, Rousseau, Diderot, d'Alembert, Grimm, La Harpe, Ducis, Vadé, Duclos, Collé, Lemierre, de Vailly, — j'en passe, sans doute, et des plus illustres (1), — soient venus, tant d'années, écouter Sédaine lire ses opéras, et Philidor, Monsigny, Grétry préluder à la délicieuse musique qui les fait si bien valoir, dans ce salon qui deviendra un jour le cabinet de travail de Michelet.

Ces quatre murs où il nous dit avoir enfermé dix ans sa pensée solitaire, inquiète déjà de sa forme et de son rythme ; ne lui auront-ils pas rendu, parfois, en faibles échos, dans le silence des nuits, quelque chose des suaves mélodies qu'ils avaient si longtemps entendues?...

(1) Beaucoup de femmes éminentes du temps, nous le voyons par Mme de Salm, ont dû fréquenter aussi le petit hôtel. Mme d'Épinay était en si étroite relation d'amitié avec Mme Sédaine, qu'elle la nomme dans son testament pour lui léguer un souvenir.

Sédaine occupa d'abord, tout près du salon, à gauche, la chambre qui porte encore son nom. Mais, M. Lecomte, dans sa sollicitude, rêvait pour lui une retraite plus tranquille. Dès qu'il le put, il acheta la seconde moitié du jardin que possédait toujours le fils de Ruelle; et tout aussitôt, fit restaurer, aménager l'un des deux pavillons pour l'usage de son ami.

Dans ce nid caché sous le fourré du petit bois, l'inspiration du poète ne sera troublée que par le bruissement léger du feuillage et le chant des oiseaux. C'est, en effet, dans cette délicieuse solitude que Sédaine a senti s'éveiller réellement son génie. Il le dit lui-même : « Elle me parle surtout, ma muse fidèle, quand j'erre sous ces ombrages doucement éclairés d'une lumière discrète. »

On voyait encore, naguère, tout près du pavillon, la table de pierre sur laquelle il a écrit la plupart de ses opéras et son chef-d'œuvre : *Le Philosophe sans le savoir*.

Chaque après-midi, sa tâche quotidienne achevée, Sédaine montait chez ses hôtes et s'installait, pour lire, dans la pièce où il avait laissé sa bibliothèque mêlée à celle de M. Lecomte. Les fidèles n'allaient pas tarder à arriver. Chacun lui apportait les nouvelles du jour. On jugera de leur intérêt d'après la qualité des pourvoyeurs que j'ai déjà nommés.

M. et Mme Lecomte en retenaient chaque jour quelques-uns à souper. On ne résistait pas. Le lieu était si charmant et l'hospitalité si cordiale! Dans les belles et chaudes soirées d'été, on dressait la table dans le jardin. En plein air, l'appétit était plus vif et les convives plus à l'aise. Avoir devant les yeux cette longue étendue de verdure, c'était le paradis pour ces âmes d'artistes, la plupart confinées dans les rues étroites et sombres du vieux Paris que le soleil ne regarde jamais. Aussi, quel épanouissement! Que de mots heureux, d'étincelles de génie lancées et perdues sous ces bosquets!...

Je me trompe, il y avait là quelqu'un pour les recueillir. Rien n'échappait à Sédaine. Esprit observateur et naturellement réflechi, auditeur attentif, il ne laissait rien perdre de ce qui pouvait servir sa muse.

Ducis, le vulgarisateur de Shakespeare sur la scène française, qui fut son plus intime ami, qui vécut de sa vie et l'assista mourant, reçut son dernier soupir, dit, dans son éloge funèbre, qu'il lisait infatigablement trois grands maîtres : Montaigne, Molière et surtout Shakespeare. Ces trois hommes d'un si puissant génie l'ont merveilleusement aidé à développer le sien, à se faire pour ses créations personnelles, un fond très riche

d'observations, de naturel, de variété dans les détails, de sagacité pénétrante, pour s'insinuer doucement dans les âmes sans les prévenir, et vivre en elles de leur propre vie; les surprendre dans leurs mouvements les moins prémédités; en saisir la naïveté, les élans de bonne humeur, de gaieté franche et saine; en deviner les mélancolies secrètes, les amours inavoués; en un mot, en rendre toutes les passions dans leur naturel le plus humain et le plus attachant.

Si les morts servaient si bien cette heureuse faculté d'assimilation, on peut croire que les vivants ne lui étaient pas inutiles.

Dans presque toutes ses pièces, une grande part de réalité se mêle à la fiction. Ainsi, la donnée touchante du *Déserteur* lui avait été fournie par Mme d'Épinay, qui l'avait elle-même recueillie dans un bal champêtre.

Et, dans le *Philosophe sans le savoir*, le duel qui fait le nœud de la pièce avait eu lieu réellement sur la route de Sèvres. Le père du jeune seigneur, attendant l'issue du combat dans un hôtel voisin, avait demandé que trois coups de marteau fussent frappés à la porte cochère si son fils avait le malheur d'être tué dans la fatale rencontre.

On voit, d'après cela, combien de choses neuves, originales et fécondes, Sédaine a dû saisir

au vol dans ces entretiens familiers et pour ainsi dire quotidiens. Sa facilité, — il semble écrire les rôles de ses personnages en se jouant, — est plus apparente que réelle. Il n'improvisait jamais. C'était, pour me servir d'un terme de son ancien métier, un *piocheur*. En bon architecte, il savait que de la charpente d'un édifice et des proportions de sa base dépendent sa solidité et son élégance. Un axiome qu'il aimait à répéter, nous a livré le secret de sa méthode : « Il faut, disait-il, un an pour faire le plan d'une pièce, il ne faut mettre qu'un mois pour l'écrire. »

Selon ses biographes, ce fut pour obliger le directeur de l'Opéra-Comique, Mounet, — mis en danger d'une ruine complète par la retraite de son collaborateur Vadé, — que Sédaine fit son premier opéra traduit de l'anglais : *Le Diable à quatre*. D'abord, il avait refusé, alléguant qu'il était architecte et non littérateur : « Je suis maçon pour vivre et poète pour rire, » disait-il. En réalité, c'était plutôt le contraire; aussi se laissa-t-il bientôt fléchir. Rien, d'ailleurs, de plus amusant que ce *Diable à quatre*, qu'on pourrait bien rappeler au répertoire. Il fut joué sur la scène de l'Opéra-Comique le 19 juillet 1756 (1).

(1) Ce théâtre portait alors le nom de théâtre de la Foire-Saint-Laurent.

Le succès fut des plus vifs. Il décida Sédaine à suivre, sans plus hésiter, sa vocation dramatique. Mais, en homme avisé et prudent, il se garda bien de compromettre l'avenir par des œuvres hâtives d'un éclat factice.

Sûr, désormais, d'avoir trouvé sa voie, on le vit, pendant trois années consécutives, assister à toutes les représentations importantes et suivre attentivement le jeu des acteurs, l'art de la mise en scène. Il jugeait avec raison que « l'épreuve la plus sévère pour le rare génie de la composition, c'est le théâtre ». Il s'étudia à placer toujours ses personnages, dans le réel de la vie et son courant habituel.

En cela, Shakespeare fut son maître. Quand il put le lire en français, dans la traduction de Letourneur, il tomba « en extase ». « Vos transports, lui dit Grimm, ne m'étonnent pas, c'est la joie d'un fils qui retrouve son père qu'il n'a jamais connu. »

En 1759, Sédaine, décidément ancré sur un terrain solide, éclate enfin et ne s'arrête plus. Chaque année, il donne une pièce nouvelle et remporte un succès qui dure encore aujourd'hui. Ses opéras, — il en a fait jouer trente-deux, — comptent de nombreux chefs-d'œuvre d'esprit, de finesse et de bon goût. Le temps qui démode le

style n'a pu vieillir le sien. On écoute, toujours charmé, cette langue facile et limpide ; on se laisse émouvoir par les sentiments qu'elle exprime avec tant de naturel et de vérité.

« C'est, dit Diderot, l'éloquence la plus vigoureuse, sans l'ombre d'effort ni de rhétorique. Voilà le vrai goût, voilà la vérité domestique, voilà la chambre, voilà les propos et les actions des honnêtes gens, voilà la comédie. »

La petite musique qui en marque le rythme, vive, légère, entraînante dans sa gaieté ; troublante, quand la flûte se tait; et que seul, le hautbois, comme un oiseau blessé, fait entendre sa note plaintive, va bien aussi à notre tempérament français.

III

Le bonheur, en ce monde, est peu durable.

Tandis que le *bon* Sédaine travaille infatigablement à faire « des béquilles et des lisières » au théâtre de Mounet, toujours menacé dans son existence, le temps, inexorable dans sa course, semble avoir volé d'une aile encore plus rapide, emportant avec lui les plus belles années.

Il y a douze ans à peine que le petit hôtel est acheté ; et, dans cette demeure hospitalière, hier encore pleine de gaieté, d'animation, de lumière, pour tous, la maison du bon Dieu, la mort vient d'entrer.

C'est la seconde fois que la sinistre faucheuse y fait sa ronde et qu'elle frappe, irrémissiblement, un homme de bien, un homme heureux.

M. Lecomte est mort avec la chute des feuilles, dans le mois des grandes mélancolies : le 10 octobre 1763. Sa veuve habite seule, maintenant, l'hôtel solitaire ; elle erre, pauvre âme en peine, dans le vide de ses appartements déserts. Sédaine n'a rien changé à sa vie ; il habite, seul aussi, son pavillon à l'extrémité du jardin. Toujours fidèle aux habitudes du passé, il monte chez son amie, — sa journée faite, — et prend chez elle le repas du soir (1). Ainsi, en apparence, rien n'a été modifié dans leurs rapports affectueux. Mais aujourd'hui que le silence règne dans la maison en deuil, ne pourrait-il faire davantage pour celle qui fut la providence des mauvais jours, qui voulut d'un si grand cœur son adoption ? La femme, en ces questions délicates, dirige presque toujours les bons mouvements de l'homme.

(1) Mme de Salm.

Il est maintenant sa seule famille et toute sa consolation. Qui l'empêche de se rapprocher tout à fait pour mieux lui adoucir la blessure?... Le travail, il est vrai, l'absorbe. Mais n'y a-t-il que cela qui les sépare?... Je crains bien qu'il ne s'y mêle autre chose.

La muse qui l'inspire en ce moment, est toute souriante. Il écrit la charmante idylle de *Rose et Colas*. Des visions de jeunesse passent et repassent devant ses yeux. S'il ouvre, le matin, sa fenêtre, du petit bois dépouillé par l'hiver, il croit sentir monter, déjà, des bouffées d'air tiède et des odeurs printanières. Douces émotions qu'on n'aime pas à déranger. Quoiqu'il m'en coûte de le dire, l'homme ici et le travailleur, furent également égoïstes. Cela se voit souvent.

Mais, si charmante que fût la diversion, Rose ne pouvait être pour Mme Lecomte une rivale dangereuse. Elle aimait son Colas et tous deux vivaient aux champs. Pour la grande dame, plus près fut l'ennemie de son repos.

Sédaine, tout en écrivant sa paysannerie, préparait son premier drame : *Le Philosophe sans le savoir*, dont presque tous les personnages ont vécu. J'ai déjà dit un mot du duel qui lui fournit le principal élément de sa pièce. L'adorable ingénue qu'il met en scène, sous le nom de Victo-

rine, n'est pas née, non plus, du rêve de son imagination solitaire. Il la voyait tous les jours chez son amie, placée par sa condition, « ni si haut que la maîtresse de la maison, dit de Vigny, ni si bas que la femme de chambre ». N'eût-elle été, d'ailleurs, que cela, on voit, par les mémoires du temps, que la femme de chambre, à cette époque, tenait le rang de demoiselle et qu'elle était admise dans la familiarité de sa maîtresse.

D'après Mme de Salm, Victorine était appelée, par sa position, à rendre aussi quelques soins de service à Sédaine. Douce avec lui, attentive, dévouée, parfois tout à coup rougissante, elle était trop novice, ou trop humble devant celui qu'elle voyait placé si haut, pour soupçonner ce que nous dit tout bas le cœur dans son battement plus rapide.

La nuance a été très finement marquée dans ce petit chef-d'œuvre où, l'amour parle à peine, et sait d'autant mieux se faire entendre.

Sédaine devina, pour Victorine, la cause de son trouble. Il ne fut pas insensible à ce premier éveil d'une âme neuve et candide; il crut pouvoir en cueillir les prémices au profit de son drame A la douce et chaude émotion qui circule partout dans ces pages, on sent bien que l'auteur, — plus homme, encore, qu'artiste, — s'abandonna,

tout entier, à la bonne inspiration qui lui venait d'elle. De la table de pierre où il dit avoir écrit sa pièce, il pouvait, à travers les éclaircies de sa tonnelle, la voir aller, venir, à l'autre bout du jardin, et surprendre, sans qu'elle s'en doutât, son âme charmante en tous ses mouvements.

Mais, était-il besoin qu'elle fût présente pour l'inspirer? Ce vers, qui échappe à sa plume bien des années après, ne peut-il s'appliquer à Victorine?

Qui l'a vue une fois s'en ressouvient toujours.

Quoi qu'il en soit, écrire son rôle fut pour Sédaine un enchantement. Il aimait toujours à se rappeler que ce temps avait été pour lui, non seulement le plus heureux, mais aussi celui où il avait le mieux travaillé. Point de trouble orageux, il obscurcit la pensée. Tout au plus, dans un repli caché du cœur, un léger, un délicieux frémissement. En cet état, l'âme a de grandes puissances.

Quand Sédaine eut fait à son *Philosophe* sa dernière toilette, il voulut savoir ce qu'en penserait un autre philosophe, Diderot. Il ne le con-

naissait pas encore personnellement ; mais il avait présent au souvenir, l'éclatant succès du *Père de famille*, et tenait son auteur pour bon juge.

Un ami commun, l'abbé Lemonnier, les réunit chez lui. Le souper n'était pas encore achevé, que les deux philosophes s'étaient déjà pris d'amitié l'un pour l'autre. Sédaine, impatient, se mit à sa lecture. Diderot écouta d'abord en critique bienveillant et fit, sur les deux premiers actes, quelques observations relatives à la mise en scène. Mais, au troisième acte, on vit, peu à peu, le critique s'effacer, et l'homme de cœur, si naturellement enthousiaste, apparaître. Au dernier acte, au moment où les trois coups de marteau, lentement frappés, annoncent au malheureux père que son fils vient d'être tué, Sédaine se rappelle l'horrible réalité, il se trouble, pâlit, chancelle, il va défaillir. Diderot, emporté par son bon cœur, s'élance, le retient, l'embrasse étroitement dans ses bras et s'écrie : « O mon ami, si tu n'étais si vieux, je te donnerais ma fille. »

Il prédit que le succès serait immense ; prédiction qui ne se réalisa pas d'abord. C'était l'ordinaire pour les pièces de Sédaine. Il y eut cabale le soir de la première représentation. Les ennemis et les envieux, ces deux mots sont souvent synonymes, crièrent au scandale. C'était, à les en-

tendre, une apologie du duel. « Et, dit Sédaine, la calomnie de s'enfler, se dresser, siffler... Qui diable y résisterait? » La calomnie fut, en effet, la plus forte; la censure retint le drame.

Voilà Diderot pris de craintes. Il se souvenait du complot organisé contre le *Père de famille ;* il connaissait, par lui-même, le tempérament nerveux des artistes, plus prompts au découragement qu'à la joie. Il eût voulu rassurer Sédaine. « Les beaux yeux et les larmes de Mme de Sartines s'en chargèrent, » dit Grimm (1)

A la seconde représentation, le succès dépassa toute espérance. « Il alla jusqu'aux nues, dit Diderot. J'en suis transporté, je cours chez lui; il faisait un froid des plus rigoureux. Je vais dans les endroits où j'espère le rencontrer. J'apprends qu'il est à l'extrémité du faubourg Saint-Antoine. Je m'y fais conduire, je l'aborde, je lui jette mes bras autour du cou, la voix me manque et les larmes me coulent le long des joues! Voilà l'homme

(1) A la réclamation de Sédaine et des acteurs, M. de Sartines, lieutenant général de police, et M. du Lys, lieutenant criminel du procureur du roi, se rendirent à la Comédie-Française pour faire répéter devant eux le drame condamné. Sédaine, avec beaucoup d'intelligence, avait demandé à ses juges d'emmener leurs femmes. « Mais, avait répondu M. de Sartines, ces dames n'entendent rien à la partie de la législation. » — « N'importe, elles jugeront le reste », dit Sédaine avec sa bonhomie ordinaire. Mmes de Sartines et Mme du Lys jugèrent en fondant en larmes, et l'interdiction fut levée.

sensible et médiocre. Sédaine, froid, immobile, me regarde et me dit : Ah ! monsieur Diderot, que vous êtes beau !... »

Ainsi, Sédaine était flegmatique et froid. Diderot avait encore dit : « Si tu n'étais si vieux, je te donnerais ma fille. » Nous sommes en 1765 et Sédaine est né en 1719. Il a donc quarante-six ans révolus.

Mme Lecomte devait être son aînée ; mais, comme toutes les femmes supérieures qui se renouvellent, incessamment, par la culture de leur esprit, y mêlant les délicatesses du cœur, elle avait encore tout le charme et la vivacité de la jeunesse.

D'ailleurs, tant de pensées communes, tant d'années de loyale affection les unissaient !... Si l'on songe, encore, que, — vers la maturité de l'âge, — les grands travailleurs de la pensée se sèvrent, d'eux-mêmes, des dernières joies, pour augmenter la puissance cérébrale au profit de leurs œuvres; ce qui devait surtout importer à Sédaine, c'était la société d'une âme d'élite, depuis longtemps en étroite communion d'idées, et de sentiments avec lui.

Cela pourtant n'arriva pas. La pauvre veuve, après deux ou trois années d'une amitié de plus en plus languissante de la part de Sédaine, fut

laissée seule, dans les larmes et l'abandon.

Rien ne prouve que Mme Lecomte se soit plainte peu dignement de la conduite de son ami à son égard. Un acte de donation fait en sa faveur, vient seul aujourd'hui, — sans qu'elle l'ait voulu, — témoigner contre lui. Le legs est fait trois ans après la mort de M. Lecomte, et ne porte aucune restriction. Il est *universel*. Sédaine aura tout : l'hôtel et ses dépendances, les pavillons et le jardin. Elle ne sera plus, désormais, chez lui, que par sa volonté et seulement sa locataire.

Ce document est d'une singulière éloquence. Sans qu'il en soit dit un mot, il révèle tous les tourments de l'amitié. Le sacrifice matériel n'est fait, on le sent bien, que pour retenir celui qui cherche à s'éloigner.

Sédaine, pourtant, fut d'abord touché de ce don magnanime. Le second mouvement, beaucoup moins bon, lui conseilla d'être ingrat. Que nous voilà loin de l'époque où il dédiait à sa jeune mère d'adoption sa première œuvre : le volume de ses *Poésies fugitives*, qu'elle avait voulu transcrire en entier de sa délicate main, et que son bon goût a plus d'une fois corrigé!...

Profondément ému, alors, des bienfaits que cette main généreuse répandait sur lui et les siens, il acclamait bien haut, dans sa préface, cette *bonté*

d'âme, comme une « nécessité de l'existence » de sa bienfaitrice. Et maintenant qu'elle donnait *tout*, son cœur lui restait fermé. Il ne songeait qu'à une seule chose, s'affranchir.

D'où vint cet oubli de toute convenance, cette dureté chez un galant homme que tous ses biographes appellent, unanimement, le *bon* Sédaine? Un mot dira tout : Son âme était ailleurs.

L'amour, quand il nous tient, opère de singulières métamorphoses. Sédaine, beaucoup plus jeune; mais en cet état paisible de l'âme qui seul nous permet d'être bon juge de nous-mêmes, avouait sentir le poids des années; il se disait *vieux*, *malade*.

Tout à coup, à quarante-huit ans, un miracle s'opère, le voilà redevenu jeune, dispos et alerte. Le côté piquant de la situation, c'est qu'en s'aveuglant sur son âge, il se montre très clairvoyant sur celui de son amie. Il ne voit plus, en elle, que la vieille femme dont la société est désormais pour lui sans charme. Il n'a plus rien à lui dire, et rien d'elle ne l'amuse ni l'intéresse plus.

Après vingt ans d'une vie commune, ils se séparent brusquement, et rien ne les rapprochera plus jamais. L'année qui suit la donation, Sédaine dit adieu à son pavillon de la rue de la Roquette, témoin de tant d'années de labeurs et de si nobles

émotions; il va chercher, dans un autre quartier, des horizons nouveaux et d'autres félicités. Cette fois, très sérieusement épris, il se décide au mariage. Il a cinquante ans, et c'est une très jeune fille qu'il épouse (1).

En amitié comme en amour, le cœur saigne bien plus d'être quitté dans le lieu même où tout lui rappelle le souvenir de la personne absente.

Ce dernir signe d'un abandon définitif, sans retour, fut pour la pauvre délaissée l'épreuve suprême; mais non, je crois, la dernière blessure. Celles que fait à notre amour-propre l'homme dont on se crut aussi aimée pour les dons supérieurs de l'intelligence, ne sont pas les moins cruelles.

(1) Les biographes de Sédaine qui suivent les mémoires secrets de Bachaumont se trompent, avec lui, lorsqu'ils placent son mariage en 1767, qui fut l'année de la donation. Là-dessus, il vaut mieux en croire les actes. Ceux-ci mettent le mariage à sa vraie date, deux ans plus tard : 1769. Bachaumont, venimeux et inexact, doit-il être cru davantage, lorsqu'il parle des relations *intimes* qui s'établirent, après la mort de M. Lecomte, entre sa veuve et Sédaine? Selon son dire, elles durèrent un assez grand nombre d'années. La durée est tout au moins contestable, puisqu'il s'écoula trois années à peine, entre le décès du mari et le legs qui fut fait en faveur de Sédaine, précisément, pour retenir cet inconstant ami. Nous venons de prouver, d'ailleurs, que Sédaine était fort distrait de sa vieille affection au moment même de la mort de son père adoptif et qu'il se garda de faire la chose qui eût si bien favorisé une liaison intime : d'aller habiter sous le même toit que la veuve. La grande admiration de Sédaine date d'une autre époque, et rien ne révèle qu'il ait jamais oublié le respect dû à sa bienfaitrice.

Tous les hommes qui écrivent, même les plus discrets, laissent presque toujours se glisser dans leurs œuvres quelque chose de leurs pensées secrètes. Sédaine, au moment de la séparation, écrivait la *Gageure imprévue*, où court, dans une scène des mieux réussies, un badin persiflage du mérite intellectuel des femmes. Dans la disposition quelque peu chagrine où il était à l'égard de son ancienne amie, a-t-il su se défendre du malin plaisir de la viser ? Il est permis d'émettre un doute.

Si elle a lu la pièce,—ce qu'elle aura fait assurément ; — il est aisé de deviner quelle est celle des dénégations que met Sédaine dans la bouche du marquis de Clainville, qui aura été la plus sensible à son âme ulcérée.

« Les femmes, dit-il, n'ont d'empire que sur les âmes faibles ; leur prudence n'est que de la finesse, leur raison n'est souvent que du raisonnement ; habiles à saisir la surperficie, le jugement, en elles, est sans profondeur : aussi n'ont-elles que le sang-froid de l'instant, la présence d'esprit de la minute, et cet esprit est souvent peu de chose ; il éblouit sous le coloris des grâces, il passe avec elles, il s'évapore avec leur jeunesse, il se dissipe avec leur beauté. »

Arrêt des plus sévères et des plus injustes,

s'il était sérieusement porté. Il condamnerait la femme à perdre, dès le milieu de la vie, un don qui, par sa nature même, doit persister bien au delà du temps de la jeunesse et de la beauté. L'esprit, quand on en a beaucoup et du meilleur, — je veux dire du *plus à soi*, constituant une sorte de personnalité à part qui fait dire à tous : C'est elle et pas une autre ; cet esprit-là, dure autant que la vie.

Plus grave, encore, serait cette phrase, si elle était une attaque contre le caractère de la personne : « Elles aiment mieux réussir par l'intrigue que par la droiture et par la simplicité... Elles ne sont presque jamais agitées que de deux passions, qui même n'en font qu'une, l'amour d'un sexe et la haine de l'autre. » Ici, le trait est presque envenimé.

Les chagrins du cœur, tardifs et profonds, sont presque toujours mortels.

Sédaine n'attendra pas longtemps pour entrer en possession de son héritage ; quelques mois, un an à peine. La mort passe encore, et voilà la pauvre maison de nouveau vide et silencieuse. Son deuil, cette fois, ne sera pas de longue durée. Elle va se rouvrir pour recevoir la nouvelle épouse et rappeler ses hôtes dispersés.

L'inspiration, moins fugitive que l'amitié, revient aussi avec Sédaine, habiter le logis. Elle lui

donne, pendant trente années encore, toutes les joies du succès, parfois même ses ivresses. Rien n'y manquera pour l'affirmer et le grandir: ni l'admiration passionnée de ses amis, ni la haine des envieux, cette précieuse auxiliaire du succès.

La jeune reine, Marie-Antoinette, achèvera de le consacrer en jouant, elle-même, sur son théâtre de Versailles, le rôle de la marquise de Clainville dans la *Gageure imprévue*.

Dès lors, ce fut en Europe un engouement général. Sédaine devint à la mode dans toutes les cours étrangères. Lui-même, n'était plus, à cette époque, l'ermite retiré dont parle Diderot. Il fréquentait les salons, surtout celui de Mme de Soucy, sous-gouvernante des Enfants de France, qui l'appelait *son berger*. Dans son salon, il voyait fréquemment Mme de Polignac et d'autres grandes dames de la cour. Toutes s'employaient à exalter sa renommée (1). Les personnages les plus impor-

(1) M. de Vigny, qui parle de cette fréquentation, a tort de lui attribuer « le langage de bon goût, la noblesse parfaite, la délicatesse exquise des sentiments que Sédaine a répandus sur ses œuvres ». Il se trompe tout à fait, lorsqu'il affirme qu'il n'avait alors à son acquis que le volume des *Poésies fugitives*. On sait, par la date même de cette publication, qu'elle est antérieure de trente ans à la naissance des Enfants de France. Quand Sédaine entra en relations avec leur sous-gouvernante, il avait déjà donné le meilleur, l'*exquis*. Si son talent, sa délicatesse de sentiment ont dû quelque chose à la société d'une femme supérieure, c'est à Mme Lecomte qu'en revient tout l'honneur. Elle a droit de le garder.

tants, même les souverains, en séjour à Paris, demandaient à le voir.

Qui sait, si le petit hôtel de la rue de la Roquette n'a pas reçu la visite des Gustave de Suède, des Joseph II, du roi de Danemark et du jeune fils de la grande Catherine venant solliciter, de la part de sa mère, deux pièces absolument inédites pour son théâtre impérial de Moscou ?

Quand Sédaine fut entré dans la gloire, ses anciens confrères, en architecture, se ressouvinrent, tardivement, qu'il avait été un des leurs ; ils lui donnèrent le titre de secrétaire perpétuel de leur académie, ajoutant à cet honneur, la jouissance d'un logement au Louvre, dont il a dû profiter pendant l'hiver. Ici encore, il y eut émulation. L'Académie française, ne voulant pas rester en arrière, profita du grand succès de *Richard Cœur de Lion*, un des derniers opéras que Sedaine ait écrits dans son faubourg solitaire, pour lui ouvrir ses portes. La vive opposition que fit à sa candidature un homme puissant, le duc de Richelieu, ne servit qu'à jeter plus d'éclat sur son élection. Le duc avait tout, simplement, un protégé à faire élire. Les envieux, qui s'étaient mis dans la cabale, accusaient Sédaine de ne pas savoir son orthographe. Ils lui gardèrent rancune. Lorsqu'en 1796 on réorganisa l'Institut, au lieu

de lui rendre son fauteuil, ils l'envoyèrent prendre des leçons de grammaire. Que Sédaine la sût ou non, le vote de 1786 était mérité. Il récompensait, outre le génie, un travailleur infatigable, dont l'âge ni les infirmités ne purent ralentir la production ni refroidir la verve. Il est un exemple des puissances de l'esprit dans un corps débile. L'orage même de la Révolution n'arrêta pas son entrain. La France y entrait à pleines voiles, lorsqu'il fit, pour le Grand Opéra, sa dernière œuvre capitale, *Guillaume Tell*. Il avait alors soixante-douze ans.

IV

Sa mort, arrivée en mai 1797, date presque, la naissance de l'enfant de génie qui devait, à vingt ans, refaire de la maison du poète le sanctuaire de la pensée.

En 1818, elle n'appartenait déjà plus aux héritiers de Sédaine. Sa veuve était morte peu de temps après lui, laissant ses enfants sans fortune. La dure loi qui ne prolongeait que de dix ans, après la mort d'un auteur, le droit de ses héritiers à la propriété littéraire, achevant de les

ruiner, ils avaient dû vendre le petit domaine et même, la chère maison (1811) (1).

Il est à peu près certain, que M. Michelet n'a rien su de tout ce passé historique; mais, il n'a pu ignorer que Sédaine eût vécu dans son propre appartement. Son beau buste, exécuté par le sculpteur Pajou, était encore dans le salon en 1818; et, tout à côté, dans la petite chambre où le poète aimait à venir lire, les après-midi, on voyait les planches alignées le long des murs qui semblaient attendre le retour de ses auteurs favoris. Personne n'eût osé toucher à ces reliques. Pour tous, propriétaire et locataires, c'était toujours: la *bibliothèque* de Sédaine.

Quelque chose du génie de Diderot, de Rousseau, du grand esprit philosophique de d'Alem-

(1) En passant, encore une fois, en d'autres mains, elle ne dérogeait pas pour cela. Le nouvel acquéreur, M. Vial de Machurin, tenait, par ses ancêtres, à la vieille noblesse de France. La famille, originaire du Dauphiné, a donné à notre pays, pendant plusieurs générations, des hommes de grande valeur. C'est un Vial qui a ouvert la première route à travers les Alpes. Un autre Vial a été, sous Lauzun, un des glorieux capitaines de la guerre de l'Indépendance. Il est mort gouverneur de la Guyane française. Ce sont tous, des ancêtres de M. de la Morinerie.

bert, planait aussi sur cette maison. Il semble que Michelet en ait respiré le souffle puissant au profit de l'avenir.

On sait, avec quelle émotion il a parlé, en 1843, dans la préface du *Peuple*, de ces belles années ! « C'était, dit-il, un grand bonheur pour moi, lorsque dans la matinée j'avais donné mes leçons, de rentrer dans mon faubourg près du Père-Lachaise, et là, paresseusement, de lire tout le jour les poètes, Homère, Sophocle, Théocrite... » Il n'y a à retrancher, de cette description si vraie, qu'un seul mot : *paresseusement*.

On trouve, au contraire, dans ses papiers, dès cette époque, toutes les preuves d'une vie absorbante d'études. Elle est peinte admirablement dans cette phrase échappée en 1830 à sa plume : « Les passions intellectuelles ont dévoré ma jeunesse. »

C'est là, qu'à dix-neuf ans, il a commencé à s'exercer à son futur métier d'historien, par l'enseignement simultané de la philosophie et de l'histoire; — c'est là, qu'avec un sens très juste de la première obligation imposée à celui qui entreprend de raconter les âges d'un peuple, il se plongea dans l'étude du droit et révéla au monde, aux Italiens eux-mêmes, leur grand juriste-historien, jusque-là ignoré, Vico. C'est là encore, qu'il a posé la première pierre de son *monument*

historique et donné son premier chef-d'œuvre : le *Précis d'histoire moderne.*

Et que de choses intimes restent aussi de ces temps éloignés où il cherchait sa voie ! Le recueil des *Pensées* que je donnerai bientôt, révélera un Michelet, encore inconnu, bien différent de celui qu'ont imaginé, jusqu'ici, ses biographes.

Ce fut un véritable chagrin, lorsqu'en 1827, il fallut dire adieu à la chère petite maison, à ce beau jardin « bas, humide, plein de roses », où le soir, « souvent avec un peu de fièvre », il venait, solitaire, promener ses pensées d'avenir ou sa mélancolie.

Hélas ! depuis ce départ, que de changements ! La famille, — devenue plus nombreuse, qui congédia l'étranger, — à son tour se disperse. L'hôtel, un moment trop rempli, redevient, encore une fois, silencieux et désert. Les vieux parents y sont restés seuls, avec un petit enfant pour unique consolation. Des fenêtres qui donnent sur la cour et sur la rue, ils verront passer, non sans péril, deux révolutions : 1830 ! 1848 !

Puis, ce sera le tour de la grande et durable révolution industrielle. Adieu cette fois, et pour toujours, la religion des souvenirs. Le pavillon de Sédaine tombera le premier sous le marteau démolisseur. A la place de cet asile discret des

Muses, s'étale aujourd'hui la défroque sordide d'un marchand de bric-à-brac. Le délicieux jardin, tout plein de roses, a été enterré sous la montagne de terre qui l'a mis de niveau avec la rue. La longue allée de sycomores, sous laquelle les deux solitaires promenaient leurs rêves et leurs projets, est devenue la ruelle profonde qui mène de la rue de la Roquette à la rue Sédaine. Elle donne la mesure de la longueur du jardin. Sur son emplacement s'entassent maintenant, dans un pêle-mêle inextricable, des constructions et des industries de toutes sortes : une scierie mécanique, des bains, un lavoir, une teinturerie, que sais-je encore ?... L'ancien corps de garde des Suisses du roi est devenu la boutique d'un laitier. Le donjon s'est divisé et subdivisé en petites chambres pour la classe ouvrière. Le jour où je l'ai visité, le preneur à bail, venait de saisir un pauvre diable qui avait laissé, pour tout mobilier, dans les mains de son dur créancier, un grabat et une chaise boiteuse. En face de cette misère, une cheminée d'assez grand style rappelait la richesse des premiers occupants et l'instabilité des choses humaines.

La vue de la cité industrielle ne pouvait diminuer cette impression de mélancolie. Elle n'a que vingt ans d'existence, et déjà, tout cet ensemble a pris un air de vétusté qu'entretient l'incurie des

hommes. On ne peut dire le mot de Byron : *O! time beautifier of things!* « O! temps, embellisseur des choses! » Ici, il a eu le secret de tout enlaidir.

Seul, et comme par miracle, le petit hôtel vieux de deux siècles a échappé (1). Mais, il a suivi la destinée du jardin; il s'est vu enterrer vivant sous l'amoncellement des terres qu'on a rapportées pour élever le niveau de la cour. Son perron de pierre, haut de huit marches, a complètement disparu sous le sol. Ce n'est pas tout, l'air aussi lui manque. Les constructions récentes le serrent de tous côtés; il étouffe.

A l'intérieur, l'industrie a partout fait invasion. Un mouleur de plâtre s'est établi au rez-de-chaussée; tandis qu'au premier étage, un quincaillier étale, complaisamment, ses ustensiles d'étain et de cuivre dans l'appartement même de Sédaine et de Michelet. Ils couvrent tout. Mais, si l'on abattait, un jour, cette seconde muraille d'airain, on s'apercevrait que rien d'important n'a changé. La bibliothèque et le salon sont tels, à peu près, que les ont habités le poète et l'historien.

Et la façade, au premier regard méconnaissable sous la noire poussière qui la souille, est pour-

(1) On le voit de la rue, au fond de la cour, n° 49.

tant, elle aussi, ce qu'elle était en 1818. Ce sont les mêmes fenêtres, dont la vue s'étendait alors sans obstacles, par-dessus les jardins, sur toute la campagne environnante ; — ce sont les mêmes persiennes, que des mains chères ont attirées, dans les longs jours d'été, pour ménager, au dedans, un peu d'ombre et de fraîcheur.

En les regardant, ces pauvres fenêtres maintenant délabrées et pendantes à leurs gonds branlants, le cœur se trouble et les yeux se voilent. C'est qu'il y a là plus qu'un souvenir. Ce n'est pas seulement par leurs œuvres que nos grands morts continuent à vivre parmi nous. Une portion de leur âme reste attachée à ces demeures où ils ont vécu, qu'ils ont aimées. En y entrant, on y sent si bien leur présence, qu'involontairement, on ne parle plus qu'à voix basse, et l'on cherche à assourdir le bruit de ses pas comme si, quelqu'un était là tout près, endormi, qu'on craignît d'éveiller.

C'est aussi pour cela, que l'on souffre à les voir tomber une à une, dans le vieux Paris, ces chères vieilles maisons consacrées par le génie de nos grands hommes. A chaque pan de muraille qui s'écroule sous le marteau démolisseur, il semble qu'une page d'histoire se déchire ou s'efface à jamais.

Aussi, nous demandons qu'on épargne la pauvre petite maison du faubourg, lorsqu'on remplacera la rue trop étroite qui monte au Père-Lachaise, par une large avenue.

Si déchue qu'elle soit dans sa misère actuelle; pour plus d'un cœur fidèle à la religion du passé, c'est encore, ce sera toujours, la maison de Sédaine et de Michelet.

Mme J. MICHELET.

TABLE

Pages.

PRÉFACE..... v

De quelles sources sont tirés ces mémoires. — Quelle est la part de la veuve dans leur composition..... v

LIVRE PREMIER

MON ENFANCE

I. — MES ORIGINES

Mon grand-père et mon père. — Les chartreux de Laon. — L'abbé de Bourbon. — Départ de mon père pour Paris. — Imprimerie des Assignats et des Sourds-et-Muets. — 9 thermidor. — Mon père fonde une imprimerie. — Le chanoine Michaud. — Mariage. — Le manuscrit de Babeuf. — Naissance et mort de mon frère aîné..... 3

II. — MA NAISSANCE (1798)

A quel moment je naquis. — Le chœur des Dames de Saint-Chaumont fut mon berceau. — Ma tante Hyacinthe me donne ma première *culotte*. — Ce que j'étais à quatre ans. — Tous les Michelet ont été, à différents degrés, musiciens. — Ma cousine Clarisse. — Je commence à sept ans une tragédie.....

III. — LA RUE DES SAINTS-PÈRES. LES PERSÉCUTIONS (1806

Quel était à ce moment l'état de l'imprimerie. — Le gouvernement s'en réserve le monopole. — L'emprunt. — Nous quittons la rue Française pour la rue des Saints-

Pères. — Les premiers tourments de la faim. — Les ivresses du jeûne. — Comment j'affligeais ma mère. — Ses sombres prévisions..... 23

IV. — LA PRISON. — L'*IMITATION* (1808)

L'usurier Vatard.— Mon père enfermé à Sainte-Pélagie.— Notre misère. — Mon chat Raton. — Les livres qui m'ont soutenu. — Mon goût pour les saisons indécises et la solitude. — Désir de la mort. — Mouvement religieux. — L'*Imitation*; — sa consolante douceur et son danger. 31

V. — LA CAVE DU BOULEVARD SAINT-MARTIN (1810)

Transaction avec Vatard. — Mon père remonte son imprimerie. — Toute la famille se met à l'œuvre. — Je deviens compositeur. — Ce qu'était la cave où je composais. — Mon amie l'araignée. — La famille Plateau. — Sophie. — Je suis jaloux. — Visions de la nuit dans ma cave du boulevard.....

VI. — M. MÉLOT, MON MAITRE DE LATIN

Ce qu'étaient le savant et l'homme.— Plaisirs de la route. — Un mot sur mes condisciples..... 47

VII. — MON PREMIER AMI

Première entrevue. — Rapidité de notre liaison. — Ses origines. — Notre silhouette saisie au passage. — Délices de nos promenades. — Notre rencontre aux Bains chinois. — Tristesse..... 53

VIII. — LES SCORIES. — LA FÊTE DE M. MÉLOT

Mon maître de dessin. — Mes camarades d'atelier. — Ce que j'appris. — Mlle Mélot. — Nos escapades. — Nos batailles. — Fête de M. Mélot. — L'orage..... 63

IX. — MON MOYEN AGE (1812)

Nouvelles épreuves. — Je donne presque tout mon temps à l'imprimerie. — Quelles étaient nos ressources. — De

la petite musique française comme viatique. — Ce qu'il fallait d'hommes, tous les ans, à Bonaparte. — Ni dimanches, ni fêtes. — J'eus à treize ans le sens profond du moyen âge, de ses pleurs; mais je sus réagir et vouloir..... 71

X. — SUPPRESSION DE NOTRE IMPRIMERIE

Napoléon fait taire la Presse. — Son catéchisme politique. — Réduction des imprimeurs à soixante. — Le décret nous atteint. — Départ de Poinsot. — La foi que ma famille avait en moi. — Malgré nos revers, elle décide que j'entrerai au lycée. — Chaque soir, je vais apprendre les premiers mots de grec à la pension Bergesse..... 79

XI. — LE LYCÉE CHARLEMAGNE. — MES ENNEMIS

Mon entrée au collège. — Mes malheurs commencent. — Ma gaucherie. — Je deviens le jouet de mes camarades. — Portrait de mes ennemis. — Larmes de rage. — Je crois tous les hommes méchants. — Accès de misanthropie..... 89

XII. — QUELQUES COMPENSATIONS

Je dois remercier mes ennemis. — Mouvement stoïque. — Quels furent mes consolateurs. — L'impasse Saint-Louis où je fais paître ma chèvre. — C'est là que j'apprends Athalie et Esther. — Premiers frémissements du cœur. — Ce qui est l'obstacle en amour. — La rentrée. — Je redouble ma troisième. — Échec à la version latine. — Le thème me relève. — Je suis premier! — Mon saisissement. — La Saint-Charlemagne..... 97

XIII. — LES NOUVEAUX ET LES VETÉRANS

Poret. — Révol. — Lorrain. — Allou..... 109

XIV. — PREMIÈRE RENTRÉE DES BOURBONS. LA RUE PERIGUEUX (1814)

On ne les connaissait plus. — Napoléon essaie de bombarder Paris. — Notre péril. — Dernières misères. —

Mes déjeuners avec un pain d'épice. — Quel fut, sur moi, l'effet des souffrances physiques. — La faim n'a pas été mon seul tourment. — J'ai eu froid. — Ce qu'il eût fallu pour me relever..... 115

XV. — LES DEUILS (1815)

Le cercueil du marchand de planches. — Mort de mon grand-père. — Il pleut sur lui! — Ce fut le tour de ma mère. — Son stoïcisme. — Excellente nature de mon père. — La dernière veillée. — « Ta mère est morte! » — Je lis à son chevet les prières des morts. — Mon désespoir au retour du convoi. — Ce que j'avais perdu.. 123

LIVRE II

MA JEUNESSE

I. — LE VASTE MONDE. — SECONDE RESTAURATION

Tout concourt à me tirer hors de moi. — Retour de Bonaparte. — Comment il fut accueilli. — Notre position s'améliore. — Nos promenades du soir. — Sophie Plateau. — Ce qui touche les femmes. — Revenons à la France. — Les fêtes de la paix. — Le beau rôle de l'empereur Alexandre. — Le parti royaliste reprend les hostilités en province. — A Paris, on joue partout l'air du *Vert-Galant*..... 133

II. — LA MAISON DE SANTÉ DU DOCTEUR DUCHEMIN (1815)

Les longues absences de mon père. — Ma solitude et mon jeûne. — Je dépéris. — Nous allons demeurer chez le docteur Duchemin. — Physionomie de la maison vue du dehors. — Quels étaient les convives de la table d'hôte.

— La politique absorbait les esprits. — L'*Occupation*. — Une anecdote. — Second regard : intérieur de la maison. — Les fous. — Caractère spécial de la folie. — Les demi-fous ; le salon. — A quoi tenait la vogue du docteur. — Ses dévotes. — Il avait été prêtre. — Sa maison n'en était pas mieux gardée. — La cour des folles. — Thérèse et Mme Rigaud. — Danger de la musique de chambre. — Je fais, à dix-huit ans, le plan d'un livre en faveur des femmes..... 141

III. — MA MARRAINE

Quels étaient pour moi les dangers de la maison. — Les jeunes filles peu réservées. — Que fera le jeune homme solitaire ? — Les salons. — Les bals publics. — C'est à la mère de garder son fils. — Comment elle est puissante. — Que fera l'orphelin sans mère ? — Du rôle de la veuve dans la société. — Ce qu'était Mme Hortense. — Mort de sa fille. — Douleur de la mère. — Mon père m'offre à son adoption. — Nos deuils communs. — Ce qui attachait à sa personne. — Son élévation morale. — Elle voit venir pour moi le péril. — Ce que je lui ai dû. — Note : analogie de situation avec M. de Lamartine..... 159

IV. — EN RHÉTORIQUE (1816)

Où en était la France quand j'entrai en rhétorique. — Quelle était la manie de Bonaparte. — Comment il entendait que l'histoire fût enseignée. — L'Université ne se releva qu'en 1818. — Encouragement pour l'écolier. — M. Villemain ; sa méthode. — Le discours qui me valut ses vives sympathies. — La distribution des prix au palais de l'Institut. — Triomphe. — La première couronne est donnée par le duc de Richelieu. — Note : ce que la France doit à ses services..... 175

V. — MON ROYALISME

Je fus un moment le héros du jour. — Le duc de Richelieu et le comte de Cazes désirent me voir. — M. Villemain me présente. — Étais-je royaliste ? — Mon père montait la garde dans la Tour du Temple. — Louis XVI le questionnait sur l'état de Paris. — Il voit toute la

famille royale et revient ému de pitié. — Le jour de l'exécution du Roi, il montait la garde au Carrousel. — Je suis touché sans prendre parti. — Note : Le discours français couronné par le duc de Richelieu..... 187

VI. — MES TROIS MOUVEMENTS RELIGIEUX. MON BAPTÊME

De la part que l'*Imitation*, *Virgile* et *Rousseau* ont eue à ces trois mouvements. — Je n'ai rien à cacher. — La Grèce fut ma première éducatrice. — A quinze ans ce fut le tour de Virgile. — La nature de son génie le rapproche du christianisme. — Ce qu'il fut pour moi. — Les deux parts à faire dans une éducation. — A dix-huit ans, Rousseau s'empare de mon esprit. — Quelle était ma disposition intérieure quand je lus la *Profession de foi du vicaire savoyard*. — L'esprit critique que j'ai en moi balance mon admiration. — Ce que je n'accordais pas à Rousseau. — Nos disputes. — Comment il corrigeait ses paradoxes. — En le suivant je ne quittais pas mes voies. — Ce que fut mon baptême volontaire. — Note : extrait de baptême trouvé à Saint-Médard. — Il faut tenir compte de l'influence du temps..... 197

VII. — THÉRÈSE. — MON RÊVE D'ADOPTION

Ce que ma marraine n'avait pas prévu. — Les Tarlet. — La première rencontre. — Presque toutes les femmes naissent distinguées. — La voix et le regard chez la femme. — Tarlet veut me conduire au bal. — La leçon de danse. — Je retourne à mes livres. — Thérèse me demande ce qu'ils ont de si intéressant. — Quel livre donner à une jeune fille ? — Ce que doit être l'histoire. — Réserves sur la Bible. — Première séparation. — Mes craintes pour Thérèse. — Effet que produit sur moi le retour du printemps. — Thérèse ne revient plus. — Tourments de jalousie. — Le supplice de ne pouvoir rien pour l'être aimé. — Rêve d'adoption. — Le bonheur de former une âme ! — Promenade au Jardin des Plantes. — La montée du labyrinthe. — Bonté de Thérèse ; sa beauté troublante. — Nous étions seuls ! — Le premier baiser. — Le lendemain ; ma confession à mon père. — Ce qui advint..... 213

VIII. — MARIANNE. — SA FIN TRAGIQUE

Confidences de ma marraine sur sa fille. — Pourquoi elle en vivait séparée. — La rencontre que fit Marianne au musée du Louvre. — Ce qu'était Jacques. — Premier amour. — La faute. — Marianne espère le mariage. — Jacques élude; sa mobilité. — L'enfant naît et meurt. — Sombre résolution. — Ce que fit Marianne en revenant de voir sa mère. — Le lendemain elle était morte. — Son journal. — Le but poursuivi par ma marraine était oublié. — Effet auquel on n'avait pas pensé. — Mes terreurs pour Thérèse. — Je prends de moi-même la *résolution héroïque*..... 247

IX. — UN MOIS DE VACANCES AUX ARDENNES. RÉVEIL DE MA VOCATION

Ce voyage fut un bienfait. — Les divers horizons de la route. — Le logis maternel. — Ce qu'était ma famille. — Quelle place y occupait ma tante Hyacinthe. — Premier regard jeté sur la contrée. — Partout des légendes. — Les petits bois de chênes. — La soirée d'automne au village. — Ce que faisaient mes tantes. — Ma tante Alexis était l'historien de la famille. — Elle réveilla le goût que m'avait donné ma mère pour l'histoire. — Le *livre bleu*, ce qu'on y lisait. — Mes oncles Michaux. — Le chanoine *réfractaire*. — Le prieur de Cadouïn. — Mon oncle Michaux, *l'hérétique*. — Ma tante Hyacinthe eût fait une bonne abbesse du moyen âge. — Ma cousine Célestine. — De l'esprit moqueur des femmes. — A qui le dernier mot..... 267

X. — THÉRÈSE NE REVIENT PAS. — L'INSTITUTION BRIAND

Espérances vaines. — Maladresse de ma marraine. — Mauvaises tentations. — Nécessité l'impérieuse fut le salut. — Pourquoi je n'ai jamais vu les gens en place. — Je deviens répétiteur. — Plaisir que fait le premier argent que l'on gagne. — Les nuits d'hiver. — Le verglas. — Ce qu'était M. Briand. — Son portrait. — Les bour-

riches de gibier du château de Chantilly. — Ses préférences pour l'élève Dawes. — Comment j'ai connu Mme de Feuchères. — Ma conférence sur les Condé faite à Dawes en allant à Chantilly. — Ce qui m'empêcha de voir le prince de Condé..... 289

XI. — RETOUR DE POINSOT. — PAUL ET VIRGINIE

Mes tristesses renaissantes. — Dieu me prit en pitié. — Ce que fut la société de Poinsot. — Sa douceur et sa force. — Ses goûts étaient plus délicats que les miens. — Il préfère *Paul et Virginie* à la *Nouvelle Héloïse*. — Ce qu'il y avait eu de regrettable dans l'enfance de Poinsot. — Sa découverte du véritable amour. — Ce fut une rénovation. — L'attrait tout-puissant qu'exerça sur lui la nature tropicale..... 311

XII. — Mlle ROUSSEAU. — NOTRE DÉPART DE LA RUE DE BUFFON

Arrivée de Mlle Rousseau. — Sa mission, son caractère et sa personne. — Prétentions nobiliaires de sa mère. — Son second mariage avec le chanteur Rousseau. — Le 9 thermidor changea tout. — Le veuvage et l'adoration pour le fils du premier mariage. — Portrait de M. de Navailles. — Ses défauts et ses qualités. — Intérêt qu'inspire Mlle Rousseau. — Le docteur Duchemin cède sa maison. — Nos difficultés pour trouver un appartement assez vaste. — Nous ne partions pas seuls. — La maison de la rue de la Roquette où j'ai vécu dix ans. — Ce qu'elle fut pour moi..... 341

APPENDICE

La maison de Sédaine et de Michelet 355

FIN DE LA TABLE

Poitiers, Imprimerie Tolmer et Cie. — Succursale à Poitiers.—11474.